

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE SENS DONNÉ PAR DES FEMMES VIVANT UNE SITUATION D'ITINÉRANCE
À LEURS EXPÉRIENCES D'ESPACES SIGNIFICATIFS POUR ELLES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR ÉDITH CAMBRINI

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

À Michel Cambrini (1952-2009)

&

Jean Vera Cameron (1926-2012)

Deux sources d'inspiration...

REMERCIEMENTS

Il fallait la fin de ce processus pour réaliser à quel point ce mémoire est le fruit d'un travail de collaboration et non seulement le résultat d'un exercice solitaire!

À toutes les femmes que j'ai rencontrées, je voudrais vous témoigner ma gratitude pour avoir raconté votre expérience avec tant d'humilité et de profondeur. Je vous remercie aussi de m'avoir témoigné votre confiance en participant à ce projet.

Ce projet n'aurait pu être rendu possible sans la collaboration du personnel de direction et d'intervention des ressources d'hébergement. Je vous en remercie.

J'aimerais aussi exprimer toute ma reconnaissance à ma directrice de recherche, Elizabeth Harper, pour m'avoir accompagnée durant tout ce processus avec patience et ouverture. Je me considère aussi privilégiée d'avoir bénéficié de ses grandes habiletés relatives à la recherche.

Ce parcours de maîtrise a aussi été ponctué de belles rencontres avec des collègues. J'aimerais souligner le soutien de : Bouchra Taïbi (alias « *partner* »), Geneviève McClure et Diane Ouellet. Merci pour ces beaux moments d'échanges et de support mutuel!

Je voudrais aussi remercier mes anciens collègues de travail de la Maison Jean Lapointe, de même que mon ancienne patronne, Anne Elizabeth, pour avoir facilité ma conciliation travail/études durant la majeure partie de ce projet.

Je tiens également à exprimer ma reconnaissance à Caroline Allard pour avoir réalisé la mise en page ainsi qu'à Stéphanie Pelletier pour la révision linguistique de ce mémoire.

Enfin, j'aimerais remercier tous mes amis et tous les membres de ma famille qui ont été très compréhensifs à mon égard et qui n'ont cessé de m'encourager. Un merci tout particulier à mon conjoint John pour son support quasi inconditionnel...

TABLE DES MATIÈRES

LISTES DES FIGURES	viii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES	ix
RÉSUMÉ	x
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE.....	6
1.1. Itinérance : quelques constats mais surtout, plusieurs questions!	6
1.2. Des femmes vivant une situation d'itinérance?!...ou un court détour historique.....	9
1.3. État des connaissances au sujet de l'itinérance au féminin.....	11
1.3.1. La prévalence	13
1.3.2. Quelques particularités des femmes vivant une situation d'itinérance.....	13
1.4. Les expériences spatiales des femmes	17
1.4.1. Les expériences spatiales relatives à des difficultés et des préoccupations	19
1.4.2. Les expériences spatiales étant autres que la survie et des difficultés.....	21
1.5. Pertinence du projet	22
CHAPITRE II	
CADRE CONCEPTUEL	25
2.1. La phénoménologie.....	25
2.1.1. Au cœur de la phénoménologie : l'expérience (et deux de ses dimensions inhérentes : le sens et l'intentionnalité).....	26
2.2. Les concepts.....	27
2.2.1. L'espace	27

2.2.2. L'expérience de l'espace	32
2.3. Situation d'itinérance	37
CHAPITRE III	
ÉLÉMENTS DE MÉTHODOLOGIE	40
3.1. La perspective méthodologique du projet	40
3.2. Les stratégies de recrutement	41
3.3. La population à l'étude et la sélection des participantes	42
3.4. La stratégie de cueillette de données	42
3.4.1. La photovoice	43
3.4.2. Le journal de bord	47
3.5. Les considérations éthiques	48
3.5.1. Le consentement de participation à l'étude	48
3.5.2. L'autorisation relative à la publication des photographies	49
3.5.3. Confidentialité et anonymat : deux enjeux éthiques quant à la présentation des données	49
3.6. L'analyse des données	50
3.7. Les limites de l'étude	51
CHAPITRE IV	
PRÉSENTATION DES RÉSULTATS	53
4.1. « C'est ma vie »	55
4.2. Les expériences spatiales relatives aux « besoins élémentaires »	60
4.2.1. Prendre soin de l'hygiène personnelle	60
4.2.2. « Trouver refuge »	62
4.2.3. « Avoir des sous »	66
4.3. Les relations comme deuxième dimension des expériences spatiales	70
4.3.1. Les relations / contacts directs avec des personnes connues	70
4.3.2. Les contacts indirects avec des personnes connues et /ou avec Dieu	72
4.3.3. Les contacts directs ou indirects avec des étrangers et/ou avec des personnes familières	73
4.4. Les expériences spatiales relatives à une tranquillité	75
4.5. Autres dimensions expérientielles spatiales	82
4.6. Les dimensions temporelles des expériences spatiales	85
4.6.1. Les expériences spatiales se conjuguant au passé et au présent	85

4.6.2. Les expériences spatiales se conjuguant au passé et au futur	89
4.6.3. Les expériences spatiales traversées par les trois repères temporels : passé, présent et futur	92
CHAPITRE V	
DISCUSSION ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS	99
5.1. Les expériences spatiales <i>corporelles</i>	100
5.1.1. Corporalité et temporalité : des expériences circonscrites spatialement et temporellement	100
5.1.2. Corporalité et relationnalité.....	102
5.2. Les expériences spatiales <i>temporelles</i>	108
5.2.1. Des tournants.....	108
5.2.2. Des constances révélées à travers les horizons des paysages temporels expérientiels spatiaux des participantes	109
5.2.3. Le futur.....	111
5.3. Les expériences spatiales <i>relationnelles</i>	113
5.3.1. Les relations avec les autres	113
5.3.2. Être en relation avec soi	114
5.4. Les expériences spatiales <i>relationnelles</i> et <i>temporelles</i>	120
5.4.1. Des événements marquants / des tournants en lien avec une figure parentale	120
5.4.2. Constance temporelle et relationnalité	121
CONCLUSION.....	124
APPENDICE A	
LE PROCOTOCOLE DE RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES.....	130
APPENDICE B	
LE CONSENTEMENT ORAL DE PARTICIPATION	134
APPENDICE C	
LE CONSENTEMENT ÉCRIT DE PARTICIPATION.....	137
APPENDICE D	
L'AUTORISATION ORALE RELATIVE À LA PUBLICATION DE PHOTOGRAPHIES.....	140
APPENDICE E	
L'AUTORISATION ÉCRITE RELATIVE À LA PUBLICATION DE PHOTOGRAPHIES.....	141
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE.....	142

LISTES DES FIGURES

Figure	Page
4.1. Une partie boisée du Mont-Royal.	76
4.2. Un commerce.....	83
4.3. Une bibliothèque.....	87
4.4. Un présentoir de nourriture dans un café.....	88
4.5. Un cheval à proximité du Mont-Royal.	89
4.6. Du matériel artisanal dans un commerce	90
4.7. Un bouquet de fleurs.....	91
4.8. Camille au piano	93
4. 9. Le Vieux-Port de Montréal	94
4.10. Un chien dans une animalerie.	97

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

FRHFVDQ	Fédération des ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec
MSSS	ministère de la Santé et des Services Sociaux
RAPSIM	Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal

RÉSUMÉ

Cette étude exploratoire porte sur le sens que des femmes vivant une situation d'itinérance à Montréal donnent à leurs expériences spatiales. Bien qu'elles soient de plus en plus nombreuses à vivre cette situation, leur expérience demeure peu connue et est rarement appréhendée sous l'angle des espaces, entre autres, publics. Pourtant, l'itinérance est associée à la fréquentation de lieux divers. Dans le cadre de cette recherche, nous avons voulu comprendre l'expérience de femmes vivant une situation d'itinérance et ce, en nous attardant aux espaces significatifs pour elles et au sens qu'elles y donnent. Pour ce faire, une perspective phénoménologique a été privilégiée où les concepts d'espace et d'expérience de l'espace sont centraux. En utilisant la méthodologie de la *photovoice*, sept femmes vivant une situation d'itinérance ont photographié des espaces significatifs pour elles. Elles ont ensuite fait part, en entretien individuel et non dirigé, de leurs expériences de ces derniers. Les principales expériences spatiales ayant émergé sont celles relatives aux besoins élémentaires, aux relations avec les autres et à un « havre de paix ». L'analyse des expériences spatiales laisse entrevoir que l'apparence des femmes et/ou l'usage qu'elles font des espaces peut avoir une incidence sur leur possibilité d'y accéder, d'y être et de les utiliser. Malgré ces possibles difficultés, les femmes ne sont pas dépourvues de liens sociaux. En effet, les expériences spatiales mettent en lumière les relations que les participantes ont, à savoir qu'elles sont ou se sentent en contact direct ou indirect avec d'autres. De plus, ce qui se présente comme un « havre de paix » pour les femmes montre qu'ils sont sources de relation avec elle-même. Des expériences spatiales révèlent également des continuités dans leurs trajectoires de vie, notamment en regard de leurs intérêts, lesquels renvoient parfois à des projets qu'elles entretiennent pour l'avenir. Enfin, les expériences spatiales suggèrent que l'itinérance représente, pour les femmes en ayant fait l'expérience, le fait de « dormir à la dure », ce qui amène des réflexions quant aux façons de définir l'itinérance.

Mots-clés : femmes – itinérance – phénoménologie – expérience spatiale – espace – *photovoice* –

INTRODUCTION

Quand nous marchons dans les rues centrales de Montréal, il arrive que notre regard croise et s'attarde un bref moment sur une femme vivant une situation d'itinérance. Ce qui peut cependant échapper à l'œil de l'observateur, c'est que de plus en plus de femmes sont touchées par ce phénomène. Plusieurs d'entre elles sont invisibles et ce, notamment dans les espaces publics qu'elles peuvent fréquenter. Bon nombre passent inaperçues parce qu'elles paraissent comme n'importe quelle femme. Ainsi, une grande majorité d'entre elles ne correspondent pas aux images des représentations sociales de l'itinérance au féminin, par exemple, la « *bag lady* », cette femme semblant âgée d'une cinquantaine d'années, à l'apparence négligée, transportant une multitude de sacs avec elle, assise sur un banc...

Aborder un sujet de recherche et en préciser son objet n'est pas le résultat d'un exercice aléatoire. Il est l'aboutissement d'expériences de l'« étudiante-chercheuse », de différentes réflexions et de divers choix, participants à la fois à une construction et à un processus nourri de diverses dimensions. Ce mémoire, réalisé dans le cadre d'une maîtrise en travail social, est le fruit de ce qui nous apparaît comme trois grands aspects – se présentant à nous comme interreliés – et lesquels ont donné la direction et la forme du projet de recherche dont il sera question. Le premier est relatif à des expériences professionnelles et personnelles alors que le deuxième a pris forme au fil de la recension des écrits. Finalement, la troisième dimension, que nous qualifions d'épistémologique a façonné certaines considérations.

Notre intérêt au sujet de l'itinérance est né suite à un stage réalisé dans une ressource d'hébergement pour hommes vivant une situation d'itinérance. Nos échanges avec eux nous inspiraient de nombreuses réflexions et prises de conscience, entre autres, celle qu'aujourd'hui, il peut être difficile d'avoir la certitude que l'on ne vivra jamais une situation

d'itinérance. Par ailleurs, ce qui semblait un peu nous échapper, c'était la réalité de ces hommes à l'extérieur de la ressource. Que vivaient-ils lorsqu'ils n'y étaient pas?

Nous avons par la suite travaillé dans un centre de femmes où il nous est arrivé d'y rencontrer des femmes vivant une situation d'itinérance. Une rencontre avec une dame, accompagnée de sa jeune fille, n'ayant nulle part où dormir le soir même, a été particulièrement marquante parce qu'il fut difficile de trouver une ressource d'hébergement pour elles. Quelques heures après notre rencontre, nous les avons croisées, par hasard, dans une station de métro. Nous avons discuté quelques minutes puis nous avons alors remarqué qu'elles y restaient, faute d'autre endroit où aller. Nous avons été habillée par plusieurs malaises et questionnements suite à cette situation. Que leur est-il advenu? Où sont-elles allées à la fermeture du métro? Qu'ont-elles fait cette nuit?

Aborder le phénomène de l'itinérance résulte donc, d'une part, de ces quelques expériences professionnelles. D'autre part, une expérience personnelle nous a amenée à choisir définitivement ce sujet : une personne qui nous était chère a vécu cette situation. Nous l'avons rencontrée à quelques reprises, parfois fortuitement, dans différents espaces publics à Montréal, sur certaines grandes artères ou encore dans des parcs. S'il nous arrivait de la voir dormir, nous ne la réveillions pas. Cependant, si elle était réveillée, nous discussions un moment. Elle nous racontait alors ses plus récentes expériences, comme par exemple, les « péripéties » de sa dernière nuit passée au Vieux-Port de Montréal, ou encore, elle faisait part de ses projets: retourner d'où elle était originaire et voyager.

Ce sont donc d'abord ces différentes expériences professionnelles et personnelles qui nous ont amenées à aborder le sujet de l'itinérance dans ce mémoire. Lorsque nous avons entamé la recension des écrits, nous avons rapidement constaté que peu de littérature portait sur l'itinérance au féminin alors que les études réalisées sur les hommes sont nombreuses. De plus, bien qu'un nombre croissant de femmes soit touché par l'itinérance, peu demeure connu à leur sujet et ce, particulièrement au Québec. C'est ainsi que nous avons choisi de nous arrêter spécifiquement sur l'itinérance au féminin, en précisant notre objet selon quelques réflexions relatives à la recherche et en fonction de deux principaux constats dans la littérature.

Le premier constat est que le point de vue des femmes sur leur expérience est peu exploré. Cependant, comprendre leur expérience, telle qu'exprimée et vécue par elles, ne représente-t-elle pas une source de connaissance valide et pertinente dans un contexte de recherche? Alors, qui d'autres que les femmes elles-mêmes nous permettraient de comprendre leur expérience? Cette conception de la connaissance et de la recherche nous a d'ailleurs amené à privilégier une perspective phénoménologique. Ainsi, bien que les femmes vivent une situation d'itinérance, ne demeurent-elles pas des sujets donnant sens à leur vécu comme le postule la phénoménologie? Enfin, quelques études recensées portant sur le point de vue des femmes vivant une situation d'itinérance abordent leur expérience selon certains thèmes, particulièrement ceux pouvant être associés à l'itinérance, par exemple, les stratégies de survie ou la violence. Or, l'itinérance ne se présente-t-elle pas comme une situation, une période, une expérience parmi d'autres dans l'ensemble d'un parcours de vie? Il nous a donc semblé important de ne pas circonscrire trop à l'avance l'expérience des femmes pour tenter de cerner l'intégralité de leur vécu et ce, selon ce qu'*elles souhaitent aborder* et, plus particulièrement, quant à ce qui est significatif *pour elles*. Finalement, nous en sommes venue à ces questionnements parce que nous nous demandions, *pour qui, pour quoi et pourquoi* faire une recherche et produire des connaissances dans un contexte scientifique? Par ailleurs, nous développerons subséquemment les réflexions qui nous ont animées quant au *comment* réaliser une recherche.

Le deuxième principal constat que nous avons dégagé en consultant la littérature est que l'expérience des femmes vivant une situation d'itinérance est peu interrogée et/ou présentée comme pouvant être vécue dans différents espaces, notamment publics. Pourtant, l'itinérance ne serait-elle pas associée à la fréquentation de lieux divers? Nous en sommes donc venue à préciser notre objet d'étude pour nous questionner quant à l'expérience des femmes et, plus précisément, aux espaces étant significatifs pour elles dont ceux faisant partie de leur quotidien, de façon à saisir, autant que possible, l'entièreté de leur expérience. En effet, comme nous l'avons nommée, l'expérience de l'itinérance ne représente-t-elle pas une expérience parmi d'autres dans une trajectoire de vie? Ce questionnement au sujet de l'espace nous a amené sur deux pistes. La première est que nous avons retenu l'espace comme l'un des principaux concepts de notre étude, concept qui, par ailleurs, est l'une des dimensions

fondamentales dans le cadre d'études phénoménologiques, comme l'écrit Becker (1992, p. 25) en s'appuyant sur van den Berg (1972). La deuxième est que nous en sommes venue à nous attarder à l'expérience spatiale des femmes pour en saisir le sens qu'elles y donnent.

Ainsi, si nous voyons une femme vivant une situation d'itinérance, assise, par exemple, sur un banc, nous pourrions nous demander, afin de comprendre son expérience spatiale: est-ce un choix délibéré qu'elle se soit rendue spécifiquement à *ce* banc? Si elle avait l'intention d'aller à ce banc en particulier, est-ce parce qu'il représente pour elle un espace significatif? Quelle est alors son expérience spatiale de ce banc? Quel sens donne-t-elle à cette expérience spatiale?

Enfin, s'intéresser à l'itinérance au féminin sous l'angle des espaces, c'est aussi postuler la *légitimité* de la présence des femmes vivant une situation dans les lieux publics, incluant l'utilisation de ces derniers par elles. De plus, s'intéresser à leurs expériences des espaces pourrait permettre d'apporter un éclairage relatif à certaines difficultés auxquelles elles seraient confrontées, par exemple, une stigmatisation à leur égard.

Ce mémoire a donc pour objectif d'explorer l'expérience des femmes vivant une situation d'itinérance, l'expérience de ces dernières étant saisie en s'attardant aux espaces significatifs (dont ceux faisant partie de leur quotidien) pour elles, afin de mettre en lumière, d'une part, en quoi ils sont importants pour elles et d'autre part, leurs expériences de ces espaces pour en dégager le sens qu'elles y donnent.

Ces questionnements de recherche pouvaient difficilement trouver réponse sans rencontrer des femmes vivant une situation d'itinérance. Ce sont donc sept femmes, séjournant dans une ressource d'hébergement à Montréal pour des femmes vivant une situation d'itinérance ou des difficultés, qui ont participé à ce projet. Le choix de la principale méthodologie a été fait en fonction de deux principaux éléments. Le premier renvoie à la stratégie à utiliser pour être en mesure de répondre aux questionnements et objectifs de cette étude et le deuxième s'inscrit en continuité avec certaines de nos considérations, plus précisément, quant au *comment* réaliser une recherche, portant notamment sur le rôle qu'auraient à jouer les participantes. À la lumière de ces éléments, la méthodologie de la *photovoix* s'est présentée comme celle à privilégier. Les participantes ont donc été invitées à photographier des

endroits importants pour elles, puis à décrire leur expérience de ces espaces dans le cadre d'entretien non structuré où les clichés qu'elles avaient pris étaient disposés devant elle. La *photovoice* a aussi été retenue en fonction de différentes considérations. Il nous était important que les participantes aient réellement un statut de sujet et qu'elles puissent *agir* comme sujets dans le cadre de ce projet de recherche, notamment, en disposant d'un médium constituant le principal outil de production des connaissances. En somme, il était souhaité qu'elles aient voix au chapitre dans cette démarche et qu'elles puissent occuper une place centrale dans le cadre de ce projet.

Ce mémoire est divisé en cinq chapitres. La recension des écrits sera détaillée au premier chapitre; les principaux constats et les questionnements ayant contribué au choix du sujet et de l'objet de ce mémoire y seront discutés. Ensuite, comme il a déjà été nommé, cette recherche s'inscrit dans une perspective phénoménologique, laquelle sera développée au chapitre deux et où, également, les différents concepts mobilisés (l'espace et l'expérience de l'espace), de même que ce que nous entendons par « situation d'itinérance » seront précisés. C'est au chapitre trois que seront présentés les différents éléments méthodologiques. Puis, le chapitre quatre portera sur la présentation des résultats, soit les diverses expériences spatiales abordées par les participantes, de même que certaines de leurs photographies. Puisqu'il nous semblait important de non seulement rapporter les propos des femmes mais aussi, de créer, comme cela peut l'être possible dans le cadre d'un mémoire, un espace de parole pour elles, leurs expériences spatiales seront surtout développées à l'aide de citations, dans le but d'accorder une place prépondérante aux propos des participantes. Les résultats ayant émergé dans ce chapitre seront par la suite interprétés à la lumière du cadre conceptuel développé au chapitre deux : le chapitre cinq fera l'objet de cette discussion. Finalement, nous terminerons ce mémoire dans un esprit de dialogue avec les femmes, en nous adressant à elles et en leur demandant, entre autres, si des pistes relatives à la fois aux recherches futures et à l'intervention sociale auxquelles nous avons pensées se présentent comme pertinentes pour elles.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

Ce chapitre présente l'argumentaire du sujet et de l'objet de recherche ainsi que l'état des connaissances à propos de l'itinérance vécue par les femmes. Tout d'abord, de brefs constats d'ordre général quant à la recherche en itinérance seront introduits et, également, quelques catégories de ce phénomène social. Nous exposerons ensuite certains éléments relatifs à l'historiographie de l'itinérance chez les femmes. Ce détour sur l'histoire de l'itinérance nous amènera à l'exploration de la littérature quant à l'itinérance au féminin, où il sera notamment question de l'expérience des espaces, entre autres publics, des femmes. Nous terminerons ce chapitre en présentant la pertinence de notre démarche ainsi que notre question et nos objectifs de recherche.

1.1. Itinérance : quelques constats mais surtout, plusieurs questions!

L'itinérance a longtemps été considérée comme un phénomène à visage masculin (Mercier, 1996, p. 215 et Novac *et al.*, 1999, p. 3). Or, aujourd'hui, force est de constater que le portrait des personnes touchées par l'itinérance est de plus en plus diversifié, incluant notamment un nombre croissant de femmes (Laberge *et al.*, 2000, p. 83). Cependant, les études explorant l'expérience des femmes vivant une situation d'itinérance¹ d'une part, et plus précisément d'autre part, sous l'angle des espaces sont rares. Un survol historique, présenté à la section suivante, permettra de soulever de possibles pistes d'explication à ce sujet.

¹Nous utilisons la formulation «femmes vivant une situation d'itinérance» et non «femmes itinérantes» parce que selon nous, les femmes ne peuvent être réduites à une situation; de plus, il nous est important de ne pas attribuer cette identité aux femmes.

Par ailleurs, il semble important de préciser la difficulté à définir le phénomène de l'itinérance; comme l'écrivent Laberge et Roy (1994), si un consensus existe au sujet des écrits scientifiques, c'est bien celui que ce phénomène est difficile à définir (p. 94). Cependant, Novac (2006), une chercheure canadienne ayant réalisé des études sur l'itinérance au féminin, recense trois catégories de l'itinérance. Gélneau *et al.* (2008), ayant également mené une recherche au sujet de l'itinérance au féminin, utilisent aussi des catégories faisant écho à celles de Novac (2006). Nous nous inspirons donc ici des écrits de ces auteures afin de présenter trois différentes catégories de l'itinérance.

La première catégorie présentée dans les écrits de Novac (2006) est celle de l'itinérance qualifiée d'absolue², laquelle renvoie à l'absence de domicile; elle regroupe à la fois les personnes «dormant à la dure», soit dans des endroits qui ne sont pas propres à ce type d'utilisation, par exemple, les parcs (Novac, 2006, p. 1; Gélneau *et al.*, 2008, p. 20) et les personnes séjournant dans les ressources d'hébergement (Novac, 2006, p. 1; Gélneau *et al.*, 2008, p. 20). Comme l'écrit Novac, cette catégorie est celle qui fait le plus consensus (p. 2) et est celle la plus utilisée dans la littérature scientifique au sujet de l'itinérance.³

La deuxième catégorie présentée dans les écrits de Novac (2006) est l'itinérance cachée, relative ou occultée⁴; elle réfère, entre autres, aux personnes habitant, de façon temporaire, des endroits non propres à elles (Novac (2002), citée dans Novac, 2006, p. 2). Ceci inclut, par exemple, les personnes hébergées chez des connaissances, comme un membre de la famille, ou bien encore, pour une femme, de demeurer chez un homme (Novac (2002) citée dans Novac, 2006, p. 2). Dans ce dernier cas, sans que les auteures citées ne le précisent explicitement, il pourrait aussi être possible, selon nous, d'inclure dans cette catégorie les femmes vivant chez un homme, en échange, par exemple, de faveurs sexuelles afin de

² Cette catégorie est également utilisée par Gélneau *et al.* (2008), laquelle est plutôt nommée itinérance visible.

³ Elle est d'ailleurs celle que nous avons retenue dans le cadre de notre projet, notamment pour le critère de recrutement des participantes, élément qui sera développé dans le chapitre consacré à la méthodologie.

⁴ À nouveau, Gélneau *et al.* (2008) utilisent cette catégorie en la nommant seulement «cachée».

demeurer dans le logement de ce dernier et ce, dans le but d'éviter de vivre une situation d'itinérance absolue (Laberge *et al.*, 2000, p.92; Gélneau *et al.*, 2008, p. 70).⁵ Finalement, comme le précise Novac, en se référant à Kappel Ramji Consulting Group (2002) et Novac (2002), l'itinérance cachée est davantage vécue par les femmes (et par les jeunes) que par les hommes (2006, p. 2). Par ailleurs, cette catégorie est plus rarement utilisée, à l'exception de recherches recensées réalisées avec des femmes.⁶

Enfin, la troisième et dernière catégorie présentée dans les écrits de Novac (2006) est l'itinérance métaphorique, élaborée par Kearns et Smith (1994); elle serait vécue notamment par des personnes qui ne se sentent pas chez elles de façon durable, par exemple, les Autochtones (Novac, 2006, p. 3). Nous n'avons cependant pas recensé d'études utilisant cette catégorie.

Ces différentes modalités de l'itinérance nous amènent à quelques réflexions et questionnements. Tout d'abord, à première vue, ce qui semble se dégager, c'est que l'itinérance pourrait être une expérience vécue dans divers espaces et non seulement «dans la rue», comme le sens commun pourrait nous le faire penser. Par ailleurs, bien que ces catégories permettent de cibler de différentes façons l'itinérance, il semble important de s'arrêter, d'une part, au point de vue de la personne sur sa situation. Ainsi, bien que l'on puisse s'inspirer de l'une des catégories présentées précédemment pour cerner l'itinérance, les personnes vivant cette situation selon l'utilisation de l'une de ces modalités se représentent-elles leur réalité comme de l'itinérance? Quel est alors leur point de vue sur leur expérience? D'autre part, ces différentes catégories possibles de l'itinérance nous amènent à nous questionner plus particulièrement quant à l'expérience des espaces d'une personne vivant une situation d'itinérance. Y a-t-il des espaces, selon son point de vue et son expérience de ces derniers, qui représentent l'itinérance pour elle? Si oui, quels sont-ils?

⁵ Ce type d'arrangement est parfois présenté comme pouvant être associé à des risques de victimisation pour les femmes et est plutôt décrit dans la littérature comme une stratégie utilisée par elles. (Ficher *et al.* (1995) rapportés dans Laberge *et al.*, 2000, p.92; Gélneau *et al.*, 2008, p. 70).

⁶ Par exemple, les études de Gélneau *et al.* (2008) et Casey *et al.* (2008). Par ailleurs, pour la FRHFVDQ, l'itinérance relative ou cachée devrait être incluse dans la définition de l'itinérance (2008, p. 11).

Enfin, bien que les contours de l'itinérance soient difficiles à circonscrire et ne fassent pas consensus, ce qui semble manifeste, à première vue, c'est l'absence d'« espace (privé) de vie privée » (Laberge et Roy, 2001, p. 129), vécue par les personnes en situation d'itinérance. Ainsi, questionner l'itinérance, n'est-ce donc pas interroger les espaces? Et alors, interroger l'expérience des personnes vivant une situation d'itinérance, selon leur point de vue, n'est-ce pas s'attarder à leur expérience de ces espaces?

Ces brefs constats et questionnements étant posés, nous proposons un bref retour dans l'histoire, lequel questionnera la reconnaissance de l'itinérance chez les femmes comme phénomène social de même que la présence de ces dernières dans les espaces publics.

1.2. Des femmes vivant une situation d'itinérance?!...ou un court détour historique

Au Québec, et plus précisément à Montréal, l'*Armée du Salut* est la première ressource à offrir des services aux femmes vivant des difficultés ou une situation d'itinérance en 1890 (Armée du Salut, 2011), suivi par *Le Chaînon* en 1932 (Le Chaînon, 2008). Les femmes fréquentant ces services n'étaient cependant pas considérées comme vivant une situation d'itinérance. C'est, qu'à cette époque, l'itinérance au féminin n'était pas encore reconnue; Mercier *et al.* (1994), expliquent ce constat en se référant aux écrits de Cabana-Renaud (1983) :

Cabana-Renaud [...] suggérait que le phénomène existait depuis longtemps mais qu'il n'avait pas encore reçu «d'étiquette», donc de reconnaissance comme problème social. Les femmes sans abri faisaient alors appel aux organismes d'aide existants, lesquels ne se définissaient pas alors comme des services pour sans-abri [...] (p. 749-750).

Par ailleurs, ce n'est qu'à partir des années 1980 que des chercheurs ont commencé à s'attarder à l'itinérance féminine (Mercier, 1996, p. 15; Mercier *et al.* 1994, p. 749). Ainsi, comme l'écrivent Mercier *et al.* (1994), au sujet de l'itinérance au féminin: «Il ne faut [...] pas confondre la naissance du phénomène avec celle de l'intérêt des chercheurs» (p. 749).

De plus, bien qu'il existe au Québec des ressources pour les femmes vivant une situation d'itinérance depuis plus d'un siècle, force est de constater que l'itinérance a très longtemps été saisie comme une réalité masculine. Plus précisément, l'histoire a rarement porté sur le

phénomène des femmes en situation d'itinérance. Selon Poutanen (1999) et Myers (1996), auteures dont les écrits s'inscrivent dans une perspective féministe, ceci s'expliquerait par des lacunes dans l'historiographie du phénomène de vagabondage.⁷ Plus précisément, ces auteures critiquent les écrits des historiens, lesquels laisseraient croire qu'à l'ère industrielle, presque uniquement les hommes étaient présents dans les rues des villes (Myers, 1996, p. 70 et Poutanen, 1999, p. 29). Myers et Poutanen ajoutent à cette critique que le phénomène du vagabondage a plutôt été présenté comme une réalité masculine (Myers, 1996, p. 70 et Poutanen, 1999, p. 29). Ainsi, comme ces auteures le soulèvent, l'idée chez les historiens est que les femmes ne se trouvaient donc pas dans les rues, (Myers, 1996, p. 70 et Poutanen, 1999, p. 29) à l'exception des femmes qui pratiquaient la prostitution de rue (Poutanen, 1999, p. 30). Cependant, selon Poutanen, les chercheurs actuels s'inspirent de l'opinion des réformateurs sociaux du 19^e siècle, lesquels associaient le vagabondage féminin à la prostitution de rue (p. 30). Or, comme le critique cette auteure, «ce ne sont pas tous les vagabonds qui étaient des hommes et les vagabondes n'étaient pas toutes des prostituées» (trad. lib., p. 30).

Ceci met en évidence deux éléments : l'itinérance chez les femmes a longtemps été non reconnue et aussi, la présence des femmes dans les espaces publics— et encore plus celle des femmes vivant une situation d'itinérance — étaient alors quasi inconcevables. Il s'avère ici pertinent de rappeler, comme l'explique Aranguiz, que le phénomène de vagabondage s'est considérablement accru durant l'ère industrielle, soit au 19^e siècle (1999, p. 4). L'auteure rappelle que c'est durant cette même période qu'une impression de «chaos social» règne dans les grandes villes industrielles (p. 4). Pour les élites montréalaises, le vagabondage est l'un des phénomènes expliquant ce «désordre» auquel il faut s'attaquer (p. 4). Ainsi, comme l'explique Poutanen (1999), différentes mesures sont alors déployées, dont un meilleur contrôle des espaces publics, notamment par la police pour faire face au vagabondage (p. 34). Les rues seront alors condamnées comme le réceptacle «of the idle, the drunk and disorderly, and the indecent» (Poutanen, 1999, p. 34). Par ailleurs, comme l'écrit Poutanen, les élites de l'époque n'approuvaient pas que la vie quotidienne se déroule de façon publique dans les

⁷ Le vagabondage a longtemps été le terme utilisé avant celui d'itinérance.

espaces publics, comme le font les vagabonds mais aussi à l'époque, les classes populaires (p. 33). Bref, depuis le 19^e siècle, le domicile (relevant de la sphère privée) a été construit comme un espace distinct et propre aux femmes, ces dernières représentant « les gardiennes morales de la société et lesquelles étaient protégées des dangers existants dans le monde extérieur » (trad. lib. de Golden, 1992, p. 116).

En somme, ces préoccupations ont introduit et cristallisé une certaine division des espaces, reléguant les femmes à la sphère privée et plus précisément au domicile alors que les lieux publics ont été construits comme des espaces inappropriés pour les activités de la vie quotidienne de tous et ce, d'autant plus pour les femmes vagabondes, lesquelles étaient perçues comme des prostituées. Ce constat soulève des questionnements non seulement quant à la reconnaissance du phénomène de l'itinérance chez les femmes mais aussi, de façon plus spécifique, de la légitimité de leur présence et de leur utilisation des espaces publics. Il semble donc qu'un certain rattrapage historique pourrait être de mise....

La section suivante présentera l'état des connaissances au sujet de l'itinérance au féminin, où la prévalence de même que des particularités propres aux femmes seront présentées.

1.3. État des connaissances au sujet de l'itinérance au féminin

Dans les sections précédentes, nous avons abordé quelques constats relatifs à la recherche en itinérance et avons soulevé que ce phénomène, lorsque conjugué au féminin, a pris un temps considérable avant d'être reconnu notamment parce que la présence des femmes, plus particulièrement celles vivant une situation d'itinérance, dans les espaces publics était mal vue. Cette section porte sur les points saillants de la revue de la littérature à propos de l'itinérance au féminin. D'emblée, nous aimerions préciser que, bien que de plus en plus de femmes vivent une situation d'itinérance, la recension des écrits nous a conduit à constater que peu d'études ont été réalisées au sujet de l'itinérance au féminin, alors que les recherches portant sur les hommes sont nombreuses. Comme le font remarquer Laberge *et al.* (2000), l'itinérance chez les « femmes n'a que rarement été posée de façon spécifique; elle a plutôt été fondue dans le phénomène global » (p. 83). Cependant, pour ces mêmes auteures, différents éléments « soulèvent la question de la spécificité de l'itinérance des femmes » (p. 84). De

plus, la plupart des études recensées ont été réalisées aux États-Unis, ce qui fait en sorte que peu est connu au sujet des femmes vivant une situation d'itinérance au Canada et au Québec, alors qu'il soit possible qu'il existe certaines particularités géographiques, comme l'écrivent Novac *et al.* (1999, p. 4) et Laberge *et al.* (2000, p. 83). Par ailleurs, les recherches recensées sont souvent réalisées en fonction de thèmes, ce qui a pour effet, comme le soulèvent également Laberge *et al.* (2000), de «néglig[er] l'entièreté de l'expérience vécue»⁸ (p. 83). À l'instar de Laberge *et al.* (2000), nous avons constaté que ces thèmes se présentent couramment comme des problématiques associées à l'itinérance, par exemple, des problèmes de santé mentale (p. 83). Il est possible, selon nous, que cela ne soit pas étranger au fait que la littérature consultée présente couramment les difficultés vécues par les femmes; comme le critiquent Racine et Sévigny (2000), bon nombre d'études au sujet des femmes vivant une situation d'itinérance présentent les problèmes vécus par ces dernières (p. 26). De plus, les recherches s'attardant au point de vue des femmes afin de saisir leur expérience sont souvent réalisées selon des «découpages thématiques»⁹, pour reprendre l'expression de Laberge *et al.* (2000, p. 83), associés à l'itinérance. Ceci peut avoir comme effet de ne présenter qu'une partie de leur expérience et non un portrait plus global de cette dernière. Enfin, les femmes vivant une situation d'itinérance forment une population hétérogène (Mercier *et al.*, 1994, p. 750; Racine, 1991, p. 60; Laberge *et al.*, 2000, p. 93), ce qui peut complexifier le travail de la recension des écrits lorsqu'il est question de constats pouvant être dégagés. Cependant, nous avons recensé dans la littérature au sujet des femmes vivant une situation d'itinérance des informations quant à la prévalence et des particularités propres à ces dernières et ce, en comparaison des hommes, lesquelles seront développées ci-dessous. On ne pourrait cependant en conclure qu'elles sont le propre de toutes les femmes.

⁸ Les propos ici rapportés des auteures sont spécifiques à « l'émergence de l'itinérance des femmes » (Laberge *et al.*, 2000, p. 83) et non à l'ensemble des thèmes de recherche quant à ce domaine.

⁹ Par exemple, le questionnaire principal de l'étude de Gélneau *et al.* (2008) porte sur les modes de survie utilisés par 62 femmes vivant, ayant vécu ou étant à risque de vivre une situation d'itinérance à Québec. Novac *et al.* (1999) ont interrogé dix femmes vivant une situation d'itinérance à Toronto, où des questions spécifiques notamment au sujet de leur sécurité ont été demandées. Laberge, Roy, Morin et Rozier (2000) ont rencontré 31 femmes recrutées par le biais de ressources en itinérance et l'analyse présente comment le discours de participantes s'articule notamment autour d'une possible « sortie de rue » (p. 35), synonyme, selon notre compréhension, d'une « sortie de l'itinérance ».

1.3.1. La prévalence

Le dernier recensement réalisé au Québec en 1996-1997 indique que les femmes représenteraient environ le quart de la population vivant une situation d'itinérance à Montréal (Fournier *et al.* (1998), rapportés dans RAPSIM, 2003, p. 6). Or, ces chiffres datent déjà de plus d'une décennie alors que les organismes rapportent que de plus en plus de femmes vivent cette situation (RAPSIM, 2010, p. 19; Ville de Montréal (2008), rapportée dans MSSS du Québec, 2009, p. 19). Non seulement leur nombre est-il croissant mais aussi, les ressources d'hébergement doivent refuser des demandes, faute de places disponibles, comme l'a rapporté Montpetit (2011).¹⁰ Ainsi, non seulement l'itinérance touche un nombre important de femmes mais aussi, les ressources peinent à répondre aux demandes de ce nombre croissant.

1.3.2. Quelques particularités des femmes vivant une situation d'itinérance

Bien que peu soit connu au sujet de l'itinérance chez les femmes, nous avons dégagé deux grands thèmes se présentant comme des caractéristiques propres à elles : l'expérience de la violence et leur invisibilité.

L'expérience de la violence

La violence vécue par les femmes est un thème courant dans la littérature. Il est question, d'une part, de la violence vécue par les femmes durant l'enfance et/ou à l'âge adulte, particulièrement de la part d'un conjoint. À ce sujet, Novac (2006) indique en guise de conclusion dans son analyse documentaire portant sur la violence familiale et l'itinérance:

Les données résumées dans la présente analyse nous permettent de conclure que la violence familiale – qu'il s'agisse de violence conjugale ou de mauvais traitements infligés aux enfants – est un facteur important dans une forte proportion des cas d'itinérance actuels au Canada. (p. 37)

¹⁰ En effet, en conférence de presse le 24 novembre 2011, des ressources d'hébergement s'adressant aux femmes vivant une situation d'itinérance ont indiqué avoir, pour chacune d'entre elles, déjà refusé pour l'année 2011, environ 4000 demandes d'hébergement (Montpetit, 2011).

De plus, la littérature rapporte qu'un nombre important de femmes vivent une situation d'itinérance après avoir quitté leur domicile suite à des expériences de violence; comme l'indique Mercier (1996), dans la conclusion de sa recension des écrits portant sur l'itinérance au féminin: «La violence familiale, l'abus physique et sexuel poussent un nombre important de femmes et de jeunes à quitter leur domicile» (p. 238). Mercier *et al.* (1994) soulèvent d'ailleurs que la littérature quant à l'itinérance chez les femmes est notamment abordée comme une fuite, une façon d'échapper à cette situation (p. 752); Gélneau *et al.* (2008) évoquent à ce sujet que cette fuite est une «stratégie de survie» chez les femmes (p. 35). Enfin, Gélneau et Beauvilliers (2008) indiquent que la violence vécue par les femmes avant de vivre une situation d'itinérance – qu'elle ait eu lieu à l'enfance et/ou à l'âge adulte – constitue l'un des «facteurs déclencheurs» ou de «fragilisation» spécifique aux femmes (p. 4-5).

D'autre part, la violence vécue par les femmes alors qu'elles vivent une situation d'itinérance, les possibles risques pour elles à ce sujet, de même que la préoccupation pour leur sécurité est un autre thème courant dans la littérature (Radley *et al.*, 2006; Huey et Berndt, 2008; Novac *et al.*, 1999). Plus précisément, l'itinérance est associée à des craintes et/ou des risques accrus pour les femmes, étant de l'ordre de vols, de violence physique et sexuelle et d'harcèlement sexuel (Novac *et al.*, 1996, p. 54; Gélneau *et al.*, 2008, p. 36; Barrow, 2004, p. 603).

La littérature traite aussi des stratégies utilisées par les femmes pour assurer leur sécurité. Les études de Novac *et al.* (1999), réalisée auprès de 10 femmes vivant une situation d'itinérance à Toronto et de Gélneau *et al.* (2008), réalisée à Québec, avec 62 femmes ayant été, étant à risque, ou encore vivant une situation d'itinérance, soulèvent, par exemple, que les femmes peuvent être accompagnées d'un homme pour recevoir de sa part une protection (Novac *et al.* 1999, p. 55), ce dernier pouvant être un ami ou un amoureux (Gélneau *et al.*, 2008, p. 72).

Plus précisément, l'étude de Gélineau *et al.* (2008) présente plusieurs stratégies utilisées par les femmes pour se protéger.¹¹

En somme, les propos suivants de Gélineau et de Beauvilliers (2008) résument bien la question de la violence vécue par les femmes avant tout comme pendant qu'elles vivent une situation d'itinérance: «La violence est [...] un facteur déclencheur de l'itinérance en soi, la fuite d'un milieu violent se révélant une stratégie de survie. L'itinérance ne met pas pour autant les femmes à l'abri de la violence. À la rue, elles sont fragiles, en position de vulnérabilité» (p. 5).

Ceci fait émerger ce qui nous apparaît comme un paradoxe: plusieurs femmes vivraient une situation d'itinérance après avoir quitté leur domicile parce qu'elles y étaient victimes de violence mais lorsqu'elles se trouvent en situation d'itinérance, bon nombre d'entre elles sont préoccupées par leur sécurité et même certaines sont l'objet d'agressions. L'itinérance se présenterait donc à la fois comme une stratégie, une réponse, à la violence vécue dans les domiciles habités par les femmes, tout comme une expérience marquée par une préoccupation pour assurer leur sécurité, de possibles risques pour elles et même des actes de violence à leur endroit. C'est d'abord ce paradoxe qui nous a amené, d'une part, à nous attarder au point de vue des femmes sur leur expérience. Cependant, il ne s'agit pas ici de comprendre les raisons expliquant comment elles en arrivent à vivre une situation d'itinérance, mais bien d'explorer leur expérience et ce, selon la perspective de ces dernières. D'autre part, ce paradoxe soulève également, selon nous, des questionnements quant à l'expérience des espaces chez les femmes vivant une situation d'itinérance, par exemple, leur sentiment de sécurité dans ces espaces. Par ailleurs, une deuxième spécificité des femmes reste à aborder : celle relative à leur invisibilité.

¹¹ Pour ne citer que quelques exemples présentés dans un tableau récapitulatif présenté dans l'étude de Gélineau *et al.* (2008) : « [d]ormir dans un endroit passant », « [d]ormir assise », « [s]e déplacer », « [ê]tre dans des milieux connus » (p. 75).

L'invisibilité des femmes

Les femmes vivant une situation d'itinérance seraient à la fois moins présentes et moins visibles dans les espaces publics. La littérature rapporte que les femmes, en comparaison des hommes, sont moins nombreuses à «vivre dans la rue» (selon l'expression de l'auteure, Mercier), qu'elles dorment moins «à la dure» et qu'elles ont plus tendance à fréquenter les refuges (Bachrach *et al.* (1990) et Fournier (1989) rapportés dans Mercier, 1996, p. 218-219). Néanmoins, il nous semble que ceci ne signifie pas qu'elles ne fréquentent pas différents espaces publics. De plus, les femmes vivant une situation d'itinérance seraient aussi moins visibles, notamment dans les espaces publics. Cette invisibilité est souvent expliquée par le souci de ces dernières à prendre soin de leur apparence et de leur hygiène. À ce sujet, le RAPSIM indique, qu'en général, les femmes vivant une situation d'itinérance seraient moins visibles que les hommes dans les espaces publics parce qu'une majorité d'entre elles prennent soin de leur apparence (2007, p. 4). Le soin accordé par bon nombre des femmes vivant une situation d'itinérance à leur apparence et, également, à leur hygiène, est aussi soulevé par Novac *et al.* (1996), en se référant aux écrits de Bard (1987, p. 18) : «Leur aptitude à paraître présentables en terme d'hygiène et de tenue vestimentaire contribue à leur aptitude à cacher leur situation de sans abri» (p. 21). À ce sujet, est-il possible que l'apparence des femmes ait une incidence quant à leur accessibilité et leurs usages des espaces, entre autres, publics?

Somme toute, cette quasi invisibilité des femmes vivant une situation d'itinérance dans les espaces publics parce qu'elles prennent soin de leur apparence et de leur hygiène est une chose. Leur présence dans ces espaces en est cependant une autre.

À la lumière de ces quelques constats, il nous semble important de nous attarder plus particulièrement aux expériences des espaces des femmes afin de saisir leur réalité. L'espace et, plus précisément, l'expérience de l'espace, ne constituent-ils pas l'une des dimensions essentielles afin de comprendre l'être humain, comme le soulève Becker (1992, p. 25)? Or, leur expérience est peu explorée spatialement. Bien que peu soit connu quant aux expériences spatiales des femmes, la section suivante s'attardera à dégager quelques éléments à ce sujet.

1.4. Les expériences spatiales des femmes

Cette section présente un survol quant aux expériences spatiales des femmes. D'emblée, il semble cependant pertinent de préciser que l'expérience des femmes est peu ou pas développée spatialement dans la littérature recensée, alors que l'itinérance laisse présager la fréquentation de différents espaces, entre autres, publics. De plus, l'expérience des femmes est souvent circonscrite à deux espaces, soit celui couramment nommé «la rue» – avec tous les questionnements que cette appellation soulève – et les ressources d'hébergement. À ce sujet, Casey *et al.* (2008), dont les détails de l'étude seront présentés ultérieurement, soulèvent que les recherches portant sur les femmes vivant en situation d'itinérance sont trop délimitées spatialement et critiquent que ces dernières sont peu reconnues comme présentes dans les espaces publics :

«A reading of relevant literature points clearly to the exclusion of homeless women from public spaces. For example, through a combination of direct assertions, choice of focus, and implied silence, homeless women are rarely acknowledged as inhabitants of public spaces in the housing and homelessness literature. Rather, their geographies are typically portrayed as restricted to homelessness spaces such as night shelters, hostels and day centres and, sometimes, to the streets» (p. 901).

Dans ce même ordre d'idées, il semble aussi intéressant de mentionner que des études ethnographiques, permettant d'apporter un éclairage quant à l'expérience des femmes alors qu'elles vivent une situation d'itinérance, ont été réalisées à partir d'observations participantes dans des ressources.¹² Ceci est le cas pour les études d'Harman (1989), de Russell (1991), de Strasser (1978), de Liebow (1993) et de Bridgman (2002), étant par ailleurs, toutes réalisées à l'extérieur de la province et/ou du pays. Bien que ces études ne s'attardent pas à l'expérience des femmes sous l'angle des espaces, c'est en portant une attention minutieuse aux espaces fréquentés par les femmes à l'extérieur des ressources qu'il est possible d'y trouver quelques informations à ce sujet dans la majorité des ces recherches. De plus, des extraits de ces études présentent les expériences des femmes alors qu'elles ont

¹² Uniquement à partir d'observations participantes ou à l'aide d'une méthodologie complémentaire, par exemple, des entretiens.

«dormi à la dure». En somme, il en ressort non seulement une multitude d'espaces fréquentés par les femmes mais, également, une diversité d'expériences.

Par ailleurs, dans le but de compléter les informations de ces études et pour dresser le portrait le plus complet que possible au sujet de l'expérience des femmes et des espaces publics, nous avons également inclus quelques éléments d'autres études où des femmes vivant une situation d'itinérance ont été rencontrées par des chercheurs. Tout d'abord, l'étude de Radley *et al.* (2006) réalisée à Londres (en Angleterre) avec trois participantes vivant une situation d'itinérance, «aborde ce que signifie être une femme» (trad. lib. p. 437) vivant une situation d'itinérance; au niveau méthodologique, il a été notamment demandé aux femmes de photographier «une journée typique de leurs vies» (trad. lib. p. 440). Ensuite, l'ouvrage de Bard (1990) présente une centaine de courts extraits de narratifs des expériences de vie de femmes vivant une situation d'itinérance dans différentes villes et états des États-Unis rencontrées par l'auteure; par ailleurs, elle s'attarde à comment vivent, mais surtout survivent les femmes. Enfin, l'étude de Casey *et al.* (2008) réalisée en Angleterre avait notamment comme objectif de démontrer que les femmes vivant une situation d'itinérance fréquentent et utilisent les espaces publics.¹³ En somme, la recherche de Casey *et al.* (2008) portait spécifiquement sur les expériences spatiales des femmes alors que dans les études de Radley *et al.* (2006) et de Bard (1990), ce sont plutôt certains résultats ayant émergé qui montrent cette fréquentation de divers espaces, entre autres, publics par les femmes. Finalement, quelques éléments de l'étude de Novac *et al.* (1999) seront présentés, bien qu'ils ne se soient pas tous spécifiques à des rencontres réalisées avec des femmes vivant une situation d'itinérance.

Ce sont deux dimensions qui seront développées dans cette section portant sur les expériences spatiales des femmes: une première portera sur des difficultés rencontrées par

¹³ Ce sont d'abord 144 femmes qui ont rempli un questionnaire, puis 44 participantes ont été rencontrées en entretien. Les participantes vivaient soit une situation d'itinérance absolue ou cachée. Ainsi, elles ont été recrutées, par exemple, à partir de ressources, ou encore dans des hôtels; d'autres encore résidaient, par exemple, chez une personne de façon temporaire, ou encore «dormaient à la dure».

elles alors qu'une deuxième s'attardera aux expériences des espaces étant autres que des problèmes chez les femmes.

1.4.1. Les expériences spatiales relatives à des difficultés et des préoccupations

Cette sous-section abordera des expériences spatiales des femmes où il est question de deux grands pans: tout d'abord, la satisfaction de leurs besoins élémentaires puis des enjeux relatifs à leur liberté d'accessibilité et à leur utilisation d'espaces, entre autres, publics.

Les besoins élémentaires : la survie

Diverses expériences spatiales des femmes renvoient à leurs besoins élémentaires, où il est principalement question de survie. Tout d'abord, des endroits fréquentés par des femmes pour se sentir en sécurité sont présentés. Novac *et al.* (1999) précise que des participantes rencontrées dans leur étude ont mentionné font en sorte de demeurer à l'intérieur d'édifices, par exemple, dans des ressources ou des églises, pour se sentir en sécurité (p. 55) et une participante dans l'étude de Radley *et al.* (2006) fait part de sa routine d'endroits qu'elle fréquente pour se sentir en sécurité (p. 451). Par ailleurs, Liebow (1993) soulève la difficulté de trouver une toilette pour les femmes lorsqu'elles ne sont pas à la ressource où elles séjournent (p. 47). De plus, plusieurs études mettent également en lumière la nécessité des besoins élémentaires des femmes et certaines d'entre elles précisent divers espaces, notamment publics, fréquentés par les femmes: pour manger (Bard (1990) et Casey *et al.* (2008), pour prendre soin de leur hygiène (Strasser, 1978, p. 2078; Russell, 1991, p. 57; Bard (1990); Casey *et al.* (2008), Radley *et al.*, 2006, p. 448), des lieux pouvant servir d'abri, notamment pour se protéger des différentes conditions climatiques, comme le froid (Liebow, 1993, p. 48 et Casey *et al.*, 2008) et, finalement, pour dormir (Strasser, 1978, p. 2078 et Russell, 1991, p. 79; Casey *et al.*, 2008; Bard, 1990; Radley *et al.*, 2006). Par ailleurs, une participante rencontrée dans l'étude de Radley *et al.* (2006) qualifie de «chez soi» l'endroit où elle dort (p. 454). Ce dernier élément est particulièrement intéressant puisqu'il met en lumière l'expérience de cet espace pour cette femme ainsi que ce qu'il représente pour elle. Toute une nuance peut donc être opérée entre d'une part, savoir un espace fréquenté par une femme et d'autre part, saisir ce qu'il peut représenter pour elle. Ainsi, découvrir un espace

fréquenté par une femme et connaître ce qu'elle y fait est une chose, mais comprendre l'expérience de cet espace pour elle en est une autre.

La fréquentation de différents espaces par les femmes pour satisfaire leurs besoins élémentaires est une chose; cependant, leur accessibilité et leur liberté d'utilisation de ces espaces peuvent aussi présenter des écueils, ce qui sera développé ci-dessous.

Liberté d'utilisation et d'accessibilité des espaces

Des extraits d'études montrent certains enjeux relatifs à la liberté d'utilisation et d'accessibilité des espaces. Liebow (1993) rapporte que les femmes dont l'apparence «trahit» leur situation, autrement dit, des femmes «ayant l'air» itinérantes (selon les mots de l'auteur), sont, en général, peu tolérées dans les commerces (p. 158). Russell (1991) soulève sensiblement ce même point: les femmes ayant notamment une hygiène un peu négligée se verront peu tolérées dans une bibliothèque (p.71), alors que les femmes prenant soin de leur apparence et de leur hygiène peuvent rester dans certains commerces (p. 67). À ce sujet, Casey *et al.* (2008) rapportent également que les femmes rencontrées dans le cadre de leur étude ont mentionné prendre soin de leur apparence et éviter les comportements associés à l'itinérance pour s'assurer de pouvoir fréquenter et utiliser des espaces (p. 906). Par ailleurs, des difficultés relatives à la fréquentation et à l'utilisation des espaces par les femmes en lien avec des policiers et/ou des agents de sécurité sont également rapportées dans certaines études, quant il est notamment question de la possibilité d'y dormir (Harman, 1989, p. 88; Strasser, 1978, p. 2078; Russell, 1991 p. 57 et 79). Plus particulièrement, Novac, *et al.* (1999) indiquent que les fournisseurs de services interrogés dans le cadre de leur étude torontoise ont soulevé une intolérance accrue de la part des policiers à l'égard des personnes, incluant les femmes, vivant une situation d'itinérance; les auteures indiquent : «Les femmes sans-abri sont de plus en plus souvent chassées des endroits publics» (p. 31). Novac, *et al.* (1999) écrivent aussi, de façon générale, qu'au Canada, les comportements associés à l'itinérance sont de plus en plus susceptibles de faire l'objet d'un «contrôle» :

De plus en plus de municipalités canadiennes adoptent des mesures destinées à contrôler les sans-abri visibles, p. ex., règlement contre la mendicité et d'autres comportements des sans-abri. Pour ceux-ci, c'est du harcèlement et une atteinte à leurs droits d'utiliser les espaces publics (voir Mullen, 1996) (p. 32).

Cependant, Casey *et al.* (2008) soulèvent qu'il arrive également que des policiers et des gardiens de sécurité fassent preuve de plus de souplesse à l'égard des femmes et leur «permettent» de rester et d'utiliser certains espaces et ce, bien qu'ils sachent qu'elles vivent une situation d'itinérance (p. 907).

Bien que cette section ait principalement présenté des expériences spatiales où il est question d'obstacles que peuvent vivre les femmes, une autre dimension reste à explorer, soit celle où leur réalité est autre que de l'ordre des difficultés ou de la survie.

1.4.2. Les expériences spatiales étant autres que la survie et des difficultés

Quelques passages d'études permettent de constater que l'expérience des femmes, à travers des espaces qu'elles fréquentent, ne sont pas seulement du registre d'écueils vécus par elles. Pour ce qui est des espaces fréquentés par les femmes durant leur séjour dans une ressource d'hébergement, quelques extraits d'entrevues présentés dans l'étude d'Harman (1989) montrent qu'une participante fréquente un centre d'achat, une bibliothèque et parfois une église (p. 91). Cependant, il n'est pas précisé ce qui amène cette femme à se rendre à ces endroits. Russell (1991) rapporte également que des femmes séjournant dans une ressource d'hébergement fréquentent un centre de jour, s'adonnent à des activités sociales, se rendent à des groupes de support et qu'elles ont des rendez-vous avec différents intervenants (p. 72). Par ailleurs, l'étude de Casey *et al.* (2008) soulève que des femmes s'adonnent à différents passe-temps dans les bibliothèques, soit naviguer sur internet, écouter de la musique et lire et que certaines visitent des centres d'arts (p. 910). Enfin, l'étude de Radley *et al.* (2006) rapporte qu'une participante rencontre parfois une amie dans un parc (p. 449).

Ces quelques passages montrent, d'une part, que l'expérience des femmes ne s'arrête pas à la seule réalité des ressources étant donné qu'elles fréquentent d'autres espaces et d'autre part, que la situation des femmes vivant une situation d'itinérance n'est pas seulement de l'ordre de difficultés. Ces quelques éléments mettent en lumière l'importance de s'interroger sur les endroits fréquentés par les femmes mais, aussi, de s'attarder plus en profondeur à ce qui fait en sorte qu'elles les visitent afin de saisir leur expérience de ces espaces.

En somme, les différentes informations présentées dans cette section quant à la réalité des femmes alors qu'elles sont à l'extérieur d'une ressource montrent l'importance de s'attarder plus particulièrement à leur expérience des espaces afin de saisir, par exemple, les réalités avec lesquelles elles peuvent avoir à composer. Enfin, les différentes expériences rapportées montrent une diversité d'espaces visités par les femmes et du coup, une diversité d'expériences vécues par elles.

1.5. Pertinence du projet

Alors que de plus en plus de femmes sont touchées par le phénomène de l'itinérance, peu demeure connu à leur sujet, particulièrement au Québec (Laberge, Morin, Roy et Rozier, 2000, p. 24). De plus, les recherches réalisées au sujet de l'itinérance au féminin, incluant celles s'attardant à saisir leur point de vue, portent généralement sur des thématiques, habituellement associées à l'itinérance. Ainsi, réaliser une étude explorant l'expérience des femmes, telle que vécue par elles et ce, sans s'arrêter à un thème spécifique et/ou associé à l'itinérance permettrait de laisser émerger les éléments significatifs pour elles et d'en tirer le sens qu'elles y donnent. Ceci pourrait contribuer, au niveau scientifique, à mettre en lumière des connaissances relatives à leur expérience de façon générale. Cependant, non seulement s'agit-il d'explorer leur point de vue sur leur expérience, mais aussi d'opter pour une méthodologie leur conférant un réel statut de sujet, où elles auraient *la liberté* de faire part de ce qui est significatif *pour elles*.

Par ailleurs, certains éléments d'études réalisées à l'extérieur du Québec présentant la réalité des femmes vivant une situation d'itinérance montrent que leur expérience ne s'inscrit pas dans les seuls espaces «de la rue» et des ressources. De plus, ces recherches présentent une richesse d'informations et, plus précisément, des expériences diversifiées lorsqu'il est question des espaces fréquentés par les femmes de même que l'utilisation qu'elles en font. Or, aucune étude recensée au Québec ne s'attarde à l'expérience des femmes vivant une situation d'itinérance sous l'angle des espaces. Cependant, il semble important de ne pas s'arrêter aux seuls espaces fréquentés par les femmes et l'utilisation qu'elles en font mais également, et plus globalement, aux espaces étant significatifs pour elles dans le but de saisir, dans la mesure du possible, l'entièreté de leur expérience. C'est qu'il semble possible, par

exemple, qu'un espace puisse avoir été fréquenté par une femme *avant* tout comme *au moment où* elle vit une situation d'itinérance. Dans ce cas, cet espace visité par une femme alors qu'elle vit une situation d'itinérance ne serait pas nécessairement spécifique à cette réalité. Bref, un découpage portant seulement sur les espaces fréquentés par les femmes alors qu'elles vivent une situation d'itinérance pourrait présenter un portrait réducteur de leur expérience. Ainsi, il nous semble plus judicieux de s'attarder aux espaces significatifs pour les femmes, dont ceux faisant partie de leur quotidien. Enfin, s'attarder à l'expérience des espaces s'avère une piste intéressante. En effet, savoir, par exemple, qu'une femme dort à un endroit précis est une chose, tandis que de saisir que ce même endroit représente son « chez soi » pour elle, comme dans l'exemple rapporté précédemment dans l'étude de Radley *et al.* (2006, p. 454), en est une autre.

Dans un autre ordre d'idées, le gouvernement du Québec a mené des audiences publiques en 2008 au sujet de l'itinérance, lesquelles ont débouché sur un « plan d'action » intitulé « Plan d'action interministériel en itinérance 2010-2013 ». Ce document soulève, entre autres, certaines difficultés vécues par les personnes vivant une situation d'itinérance dans les espaces publics; il y est indiqué qu'elles «doivent répondre à leurs besoins de base; trouver un lieu où dormir et manger; affronter les intempéries; [...] et finalement, occuper un espace public sans se faire interpellé ou déplacer» (MSSS du Québec, 2009, p. 21). Étant donné que le sujet de l'espace est central dans ce projet, les résultats pourraient permettre de mettre en lumière les expériences de ce dernier par des femmes vivant une situation d'itinérance. Des enjeux relatifs à l'accessibilité et à l'utilisation des espaces publics par les femmes pourraient être soulevés, tout comme une possible stigmatisation à leur égard.

Enfin, s'attarder à l'expérience des femmes, notamment lorsqu'elles sont à l'extérieur des ressources, pourrait également apporter un éclairage sur leur réalité pour les intervenantes travaillant au sein d'organismes s'adressant à cette population.

En somme, ce projet de recherche a pour objectif de mettre en lumière l'expérience des femmes vivant une situation d'itinérance en s'attardant aux espaces étant significatifs pour elles, dont ceux faisant partie de leur quotidien et, plus précisément, à leurs expériences de

ces espaces pour en dégager le sens qu'elles y donnent. La question qui sous-tend ce projet est donc la suivante :

Quel sens les femmes vivant une situation d'itinérance donnent-elles à leurs expériences spatiales?

Les objectifs de recherche sont les suivants :

- Découvrir des espaces étant significatifs pour les participantes et comprendre en quoi ils le sont pour elles;
- Dégager les différentes dimensions expérientielles de ces espaces.

CHAPITRE II

CADRE CONCEPTUEL

Dans le chapitre précédent, les principales assises du projet de recherche ont été posées, à savoir un questionnement portant sur l'expérience des espaces étant significatifs pour des femmes vivant une situation d'itinérance. Ce deuxième chapitre porte sur le cadre conceptuel, lequel repose sur la phénoménologie. Les principaux concepts mobilisés étant l'espace et l'expérience de l'espace seront ici définis. Enfin, nous préciserons ce que nous entendons par situation d'itinérance.

2.1. La phénoménologie

Avant de nous attarder aux principaux concepts retenus, rappelons que la phénoménologie a d'abord été un mouvement philosophique ayant pris naissance au 20^e siècle en Europe avant d'être utilisée comme une approche de recherche dans les sciences humaines (Adams et van Manen, 2008). Les philosophes Edmund Husserl, Martin Heidegger et George Wilhelm Friedrich Hegel sont habituellement considérés comme les premiers auteurs de la phénoménologie (Berg, 2008a). Par ailleurs, Maurice Merleau-Ponty et Jean-Paul Sartre sont aussi considérés des philosophes phénoménologiques importants.

Nous présentons maintenant les principaux éléments de la phénoménologie que nous avons retenus; ils sont principalement inspirés des ouvrages de Becker (1992) et de van Manen (1990), tous deux spécialisés dans la recherche s'inscrivant dans une perspective phénoménologique.

2.1.1. Au cœur de la phénoménologie : l'expérience (et deux de ses dimensions inhérentes : le sens et l'intentionnalité)

À la recherche du sens (co-construit) de l'expérience

Comme l'explique Becker (1992), la phénoménologie s'attarde à la compréhension de l'expérience, telle que vécue par une personne et ce, selon la perspective de cette dernière (p. 7). La phénoménologie étudie l'expérience d'un phénomène ou d'événements vécus par une personne, dont l'aspect quotidien (trad. lib. de « *everyday world* ») est central (Becker, 1992, p. 8). Dans le cadre de notre démarche, l'expérience des femmes est saisie sous l'angle des espaces¹⁴ étant significatifs – au sens d'importants – pour elles, dont ceux faisant partie de leur quotidien. Non seulement s'agit-il, dans une démarche phénoménologique, de s'attarder à l'expérience de la personne selon son point de vue mais, également, d'en saisir le sens. Le sens « trouve son origine dans l'expérience telle que vécue » (trad. lib. de Vannini, 2008) par une personne; en d'autres mots, le sens est au cœur de l'expérience. C'est donc en dégageant le sens donné par une personne au sujet de son expérience que cette dernière, son expérience, peut être saisie. Par ailleurs, Becker (1992) indique au sujet de la pensée de Merleau-Ponty (1962) que « le sens est créé entre la personne et le monde » (trad. lib. de Becker, 1992, p. 19). Enfin, l'auteure explique que le sens est également le fruit d'une co-construction, notamment entre deux individus :

« The co-creation of meaning occurs between the self and the object¹⁵ and also between one person and another. Meaning is created in the back-and-forth movement, the dialectic, between the self and object or self and other. Meaning occurs in between, and both person and object are necessary participants in its co-creation » (Becker, 1992, p. 19).

L'intentionnalité comme moteur de l'expérience humaine

Comme il a été évoqué, le sens donné à l'expérience est central dans une démarche phénoménologique. Or, un autre aspect est tout aussi essentiel au sujet de l'expérience dans

¹⁴ Le concept d'espace est central dans notre démarche et nous le définirons subséquemment dans ce présent chapitre.

¹⁵ Le terme « objet » dont fait référence Becker (1992) nous semble ici utilisé de façon générale; selon nous, il peut faire appel à d'autre chose qu'un objet en soit, par exemple, un espace.

une démarche phénoménologique : l'intentionnalité. L'intentionnalité réfère au fait que « toute activité humaine est toujours une activité *orientée*, dirigée par ce qui l'oriente » (trad. lib. de van Manen, 1990, p. 182). Plus précisément, l'intentionnalité est la structure centrale d'une expérience (Smith, 2008) et met en lumière la façon dont l'expérience « est dirigée vers un objet de par le contenu de ce dernier ou par ce qu'il représente vers un certain objet dans le monde » (trad. lib. de Smith, 2008). Par ailleurs, Becker (1992) indique que l'intentionnalité est inhérente à l'être humain : il est donc un « sujet intentionnel » (trad. lib., p. 15).

Ces deux notions clés de la phénoménologie, intrinsèques à l'expérience, seront articulées ultérieurement au questionnement principal de ce projet, soit l'expérience de l'espace des femmes. Les principaux concepts retenus, soit l'espace et l'expérience de l'espace seront d'abord définis.

2.2. Les concepts

2.2.1. L'espace

L'espace est l'une des deux dimensions centrales de l'étude de l'être humain dans le cadre de recherches phénoménologiques, comme l'explique Becker (1992, p. 25) en se référant à van den Berg (1972). En effet, l'auteure explique, au sujet de l'espace (et du temps): «For phenomenologists, time and space are basic dimensions of the human world (van den Berg, 1972a). We can gain useful insights by understanding how people perceive these dimensions of life and live in relation to them» (Becker, 1992, p. 25).

Cependant, avant de développer notre conceptualisation de l'espace, il s'avère judicieux, étant donné la complexité de la notion d'espace due à sa polysémie et sa polymorphie, de, d'abord, préciser ce que l'espace *n'est pas* dans le cadre de notre démarche afin de présenter ensuite ce que nous entendons par ce concept.

En premier lieu, nous nous inspirons des écrits de Parazelli (2002) à l'effet que l'espace ne pourrait se réduire à un « contenant d'activités et d'expériences » (p.118). Ainsi, l'espace n'est pas conceptualisé comme un objet *dans* lequel se dérouleraient diverses expériences et

activités. Bien que la formulation « dans l'espace » soit parfois utilisée, le questionnement principal demeure de s'attarder aux expériences spatiales des femmes pour en dégager le sens qu'elles y donnent. En d'autres mots, l'interprétation des expériences spatiales des femmes sera réalisée dans la perspective d'aller au-delà de la conceptualisation de l'espace comme d'un contenant dans lequel auraient lieu des expériences et des activités. La conceptualisation de l'expérience de l'espace sera développée à la sous-section suivante.

En deuxième et dernier lieu, une conceptualisation courante de l'espace est celle où il y a une division somme toute claire entre les différents espaces, idée que nous remettons en question en nous inspirant des écrits de Wardhaugh (1999) et de Bridgman (2002). Par exemple, comme l'explique Bridgman (2002) en discutant des écrits de Rosaldo (1974), chez les féministes, l'espace est divisé selon une binarité étant celle de la sphère privée et celle de la sphère publique (p. 65). Plus précisément, il est question d'une division de la sphère domestique, assignée aux femmes et la sphère publique, associée aux hommes; cette séparation des sphères s'explique par la division sexuelle du travail qui renvoie les femmes à la sphère privée, associée au domicile, où elles s'occupent des tâches ménagères et des enfants alors que les hommes occupent la sphère publique pour notamment y travailler (p. 65).

Bien que cette théorisation de l'espace ait permis d'alimenter une foule de réflexions et de critiques de la part des féministes, il n'en demeure pas pour le moins qu'elle présente une conceptualisation rigide en ce qui touche les frontières des espaces. Plus précisément, nous questionnons la façon dont ces deux sphères sont théorisées en étant séparées, fermées l'une de l'autre. Plusieurs questions surgissent.¹⁶ Où commencent et où s'arrêtent chacune de ces sphères ? Quelles sont les frontières qui départagent chacune d'entre elles ? Quels types de frontières départagent ces sphères ? Sont-elles poreuses (perméables, malléables) ou rigides ?

En nous inspirant de la pensée de Wardhaugh (1999) et de Bridgman (2002), nous conceptualisons les espaces comme n'étant pas systématiquement séparés par des frontières

¹⁶ Ce questionnement au sujet des frontières des espaces est notamment inspiré de la recension des écrits de Mallet (2004) portant sur les différentes conceptualisations d'auteurs quant au « chez soi ».

claires. Ainsi, les frontières physiques ne délimitent pas nécessairement les différents espaces. En ce sens, il n'y a pas une division claire entre ce qui constitue et départage l'intérieur (ou le « dedans ») et l'extérieur (ou le « dehors »). À ce sujet, Wardhaugh (1999)¹⁷, une auteure dont les écrits s'inscrivent dans une perspective phénoménologique, remet en question la dichotomie courante quant à la conceptualisation des espaces et indique à ce sujet que « the inside and the outside are not hermetically sealed from each other, but are intimately interconnected » (p. 97).

En lien avec cette déconstruction et cette conceptualisation des espaces, Bridgman (2002), dans le cadre de son étude ethnographique réalisée dans une ressource d'hébergement pour femmes en situation d'itinérance, utilise le concept de « private publicness »¹⁸, lequel met en lumière, selon notre compréhension, qu'un espace privé peut être vécu comme s'il était public et qu'un espace public peut être vécu comme s'il était privé.¹⁹ Étant donné que cette déconstruction peut sembler quelque peu obscure, il semble pertinent de soulever quelques exemples de cette conceptualisation de l'espace tirés de l'étude de Bridgman. Un premier exemple est rapporté par l'auteur au sujet d'une femme s'habillant de différentes couches de vêtements, de papier et de serviettes et portant des lunettes de soleil durant son séjour dans la ressource (p. 68). Bridgman interprète que cette femme vivrait à l'intérieur de la ressource, comme elle aurait vécu à l'extérieur de cette dernière alors qu'elle vivait une situation d'itinérance (p. 68), mettant en lumière qu'il n'y a donc pas de limitation claire entre ces deux espaces physiques quant à la façon dont elle vit ces espaces. Un deuxième exemple est celui où des propos des membres du personnel de la ressource d'hébergement. Ils rapportent au sujet d'une femme qu'elle se disait observée par le ciel (p. 69). Cette dernière expliquait que c'était pour cette raison qu'elle préférerait sortir la nuit; or, cette femme se rendait rarement à l'extérieur de la ressource mais sortait plutôt de sa chambre la nuit (p. 69). Ainsi, les

¹⁷ Les idées ici rapportées de Wardhaugh (1999) sont le fruit de ses réflexions suite à une étude ethnographique réalisée avec des jeunes hommes et femmes vivant une situation d'itinérance.

¹⁸ L'auteur explique s'être inspiré des travaux de Pellow (1995) pour formuler ce concept (p. 66).

¹⁹ Il semble pertinent de mettre en contexte que cette ressource a été créée pour des femmes ayant des problèmes de santé mentale, ayant longtemps « dormi à la dure » et se voyant habituellement refuser leur admission dans les ressources d'hébergement.

intervenantes ont soulevé l'hypothèse que l'extérieur représentait pour cette femme l'extérieur de sa chambre (et non l'extérieur de la ressource) (p.69). De plus, lorsqu'elle était dans sa chambre²⁰, elle s'asseyait sur son lit et tirait les rideaux sur elle (p. 69). Un dernier exemple est celui d'une intervenante mentionnant avoir observé, lors d'une visite dans une autre ressource d'hébergement, une femme assise avec des cartons autour d'elle (p. 69). Selon notre compréhension de l'interprétation de Bridgman au sujet de cet exemple, cette femme vivait à « l'intérieur » comme elle aurait également vécu à « l'extérieur » (p.69).

Ces exemples nous amènent à soulever deux éléments, lesquels font partie de notre conceptualisation de l'espace. Tout d'abord, en nous basant sur ce qui a été rapporté dans l'étude de Bridgman, un premier élément montre qu'il n'y a pas nécessairement de délimitation claire entre ce qui départage premièrement, l'intérieur et l'extérieur physique de la ressource quant à la façon dont les espaces sont vécus par les femmes. D'une part, à même « dans » la ressource, il n'existe pas de frontière claire à savoir si la femme se sent comme si elle est « à l'extérieur » de la ressource. D'autre part, se sentir à l'intérieur peut aussi être vécu par un espace intérieur, déjà situé à l'intérieur physiquement.

Ensuite, selon notre interprétation des situations rapportées dans l'étude de Bridgman, il serait aussi possible, bien que les exemples soulevés précédemment n'en discutent pas, qu'une femme puisse se sentir à « l'intérieur » alors qu'elle se trouve physiquement à « l'extérieur ». Le deuxième élément est que nous comprenons que certaines situations rapportées dans cette étude montrent que les femmes semblent accorder de l'importance au fait d'avoir leur propre espace. Ceci questionne le possible désir chez elles d'accéder et/ou de se créer un espace à soi. Il nous semble que cet espace pourrait s'enraciner dans différents espaces physiques (une ressource d'hébergement, la rue, un domicile, une chambre, etc.), comme il pourrait (ou prendrait) aussi forme dans un espace psychique. Cet aspect relatif à un espace à soi sera présenté plus en profondeur lorsqu'il sera question de la relationnalité et plus précisément, de l'intra-relationnalité.

²⁰ La chambre n'en est pas une au sens habituel : il s'agit d'un module de bois contenant un lit et des rideaux l'entourant.

Par ailleurs, un espace à soi peut être vécu comme un « chez soi ». À cet effet, van Manen (1990) discute de l'importance du « chez soi » (*home*) et soulève que l'itinérance correspond à l'absence d'un « chez soi » :

«The home reserves a very special space experience which has something to do with the fundamental sense of our being. Home has been described as the secure inner sanctity where we can feel protected and by ourselves (Bollnow, 1960; Heidegger, 1971). Home is where we can *be* what *we are*. We feel a special sorrow for the homeless because we sense that there is a deeper tragedy involved then merely not having a roof over one's head » (p. 102-103).

Wardhaugh (1999) critique cette dichotomie entre le « chez soi » (*home* en anglais) et l'itinérance (*homelessness* en anglais); plus précisément, elle écrit à ce sujet, « 'Home' and 'homelessness' serve to define each other at a phenomenological level » (p. 91). Wardhaugh remet en question cette opposition entre « chez soi » (*home*) et itinérance (*homelessness*) en soulevant, par exemple, qu'il est possible de vivre de l'itinérance bien que l'on habite un domicile, ce qu'elle qualifie, en anglais de « *homeless-at-home* ». Par ailleurs, si l'on suit le raisonnement de Wardhaugh à l'effet qu'une personne vive une situation d'itinérance bien qu'elle ait un domicile, l'inverse est également possible : une personne vivant en situation d'itinérance (donc n'ayant pas de domicile) pourrait avoir un « chez soi », ce que nous pourrions traduire par *homeless-with-a-home*. Ce « chez soi » emprunterait les caractéristiques évoquées précédemment par van Manen (1990) soit un sanctuaire (au sens figuré), où il y a une liberté d'être. Par ailleurs, ce « chez soi », synonyme de sanctuaire, évoque également une intimité, laquelle est, selon nous, propice à être en relation avec soi. Cette relation à soi et cette idée de « chez soi » seront reprises subséquemment dans ce chapitre lorsqu'il sera question de la relationnalité et plus précisément, de l'intra-relationnalité.

Enfin, nous intégrons au dernier élément quant à notre conceptualisation de l'espace en nous inspirant des écrits de Grosz (1995) et plus particulièrement de ses écrits au sujet de l'espace lorsqu'elle discute notamment des écrits de Merleau-Ponty (1964) dans le chapitre « Space, Time and Bodies » de son ouvrage intitulé « Space, Time, and Perversion : Essays on the Politics of the Body ». Ainsi, en s'attardant à la corporalité, à la temporalité et à la spatialité, concepts d'ailleurs auxquels nous reviendrons plus tard dans ce chapitre, Grosz indique que

l'espace ne se présente pas comme étant « vide »; de même, les objets se trouvant dans un espace, et ce qu'ils représentent, peuvent aussi être révélateurs de l'expérience spatiale. Voici les écrits de Grosz à ce sujet:

«The subject's relation to space [...] is not passive: space is not simply an empty receptacle, independent of its contents; rather, the ways in which space is perceived and represented depend on the kinds of objects positioned "within" it, and more particularly, the kinds of relation the subject has to those objects. Space makes possible different kinds of relations but in turn is transformed according to the subject's affective and instrumental relations with it. Nothing about the "spatiality" of space can be theorized without using objects as its indices. A space empty of objects has no representable or perceivable features, and the spatiality of a space containing objects reflects the spatial characteristics of those objects, but not the space of their containment » (p. 92).

En somme, le concept de l'espace, dans le cadre de cette démarche, est conceptualisé comme ayant des frontières perméables et malléables. L'espace est compris comme étant polymorphe, prenant différentes formes qu'il soit physique, psychique ou encore, virtuel. Finalement, l'espace est vécu selon l'expérience qu'en fait chacun. L'expérience de l'espace sera définie au point suivant.

2.2.2. L'expérience de l'espace

Tout d'abord, une nuance peut être opérée entre l'espace physique et l'espace vécu, comme l'écrit Becker (1992) à ce sujet : « Experiential space, the place which we experience ourselves, can also be different from physical space » (p. 30).

L'un des quatre thèmes existentiels proposés par van Manen (1990) dans le cadre d'études phénoménologiques est la spatialité ou l'espace vécu (« *lived space* ») (p. 102), ce que nous nous approprions sous la formulation de l'expérience de l'espace. van Manen explique que: « *lived space is a category for inquiring into the ways we experience the affairs of our day to day existence; in addition it helps us uncover more fundamental meaning dimensions of lived life* » (p. 103). Plus précisément, dans le cadre de notre démarche, il s'agit de comprendre l'expérience des espaces étant significatifs, dont ceux relatifs au quotidien, pour des femmes vivant une situation d'itinérance.

Cependant, qu'entendons-nous par expérience? Becker (1992) en propose la définition suivante: « it is what we think, feel, remember, imagine, see, hear, smell, taste, or touch» (p.8), laquelle nous retenons. L'auteure indique que l'expérience réfère aux « sensations, thoughts and feelings» (p. 8). Les sensations éprouvées physiquement, les sentiments et les pensées (incluant ce que l'on imagine, pense et se souvient) sont donc au cœur de l'expérience.

L'expérience de l'espace²¹ est donc constituée des sensations physiques, émotions et pensées qu'évoque un espace chez la participante. Il peut s'agir, dans un premier temps, des sensations physiques, des émotions et des pensées qui l'habitent alors qu'elle se trouve à cet espace. Dans un deuxième temps, l'expérience de l'expérience peut aussi porter sur ce que la participante pense de cet espace (incluant ce qu'elle imagine et se souvient) et comment elle se sent par rapport à cet espace. Finalement, il est possible que l'expérience d'un espace ne soit pas le propre d'un vécu spécifique de cet espace en particulier, mais plutôt ce qu'il évoque quant à une autre expérience et/ou relativement à un autre espace chez une participante; autrement dit, il est alors question de ce que cet espace représente pour la participante, étant les expériences et /ou les espaces auxquels l'espace fait écho.

Enfin, van Manen (1990) élabore quatre thèmes existentiels au sujet desquels il écrit qu'ils s'avèrent des pistes intéressantes dans une démarche phénoménologique: la corporalité, la relationnalité, la temporalité et enfin, la spatialité (p. 101). L'auteur indique que bien que ces thèmes puissent être différenciés, ils demeurent néanmoins interreliés (p. 105). Étant donné que ce projet d'étude met l'emphasis sur l'espace, d'une part, compris comme l'une des dimensions fondamentales et propres à l'être humain dans le cadre d'études phénoménologiques, comme le soulève Becker (1992, p. 25) en se référant à van den Berg (1972) et d'autre part, puisque l'expérience de l'espace fait écho à l'un des thèmes existentiels proposés par van Manen (1990), soit la spatialité, nous intégrons comme possibles dimensions de l'expérience spatiale les trois autres thèmes existentiels de cet auteur mentionnés précédemment. Autrement dit, nous nous approprions les trois thèmes proposés

²¹ Nous utiliserons également comme synonymes de « l'expérience de l'espace » : « expérience spatiale » ou « vécu de l'espace ».

par van Manen pour les développer spécifiquement à notre objet de recherche. Cependant, pour cet auteur, ces trois thèmes ont été élaborés de façon générale et non de façon spécifique à l'expérience de l'espace. Ainsi, il est question de l'expérience de ces trois autres dimensions quant au vécu de l'espace des femmes. Il s'agit donc de mettre en lumière les expériences spatiales *corporelles*, *temporelles* et *relationnelles* des participantes. Ces trois dimensions expérientielles spatiales seront développées ci-dessous.

Expérience spatiale corporelle

Le premier thème existentiel proposé par van Manen (1990) est celui de la corporalité (trad. lib. de « *corporeality* » et de « *lived body* » (p. 103); il se rapporte à l'expérience du corps et constitue une notion riche et complexe. Les écrits de Merleau-Ponty, un philosophe phénoménologue, ont particulièrement contribué à cette notion dans son ouvrage intitulé « *Phénoménologie de la perception* », comme l'explique Becker (1992). L'une des idées maîtresses de Merleau-Ponty est de remettre en question la scission entre l'esprit et le corps prévalant habituellement dans la façon d'appréhender le monde (Becker, 1992, p. 16). Merleau-Ponty (1962) met plutôt de l'avant que ces deux entités ne sont pas distinctes; au contraire, le corps et l'esprit sont interliés (Becker, 1992, p. 16). Comme l'écrit Becker (1992) à propos de la pensée de Merleau-Ponty: « To be human is to be simultaneously mind and body » (p. 16). Elle ajoute que le corps n'est donc pas un objet, mais aussi un sujet : « As a body-subject, a person and his or her body are one. Bodies are thoughtful bodies just as minds are embodied minds. Our bodies are subjects too. » (Becker, 1992, p. 16) Ainsi, comme l'écrit Becker, « Psychologically, our bodies are thoughtful just as our minds are bodily minds » (p. 16). Elle donne d'ailleurs un exemple simple mais évocateur de cette conceptualisation: il est plus difficile de réfléchir lorsque l'on a faim ou l'on est fatigué (p. 16).

Par ailleurs, van Manen (1990) précise que la corporalité

« refers to the phenomenological fact that we are always bodily in the world. When we meet another person in his or her landscape or world we meet that person first of all through his or her body. In our physical or bodily presence, we both reveal something about ourselves and we always conceal something at the same time – not necessarily consciously or deliberately, but rather in spite of ourselves » (p. 103).

Ainsi, la corporalité met en lumière une dimension particulièrement importante : ce que le corps peut révéler à l'autre, incluant ce que l'on peut tenter de cacher à l'autre. En somme, nous nous approprions ce thème existentiel de van Manen (1990) en le précisant à notre objet de recherche pour interroger l'expérience *corporelle* des espaces des femmes.

Quelle est l'expérience spatiale corporelle des femmes? Quelle est leur expérience spatiale corporelle avec les autres? Quel sens a pour les femmes les expériences spatiales lorsqu'il est question de leur corporalité? Enfin, quelle est l'intentionnalité spatiale corporelle des femmes?

Expérience spatiale temporelle

Le deuxième thème existentiel proposé par van Manen (1990), soit la temporalité, réfère au temps vécu (trad. lib. de « *temporality* » et « *lived time* », p. 104), à l'expérience du temps et ce, sous ces différentes dimensions : le passé, le présent et le futur (p. 104). De plus, comme l'indique Becker (1992), l'expérience du temps peut correspondre ou non au temps mesurable, ce dernier étant quantifiable en heures, en minutes, etc. (p. 25). Aussi, contrairement à notre représentation courante du temps, le temps, tel que vécu, n'est pas nécessairement linéaire (Becker, 1992, p. 26). Par ailleurs, van Manen (1990) propose la notion d'« horizons du paysage temporel », laquelle fait référence aux trois « repères temporels », soit le passé, le présent et le futur, permettant de connaître une personne : « [...] when we want to get to know a person we ask about his or her personal life history and where they feel they are going – what their project is in life. The temporal dimensions of past, present, and future constitute the horizons of a person's temporal landscape » (p. 104). L'auteur ajoute que notre interprétation du passé change selon notre réalité actuelle notamment parce que nous sommes tournés vers un futur pouvant être porteur de nos espoirs et attentes que nous souhaiterions concrétiser :

« [...] it is true [...] that the past changes under the pressures and influences the present. As I make something of myself I may reinterpret who I once was or who I am now. The past changes itself, because we live toward a future which we already see taking shape, or the shape we suspect as a yet secret mystery of experiences that lie in store for us (Linschoten, 1953, p. 245). Through hopes and expectations we have a perspective on life to come, or through desperation and lack of will to live we may have lost such perspective » (p. 104).

Enfin, Becker (1992) écrit plus précisément au sujet des souvenirs: « Their use lies in revealing intentional people in the act of being and becoming themselves » (p. 28) et au sujet du futur: « Without a viable future, my life is directionless and meaningless; even my past loses its meaning » (p. 29).

À quel(s) repère(s) temporel(s) fait (font) référence les expériences des espaces des femmes? Quels « horizons du paysage temporel » se dégagent à la lumière de leurs expériences spatiales? Quels sont les souvenirs et/ou les projets des femmes pouvant émerger de leurs expériences spatiales? Quelle(s) signification(s) peuvent dévoiler les expériences spatiales des femmes lorsqu'il est également question de leur expérience du temps? Finalement, qu'est-ce qui émerge au sujet de l'intentionnalité des femmes quant à leurs expériences spatiales lorsqu'interrogées selon la temporalité?

Expérience spatiale relationnelle

Le troisième thème existentiel de van Manen (1990), la relationnalité (trad. lib. de « *relationality* » et de « *lived other* » p. 104) renvoie aux relations vécues avec les autres (p. 104). Ce thème existentiel nous semble faire écho à la notion de "being-in-the-world-with-others" développée par Heidegger (1962) et rapportée et explicitée par Becker (1992, p.13). L'auteure explique cette idée chez Heidegger à l'effet que les êtres humains sont des « réseaux de relations interpersonnelles » : « Heidegger also understood people as "being-in-the-world-with-others." He saw people as networks of interpersonal relationships » (p. 13). Becker indique que les êtres humains sont des « êtres sociaux »: « By their very nature, people are interpersonal beings » (p. 14). Par ailleurs, van Manen (1990) amène des précisions quant à la façon dont les relations prennent forme. Il précise qu'une relation peut être vécue de façon directe, en étant en présence physique avec l'autre, comme de manière indirecte, par exemple, lors d'un échange téléphonique avec une personne (p. 104-105). Finalement, van Manen explique que « In a larger existential sense human beings have searched in this experience of the other, the communal, the social for a sense of purpose in life, meaningfulness, grounds for living, as in the religious experience of the absolute Other, God » (p. 105). Bref, l'être humain cherche à être et à se sentir en relation et/ou en contact avec les autres.

Enfin, bien que van Manen ne développe pas ceci, une autre dimension relationnelle, laquelle nous apparaît également comme un thème existentiel, reste à développer. En effet, bien que la phénoménologie présente l'aspect social de l'être humain, faisant de lui un être social et interpersonnel comme il a été développé précédemment au sujet de la pensée de Heidegger et présentée par Becker (1992), un tout autre pan de ce qui nous apparaît comme propre à l'être humain demeure : son aspect intra-personnel et plus précisément, son intra-relationnalité. Nous conceptualisons l'intra-relationnalité comme la relation à et avec soi que chaque être humain entretient avec lui-même. Il est donc question d'une intimité, celle que l'on retrouve avec et en soi. Cette intra-relationnalité prend la forme d'un « chez soi », où l'être humain, en se recueillant, se tourne vers sa vie intérieure et se (re)trouve avec lui-même et, par conséquent, en présence et en contact avec lui-même, à la source-même de son être. Bref, il est *chez* lui parce qu'il est *en* lui.

Ces dimensions relationnelles nous amènent à nous poser les questions suivantes. Quelles sont les expériences spatiales mettant en lumière les relations que les femmes ont avec les autres et avec elles-mêmes? Quelles formes prennent ces relations? Quel sens les expériences spatiales (inter- et intra-) relationnelles ont-elles pour les femmes? Enfin, quelle est l'intentionnalité spatiale des femmes lorsqu'il est question des relations entretenues avec les autres et avec elles-mêmes?

Finalement, étant donné que les thèmes existentiels sont interreliés (van Manen, 1990, p. 105), il est possible que certaines expériences spatiales des femmes se présentent simultanément avec plus d'un thème existentiel; il serait alors question des expériences spatiales : temporelles et relationnelles, corporelles et relationnelles et, enfin, temporelles et corporelles.

2.3. Situation d'itinérance

Enfin, il demeure à présenter ce que nous entendons par « situation d'itinérance », ce qui nous amène d'ailleurs à préciser à la fois « situation » et « itinérance ». Tout d'abord, nous employons la formulation « femmes *vivant une situation d'itinérance* » et non « femmes *itinérantes* » parce que selon nous, les femmes ne peuvent être réduites à une situation. Par

ailleurs, nous n'utilisons pas la formulation « femmes *itinérantes* » puisqu'il est important pour nous de ne pas attribuer une identité ni cette identité aux femmes. De plus, il est question d'une situation d'itinérance vécue par elles. Cette situation réfère à la catégorie présentée et utilisée au chapitre premier, soit celle couramment utilisée dans la littérature dans le domaine de l'itinérance, laquelle correspond aux personnes « dormant à la dure » et/ou séjournant dans les ressources d'hébergement. Cette catégorie est aussi celle utilisée pour le recrutement des participantes, comme il en sera question au chapitre suivant.

Cependant, au-delà de ces considérations catégorielles et méthodologiques, les expériences spatiales relatives à l'itinérance seront celles qualifiées de cette façon par les participantes rencontrées dans le cadre de ce projet. Cela peut être également un mot utilisé par elles synonyme d'itinérance, par exemple, « sans-abri ». Cette distinction est opérée parce que l'objectif principal de la démarche est de comprendre le sens que les femmes donnent à leur expérience des espaces. Ainsi, bien que la catégorie utilisée de prime abord pour circonscrire le phénomène à l'étude, soit l'itinérance et plus précisément, les sujets de ce projet – soient des femmes vivant une situation d'itinérance – l'objectif demeure de mettre en lumière le point de vue de ces dernières sur leur expérience, ce qui est au cœur d'une démarche phénoménologique, comme il a été soulevé en introduction de ce chapitre.

En résumé, l'expérience des femmes est saisie sous l'angle des espaces, l'espace étant compris comme l'une des dimensions inhérentes à l'être humain, comme l'écrit Becker (1992, p. 25) en s'appuyant sur van den Berg (1972). Plus précisément, il s'agit de s'attarder aux espaces étant significatifs (dont ceux faisant partie de leur quotidien) pour les participantes et, plus précisément, de leur expérience de ces espaces. L'expérience de l'espace met en lumière les sensations physiques, sentiments et pensées qu'évoquent chez la participante un espace. Il s'agit donc, d'une part, de répondre à la question : « Quelle est l'expérience de l'espace? » pour dégager la (ou les) dimension(s) significative(s) de l'expérience mentionnée(s) par la participante au sujet de chacun des espaces étant significatifs pour elle. L'expérience spatiale est également interrogée selon les diverses dimensions expérientielles existentielles : le corps, le temps et les relations. D'autre part, le sens qu'a pour les femmes leurs expériences des espaces peut être tiré en se posant la question « Comment cette expérience spatiale est-elle vécue par la participante? », étant ce

qu'elle pense et/ou comment elle se sent au sujet de son expérience spatiale. Enfin, une attention particulière sera portée à l'intentionnalité spatiale des femmes et, plus précisément, à leurs expériences spatiales corporelles, relationnelles et temporelles.

Ces principaux concepts étant développés, il reste maintenant à opter pour une méthodologie pouvant rendre compte de notre questionnement principal. D'une part, cette tâche n'est pas aisée; comme l'explique van Manen (1990), l'expérience de l'espace est difficile « to put into words since the experience of lived space [...] is largely pre-verbal; we do not ordinarily reflect on it » (p. 102). D'autre part, nous sommes animée par le souhait de conférer un statut de sujet aux participantes. Les choix relatifs aux stratégies de cueillette de données, étant l'un des points discutés dans le chapitre suivant portant sur les éléments de la méthodologie, sont le fruit de ces réflexions.

CHAPITRE III

ÉLÉMENTS DE MÉTHODOLOGIE

Les différentes considérations méthodologiques font l'objet de ce troisième chapitre. La perspective méthodologique sera introduite, puis les stratégies de recrutement seront présentées. Il sera ensuite question de la population à l'étude, suivies par les stratégies de cueillette de données utilisées dans le cadre de ce projet. Les choix méthodologiques ont été faits afin de répondre à la question de recherche : « Quel sens les femmes vivant une situation d'itinérance donnent-elles à leurs expériences spatiales? » Ils sont également le fruit de quelques considérations, notamment éthiques. Finalement, les considérations éthiques, l'analyse des données de même que les limites de l'étude seront discutées.

3.1. La perspective méthodologique du projet

Il a été choisi, dans le cadre de ce projet, d'opter pour une méthodologie qualitative. Cette méthodologie se prête bien à la démarche, cette dernière étant ancrée dans une perspective phénoménologique où il s'agit de comprendre le sens que les femmes donnent à leur expérience d'espaces étant significatifs pour elles. Ce choix méthodologique entre en concordance avec l'ensemble de la démarche, lui conférant une cohérence générale, puisque la posture du chercheur menant une recherche qualitative « est notamment interpellé[e] par l'expérience [...] telle que vécue par la personne » (Paillé, 2007, p. 423), ce qui s'avère le cas dans le cadre de ce projet.

3.2. Les stratégies de recrutement

Les stratégies de recrutement ont été réalisées avec la collaboration du personnel de six ressources offrant des services d'hébergement à des femmes vivant une situation d'itinérance ou des difficultés. Un protocole de recrutement (*voir* app. A) a été remis au personnel de chacun des organismes. Cette stratégie a été adoptée pour des raisons « pratique » et « éthique ». D'une part, au niveau « pratique », il s'agissait de faciliter le recrutement en choisissant un terrain (en l'occurrence des ressources d'hébergement) où de potentielles participantes pouvaient y être. D'autre part, au niveau « éthique », dans le cas où la participation à la recherche aurait conduit une femme à éprouver des émotions très désagréables, elle pouvait rencontrer rapidement une intervenante de la ressource où elle séjournait si elle le souhaitait.

Les femmes ont pu prendre connaissance du projet de différentes façons. Premièrement, les intervenantes pouvaient les informer du projet; dans le cas où une femme manifestait son intérêt à participer, l'intervenante lui remettait nos coordonnées. Une femme a communiqué avec nous de cette façon, mais n'a finalement pas participé au projet. Deuxièmement, des affiches, où apparaissaient les grandes lignes du projet de même que nos coordonnées, ont été installées dans certaines ressources. Une femme a communiqué avec nous après avoir vu cette affiche et a participé au projet. Troisièmement, nous avons visité trois ressources pour y rencontrer les femmes y séjournant et les informer du projet. Finalement, bien qu'il n'ait pas été prévu de recruter des participantes pour constituer un échantillon « boule de neige »²², deux femmes ont participé au projet après en avoir entendu parlé d'autres participantes ayant précédemment participé à la démarche et séjournant à la même ressource qu'elles.

Lors de chacune des prises de contact avec les femmes, la nature du projet ainsi que ses objectifs, le déroulement proposé pour la méthodologie et le caractère à la fois volontaire et confidentiel de la participation leur étaient expliqués. Ces échanges permettaient aux éventuelles participantes de connaître les différents aspects du projet et, également, de pouvoir réfléchir quant à un possible intérêt de leur part à y participer.

²² Selon la terminologie employée par Ouellet et Saint-Jacques, 2000, p. 83.

En somme, certaines femmes souhaitant participer au projet ont pris rendez-vous en personne après nous avoir rencontrée lors de notre visite dans la ressource où elles séjournent; d'autres nous ont téléphoné pour prendre rendez-vous. Dans ce dernier cas, les détails du projet étaient expliqués puis, advenant qu'elles mentionnent être toujours intéressées à participer, un rendez-vous était alors fixé. Finalement, les participantes ont choisi le lieu et l'heure de la rencontre.

3.3. La population à l'étude et la sélection des participantes

Sept femmes séjournant dans trois différentes ressources d'hébergement pour femmes vivant une situation d'itinérance ou des difficultés et ce, de la période d'octobre 2010 à mars 2011, ont participé au projet. Les critères de participation à l'étude étaient les suivants : être âgée de 18 ans et plus et être en mesure de communiquer aisément en français ou en anglais. Par ailleurs, nous avons fait le choix d'utiliser un échantillonnage dit non probabiliste, lequel consiste en un échantillon de participantes volontaires.²³ Ce type d'échantillonnage est utilisé « dans des études où la généralisation à une population n'est pas un aspect primordial » (Contandriopoulos *et al.*, 1990, p. 62), ce qui s'avère le cas dans cette démarche. Par ailleurs, l'échantillon est peu nombreux puisque le projet s'inscrit dans une finalité exploratoire et, aussi, parce qu'il est réalisé dans le cadre d'une maîtrise en travail social. Enfin, les études s'inscrivant dans une perspective phénoménologique comportent habituellement un petit échantillon, soit de 10 participants et moins (Creswell, 2007, p. 126).

3.4. La stratégie de cueillette de données

La stratégie de cueillette de données comportait deux méthodologies. Pour ce qui est de la méthodologie réalisée avec les participantes, elle était de deux ordres, représentant deux étapes. En un premier temps, les femmes rencontrées étaient invitées à prendre des photographies d'espaces significatifs pour elles. Suite à cette première étape, elles étaient rencontrées dans le cadre d'entrevues individuelles, cette méthodologie représentant la

²³ Nous utilisons ici la terminologie de Contandriopoulos *et al.*, 1990, p. 62.

deuxième étape de la cueillette des données. Ces deux temps sont développés ci-après. En parallèle à ces étapes réalisées par les participantes, un journal de bord a été utilisé pour y colliger différents éléments relatifs à la cueillette et à l'analyse des données.

3.4.1. La *photovoice*

La première méthode de cueillette de données utilisée est la *photovoice*. Comme l'explique Berg (2008b), il s'agit d'une méthode utilisée notamment dans une démarche ethnographique et, plus précisément, dans l'ethnographie visuelle.²⁴ Cette dernière utilise différents mediums, dont la photographie, « as ways of capturing and expressing perceptions and social realities of people » (Berg, 2008b). La *photovoice* consiste à prêter un appareil-photo à des participants en leur demandant de photographier des éléments relatifs aux questions de la recherche (Berg, 2008b). Nous avons cependant adapté cette méthodologie en proposant aux participantes de les accompagner durant la prise de photographies, ce que nous développerons subséquemment. Suite à cette première étape, les participants sont rencontrés pour discuter de leurs photos alors développées; Berg écrit à sujet que les participants « give voice to their photographs » (2008b).

Nous avons opté pour cette méthodologie parce qu'elle répondait à la fois à nos questionnements de recherche et à différentes de nos considérations. D'une part, comme l'écrit Capous-Desyllas au sujet de la *photovoice* étant la méthodologie utilisée dans sa thèse de doctorat : « Photovoice is a useful means for uncovering voice, meaning [...] and the lived experiences » (2010, p. 314). Alors que l'expérience de l'espace peut être difficile à exprimer, cette méthodologie nous a semblé des plus pertinentes. D'autre part, la *photovoice* représentait une « façon de faire de la recherche » répondant à différentes de nos considérations. En effet, il était important pour nous que les participantes (et ce qu'elles désiraient communiquer) soient au cœur de la démarche. Une méthodologie donnant donc la

²⁴ Cette méthodologie peut porter diverses appellations et être utilisée dans des démarches différentes. Par exemple, pour Wang et Burris (1997), la *photovoice* est utilisée dans le but, notamment, d'apporter des changements sociaux et politiques dans une communauté donnée (p. 370). Nous précisons ces informations parce que notre projet n'a pas été élaboré en nous basant sur ces objectifs. Nous nous sommes plutôt inspirée des informations de Berg (2008b) quant à la *photovoice*.

parole aux participantes était souhaitée. De plus, un dispositif méthodologique conférant un réel statut de *sujets* de recherche aux participantes et permettant assez de souplesse pour qu'elles puissent avoir la liberté d'exprimer ce qu'elles souhaitaient était désiré. Finalement, nous accordions aussi une grande importance au fait que le rapport établi entre nous et les participantes soit basé sur la collaboration, où les participantes auraient un statut d'expertes. La *photovoice*, par sa dimension participative, s'est donc présentée comme une méthodologie répondant à ces différentes considérations puisqu'elle permettait aux femmes de jouer un rôle important quant à la production des connaissances dans ce projet.²⁵ De plus, ceci permettait aux participantes de présenter et ultimement, *représenter* ce qu'elles souhaitent communiquer. À cet effet, Wang et Burris au sujet de la *photovoice*, en citant Ruby (1991), écrivent : « Photovoice [...] can give [...] researchers "the possibility of perceiving the world from the viewpoint of the people who lead lives that are different from those traditionally in control of the means for imaging the world" (p.50) » (1997, p. 384). Bref, pour toutes ces raisons évoquées, la *photovoice* paraissait être une méthodologie à privilégier.

Une première étape : la prise des photos

Dans le cadre de ce projet, chacune des participantes photographiait, à l'aide d'un appareil photo numérique prêté, les espaces significatifs pour elles, dont ceux faisant partie de leur quotidien. Nous avons « traduit » le langage théorique de nos concepts-clés d'« *espaces significatifs* » par « *endroits importants* » lors de nos rencontres avec les participantes, en précisant qu'il pouvait s'agir d'endroits qu'elles aimaient ou non, desquels elles ont vécu ou vivaient des bonnes ou mauvaises expériences. Nous donnions aussi des exemples, en mentionnant que cela pouvait être un parc, ou plus précisément un banc dans un parc, tout comme une ressource. Par ailleurs, dans le but d'établir dès le départ un rapport de collaboration avec les femmes, nous leur proposons de les accompagner durant la prise de photos, ce que toutes ont accepté volontiers.

²⁵ Nous nous inspirons ici des propos de Frohmann (2005) ayant réalisé une étude avec des femmes violentées dans laquelle elle a utilisé la méthodologie de la *photoelicitation*, laquelle présente plusieurs ressemblances quant à la façon dont nous avons utilisé la *photovoice*. Plus précisément, elle indique questionner notamment la production des connaissances (p. 1398).

Durant l'exercice de prise de photos, nous étions sensible au rythme de chaque participante. De plus, la durée maximale proposée était de trois heures et le maximum de photographies avait été établi, au départ, à une vingtaine, mais nous avons cependant rapidement constaté que ce nombre de photos était trop élevé pour la durée prévue. Les femmes ont donc alors été invitées à prendre une douzaine de photos et la durée de trois heures a été conservée. Par ailleurs, nous avons aussi établi au préalable d'être sensible au possible envahissement que les participantes auraient pu ressentir quant à notre présence dans certains espaces, par exemple, dans le cas où ils représentaient pour elles une certaine intimité. Ce point était nommé aux participantes dès le départ pour s'assurer qu'elles se sentent à l'aise de l'exprimer si cela se produisait. Ceci écrit, aucune participante n'a nommé ceci et nous n'avons pas non plus senti ou jugé que nous avons envahi certains de leurs espaces.

L'exercice de prise de photos se terminait dès que la participante affirmait avoir pris les clichés qu'elle désirait et elle nous remettait alors l'appareil photo. Dans le cas où elle souhaitait réaliser l'entretien individuel immédiatement après cette première étape de la démarche, nous nous rendions alors dans une pharmacie ayant un kiosque d'impression permettant le développement « instantané » des photos. Ce sont quatre des sept participantes qui ont préféré cette formule alors que les trois autres femmes ont souhaité être rencontrées une autre journée pour réaliser l'entretien.

Une deuxième étape : les entretiens non structurés

Suite à la prise de photos, chacune des participantes a été rencontrée dans le cadre d'entretien individuel non structuré, lequel était enregistré sur un magnétophone avec la permission de la participante. Les rencontres ont duré en moyenne entre une heure et une heure et demie, à l'exception de deux entretiens qui ont été plus longs, soient presque trois heures. Le lieu de l'entretien était choisi par la participante, soit dans la ressource où elle séjournait ou à proximité de cette dernière. Quatre rencontres ont été réalisées dans un local à l'université, alors que deux se sont déroulées dans un café et finalement, une rencontre a eu lieu dans la ressource où la participante séjournait.

Le choix d'entretiens non structurés a été fait puisqu'ils offrent un contexte marqué par une liberté et une profondeur des réponses des participantes.²⁶ De plus, l'entretien non structuré s'avère pertinent dans une démarche phénoménologique; comme l'expliquent Mayer et Saint-Jacques :

Selon Joshi (1979), l'entrevue non structurée est avantageuse parce qu'elle est plus flexible et permet non seulement d'obtenir plus de renseignements au besoin, mais d'atteindre la signification de ces renseignements. Nécessairement, elle fait appel à une attitude très peu directive de la part de la personne qui conduit l'entrevue (2000, p. 118).

L'entretien prenait la forme d'une conversation informelle, laquelle constitue une approche utilisée dans le cadre d'entrevue non structurée, comme l'explique Roulston (2008). Ce type d'entretien repose sur les dimensions « de socialité, de réciprocité et de symétrie des conversations informelles de la vie quotidienne » (trad. libre de Roulston, 2008). Ces caractéristiques facilitent un contexte où les participants se sentent confortables et libres d'exprimer ce qu'ils désirent au sujet de l'objet de recherche (Roulston, 2008). Ce choix a été fait non seulement en fonction de la cueillette de données mais, également, pour diminuer, dans la mesure du possible, la distance sociale entre nous et les participantes. Bien que ce type d'entretien se déroule dans un contexte offrant beaucoup de souplesse, un certain cadre était présent. En ce sens, nous recadrions, au besoin, les entretiens lorsque les propos des participantes ne portaient pas ou plus sur le sujet du projet de recherche.

Durant cet entretien, les photographies (alors numérotées) que chacune des participantes avait prises étaient disposées sur une table devant elle. À l'instar de la recherche de Radley *et al.* (2005) ayant utilisé comme méthodologie la *photovoice*, les photographies constituaient un outil de discussion et non pas tant le matériel d'analyse en soit (p. 278). Ainsi, l'objectif des entretiens visait la compréhension de l'expérience des participantes à l'aide des photographies (p. 278).

Étant donné que les entretiens prenaient la forme d'une conversation, seulement quelques questions ont été préparées à l'avance. Les sujets soulevés étaient les suivants pour chacune

²⁶ Voir à ce sujet Mayer et Saint-Jacques, 2000, p. 11.

des photographies, bien que ce ne sont pas toutes ces questions qui ont été demandées systématiquement : 1) ce qui a été photographié et ce qui a motivé la prise de la photographie afin de saisir en quoi elle est significative pour la participante; 2) en quoi l'espace est-il significatif pour la participante et quelle est son expérience de cet espace : l'espace photographié représente-t-il une expérience singulière, particulière ou bien courante; fréquente-t-elle souvent cet espace; que fait la participante lorsqu'elle s'y trouve; qu'est-ce qui l'amène à se rendre à cet endroit; y est-elle seule ou avec d'autres personnes; à quoi pense-t-elle lorsqu'elle s'y trouve; comment s'y sent-elle et, finalement, que pense la participante des personnes se trouvant au même espace qu'elle lorsqu'elle s'y trouve. En somme, ces questions constituaient un « aide-mémoire » afin de s'assurer que différents aspects soient couverts.

De plus, il a été demandé à chacune des participantes, durant l'entretien, si elle avait souhaité photographier d'autres espaces. Si cela était le cas, les mêmes questions que pour le matériel photographique ont été posées. Finalement, à la fin des entrevues, les femmes ont été invitées à commenter leur appréciation de la démarche dans le but notamment d'apporter des améliorations, étant donné la « nouveauté » du dispositif méthodologique et aussi, de la situation pour nous d'occuper une position de « chercheure-étudiante ».

3.4.2. Le journal de bord

En parallèle à la première méthodologie présentée précédemment, une deuxième méthode a été mobilisée, soit un journal de bord. Il a été utilisé de deux principales façons. D'une part, tout ce qui nous est apparu comme pertinent relativement aux objectifs de l'étude y a été colligé; le déroulement de chacune des rencontres avec les participantes, de même que ce qu'elles ont évoqué au sujet des espaces, y ont été notés. Comme l'écrit Savoie-Zajc, le « journal de bord constitue en quelque sorte la « mémoire vive » de la recherche [et] un document accessoire important aux données recueillies sur le site » (2009, p. 130). D'autre part, le journal de bord a été utilisé pour nourrir notre réflexivité²⁷ durant le processus de collecte et d'analyse des données. Nous nous sommes prêtée à un exercice continu

²⁷ Nous employons cette notion selon la définition proposée par Dowling, 2008.

d'introspection, en inscrivant dans ce journal de bord nos observations, interrogations et préconceptions. Plus précisément, une démarche phénoménologique, comme l'explique Becker (1992), demande une mise entre parenthèses des préconceptions du chercheur (p. 37) et plus particulièrement, « la suspension du jugement » (Deschamps, 1993, p. 16). Finalement, le matériel colligé dans notre journal de bord a été discuté avec notre directrice de mémoire.

3.5. Les considérations éthiques

3.5.1. Le consentement de participation à l'étude

Tout d'abord, le consentement de participation à l'étude était réalisé avant la prise de photos, donc avant le début de la cueillette des données. Au départ, nous avons envisagé que les participantes donnent leur consentement de façon orale.²⁸ Ainsi, nous avons procédé à un enregistrement verbal durant lequel nous expliquions à la participante les éléments du formulaire de consentement. Suite à ces informations, si la participante exprimait son souhait de participer au projet, elle était invitée à donner son consentement verbal, lequel était aussi enregistré. Cependant, durant le processus des rencontres avec les participantes, certaines ont mentionné préférer lire les informations; cette demande a été intégrée en proposant par la suite deux formes possibles de consentement : verbal ou écrit. Les deux versions du formulaire de consentement sont présentées en annexe (*voir* app. B et C). Finalement, une compensation de quinze dollars était offerte à chaque femme à la fin de sa participation au projet, représentant un montant compensatoire pour les heures de sa participation, de même que des copies des photographies qu'elle avait prises.²⁹

²⁸Ce choix avait été initialement fait suite à la lecture de Laberge et Roy, lesquelles soulèvent les possibles difficultés relatives à la lecture chez des personnes vivant une situation d'itinérance (1994, p. 106).

²⁹Cette compensation financière nous paraît bien symbolique puisque la participation moyenne au projet, pour chacune des participantes, était équivalente à environ une journée complète.

3.5.2. L'autorisation relative à la publication des photographies

Une autorisation relative à la publication des photos était demandée aux participantes après que les entretiens aient été terminés. Si une participante désirait que ses photos soient publiées, un consentement spécifique à ce sujet lui était demandé. Il lui était proposé de publier toutes ou certaines de ses photos. Dans le cas où elle acceptait, nous enregistrions les explications que nous donnions relativement à cette autorisation de même que le consentement verbal de la participante. Les éléments discutés dans ce consentement sont également présentés à l'appendice D. Tout comme pour le formulaire de consentement, nous avons également ajouté la possibilité de donner une autorisation écrite (voir appendice E). Toutes les participantes rencontrées ont accepté de donner cette autorisation de publication, soit pour toutes ou certaines de leurs photos. De plus, des participantes ont précisé qu'elles approuvaient que certaines photos soient publiées, à condition que des modifications y soient apportées; ceci était spécifique au fait que quelques clichés de vitrines de bâtiments reflétaient leur visage. Autrement dit, sur certaines photos, la participante y apparaissait bien qu'elle n'avait pas l'intention de se photographier.

3.5.3. Confidentialité et anonymat : deux enjeux éthiques quant à la présentation des données

Quelques questions éthiques ont émergé quant à la présentation des données, suite à leur cueillette. En premier lieu, deux participantes ont évoqué des expériences relativement à de la « petite criminalité » (par exemple, le vol à l'étalage, la prostitution, etc.). Ainsi, afin de protéger au maximum leur anonymat, tout propos relatif à cette « petite criminalité » sera rapporté sans spécifier le pseudonyme de la participante et en reformulant ses propos; autrement dit, ses dires ne seront pas cités pour éviter qu'elle soit reconnue. En deuxième lieu, certaines photos prises par les participantes et pour lesquelles elles avaient donné leur autorisation de publication ne seront pas montrées pour différentes raisons éthiques. Par exemple, une photographie de la ressource où une participante séjourne ne sera pas publiée étant donné la confidentialité de l'adresse. De plus, toute photographie permettant de facilement reconnaître un lieu où il est possible d'y rester pendant une certaine période ne sera pas montrée dans le cas où il ne s'agit pas d'un endroit fréquenté par un nombre important de personnes.

3.6. L'analyse des données

Une analyse phénoménologique des entretiens a été réalisée. Cette analyse s'est inspirée des étapes proposées par Hycner (1985) lequel suggère une démarche détaillée quant à ce type d'analyse ainsi que l'une des approches suggérées par van Manen (1990).

La transcription de chacune des entrevues a d'abord été réalisée par nous. C'est suite à cette étape que l'analyse s'est amorcée. Hycner explique notamment que pour se livrer à une analyse phénoménologique, le chercheur se doit de « suspendre son jugement » (trad. libre de Hycner, 1985, p. 280) afin de permettre la « réduction phénoménologique » (trad. libre de Hycner, 1985, p. 280). L'auteur précise qu'il s'agit pour le chercheur de mettre entre parenthèses son interprétation et d'entrer dans le monde de la personne tel qu'il prend forme, tel qu'il est pour cette dernière (p. 281).

Dans un premier temps, une première analyse de chacun des verbatim des participantes a été réalisée et ce, sans s'attarder initialement aux questions de recherche, comme le suggère Hycner (p. 282). Des « mots-clés » tirés des propos des participantes ont été notés dans la marge de chacun des verbatim. Puis, chacun des verbatim a été travaillé plus en profondeur et chacune des phrases énoncées par les participantes pertinentes aux questions de recherche a été retenue; ce type d'analyse en phénoménologie est qualifié d'« approche sélective » (trad. libre de van Manen, 1990, p. 93) par van Manen (1990). Ceci a permis de dégager différents thèmes, lesquels constituent, comme l'explique van Manen au sujet de l'analyse phénoménologique, des « structures de l'expérience » (trad. lib. de van Manen, 1990, p. 79). Durant cette étape, les propos de la participante étaient analysés selon les questions suivantes : « En quoi cet espace est-il significatif pour la participante ? », « Quelle(s) est (ou sont) la (ou les) dimension(s) expérientielle(s) de cet espace évoquée(s) par la participante ? » et finalement, « Quel sens donne-t-elle à cette expérience spatiale ? »

Après que cet exercice ait été complété pour chacune des femmes rencontrées, une synthèse a été réalisée pour l'ensemble des participantes. Cette synthèse nous a amené à constater que les principaux thèmes transversaux chez les participantes faisaient écho à trois des quatre thèmes existentiels élaborés par van Manen (1990), soit la corporalité, la temporalité et la relationnalité. Étant donné le caractère inductif de la démarche, le cadre conceptuel a alors été

modifié pour y intégrer ces thèmes existentiels élaborés par van Manen. Une analyse phénoménologique a été réalisée de nouveau pour chaque verbatim où chacun des propos des participantes pertinents aux questions de recherche ont été interrogés à la lumière des éléments modifiés au cadre conceptuel.

Dans un deuxième temps, une analyse comparative entre les participantes a été complétée de façon à mettre en lumière les divergences et ressemblances émanant des verbatim de chacune des femmes rencontrées.

Finalement, van Manen (1990) propose différentes façons de présenter les résultats de recherche; nous nous sommes inspirée de deux de ses structures suggérées, soit la présentation « thématique » (trad. lib., p. 168) pour le chapitre portant sur la présentation des résultats et la présentation « existentielle » (trad. lib., p. 172) pour le chapitre relatif à la discussion des résultats. Ces contenus seront présentés dans les deux chapitres suivants.

3.7. Les limites de l'étude

L'étude comporte deux limites. Une première limite renvoie à l'échantillonnage. Tout d'abord, les participantes rencontrées sont des femmes ayant recours aux services d'hébergement de ressources s'adressant à des femmes vivant une situation d'itinérance ou des difficultés. L'échantillon ne représente donc pas l'ensemble des femmes vivant une situation d'itinérance, mais bien un échantillon de participantes séjournant, au moment de notre rencontre, dans une ressource d'hébergement. Comme le soulèvent Laberge et Roy à ce sujet : « Le chercheur doit [...] avoir à l'esprit qu'il ne sélectionne pas un échantillon de la population itinérante, mais un échantillon de personnes utilisant un service donné, répondant à un besoin particulier, à un moment précis » (1994, p. 103). De plus, les femmes rencontrées séjournaient dans une ressource à Montréal; ainsi, l'étude est circonscrite géographiquement. Outre les spécificités mentionnées jusqu'à présent, il semble aussi pertinent de préciser que toutes les participantes ayant pris part au projet sont des femmes adultes, la plus jeune participante étant âgée de 25 ans. Finalement, les participantes rencontrées étaient des femmes qui étaient ouvertes à faire part de leur expérience; par exemple, trois d'entre elles ont mentionné qu'elles aimeraient un jour publier leurs biographies. Étant donné ces limites

relatives à l'échantillonnage, il appert que les résultats ne pourraient pas être généralisés à l'ensemble des femmes vivant une situation d'itinérance.

C'est en consultant les écrits de Bickerstaff-Charron (2006) que nous formulons une deuxième limite à notre étude. Bickerstaff-Charron, dans le cadre de son mémoire réalisé durant sa maîtrise en travail social et dont l'étude phénoménologique questionne le sens de l'expérience pour des personnes âgées de vivre en milieu institutionnel, soulève les limites inhérentes à une analyse interprétative relative à l'expérience en explorant les écrits de Hardin (2003), auteure interrogeant notamment le concept d'expérience selon une perspective poststructuraliste. Nous nous inspirons donc ici de la synthèse de Bickerstaff-Charron relativement aux idées de Hardin, tout comme des écrits de cette dernière que nous avons consultés. Hardin rappelle que l'expérience, telle que racontée, est située contextuellement et historiquement et que la façon dont elle est communiquée dépend des intentions de la personne qui l'exprime : « the articulation of experience is neither a-historical nor a-contextual. A focus on context highlights the concept that stories have different functions and outcomes depending on the purpose of the telling (Mishler 1991, Potter & Wetherell 1987) » (p. 537). Hardin soulève aussi que l'expérience, dans une étude interprétative, est comprise comme étant « interne » à l'individu et « émanant » de ce dernier (p. 538) alors que pour cette auteure, l'expérience telle que racontée, est influencée par les discours culturels et sociaux dominants (p. 537). En somme, une analyse interprétative de l'expérience ne s'attarde pas à ces contextes particuliers. Pour ce qui est de notre étude, l'expérience des participantes n'est pas interrogée selon ces contextes; de plus, les représentations sociales de l'itinérance, et plus particulièrement celles qui auraient été « intégrées » par les participantes à ce sujet, ne sont pas questionnées, quoiqu'il puisse être intéressant de s'y attarder dans le cadre d'études futures. Par ailleurs, les possibles intentions et motifs qu'auraient eu les participantes quant à la façon dont elles ont partagé leur expérience ne sont pas non plus explorés.

Ces différents éléments méthodologiques ayant été présentés, nous pouvons maintenant nous attarder à la présentation des résultats, développée au chapitre suivant.

CHAPITRE IV

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Ce chapitre présente les résultats du projet de recherche. Ces derniers sont développés de façon à explorer les espaces significatifs pour les femmes, en s'attardant à la fois à ce qui fait en sorte qu'ils le sont pour elles, tout comme aux différentes dimensions expérientielles qu'elles ont évoquées au sujet de ces derniers.

L'essentiel des données présenté dans ce chapitre est élaboré selon ce que les femmes rencontrées ont dit en entrevue au sujet des photographies qu'elles ont prises (ou auraient souhaité prendre). De plus, les notes du journal de bord sont mobilisées à de rares occasions principalement dans le but de compléter des propos des participantes; ces informations seront précisées à l'aide d'une note de bas de page. Enfin, quelques photos prises par les femmes seront présentées dans ce chapitre pour mettre en contexte leurs propos. En somme, la présentation du contenu de ce chapitre a été élaborée de façon à mettre l'emphase sur les propos des participantes, à l'aide d'extraits d'entretiens. Il s'agit donc de créer, en quelque sorte, un *espace de parole* pour les participantes à travers ce chapitre.³⁰

Ce chapitre est développé de façon à présenter, dans un premier temps, l'**expérience des espaces** par les participantes, autrement dit, leur **vécu des espaces**, en mettant en lumière la (ou les) dimension(s) significative(s) de leurs expériences spatiales. Quelques nuances restent

³⁰ Il aurait été intéressant de présenter les résultats par participante. Cependant, nous avons fait le choix de plutôt présenter ce chapitre à l'aide de thèmes afin d'assurer l'anonymat et la confidentialité des femmes rencontrées dans le cadre de ce projet.

à apporter. Tout d'abord, parfois, les participantes n'avaient pas une expérience vécue d'un espace en particulier, en d'autres mots, il ne s'agissait pas d'un espace ayant été ou étant fréquenté par elles; cependant, ces expériences ont été intégrées puisqu'elles faisaient référence à l'expérience spatiale des femmes. Ensuite, dans certains cas, les participantes ont abordé à la fois leur expérience d'un espace en particulier et, également, d'autre(s) expérience(s) et/ou espace(s) au(x)quel(s) cet espace faisait écho chez elle, ce qui a également été intégré dans les résultats. De plus, à quelques reprises, certaines dimensions expérientielles d'un espace photographié par une participante étaient développées par elle en lien avec l'expérience d'un autre espace mais qui n'a pas été photographié; ceci est également présenté dans le présent chapitre. (Une note de bas de page précisera ce type d'information.) Dans un deuxième temps, non seulement s'agit-il d'exposer l'expérience des espaces tel que raconté par les participantes mais aussi, de mettre en lumière *comment ces expériences* des espaces *ont été vécues*, dans les cas où elles l'ont nommé, ce qui constitue le sens donné à cette expérience spatiale. Il y a donc une nuance entre le vécu d'un espace et comment cette expérience de l'espace est vécue. Par exemple, Johanne, l'une des participantes rencontrées, a photographié des endroits où elle a entre autres quêté, ce qui correspond à certaines des dimensions expérientielles de ces espaces. Johanne a dit, que pour elle, l'expérience de la quête est vécue, d'une part, par un sentiment de honte et d'autre part, que la quête représente pour elle un moyen de survie, constituant le sens qu'elle donne à cette expérience spatiale. Bref, ces deux « dimensions » seront dégagées, en présentant le vécu de l'espace et la façon dont cette expérience de cet espace est vécue (donc le sens donné à cette expérience spatiale), toujours lorsque les participantes l'ont exprimées.

Cinq thèmes ont émergé à la lumière de ces questions, représentant quatre grandes dimensions relatives au vécu des espaces par les participantes. Tout d'abord, il sera question des expériences spatiales relatives aux « besoins élémentaires », puis de la dimension relationnelle de l'expérience des espaces. Un troisième thème présentera des espaces dont l'expérience est synonyme d'un havre de paix pour les participantes et un quatrième thème présentera quelques autres dimensions expérientielles spatiales. Enfin, un cinquième thème ayant émergé, soit la dimension temporelle expérientielle des espaces des participantes, sera développé. Ces différents thèmes constituent bien sûr une catégorisation, avec les limites

possibles que ce type d'exercice peut présenter. Il n'en demeure pour le moins que l'objectif de ce processus est de faire émerger les dimensions significatives de l'expérience des espaces, telle que communiquée par les participantes.

Avant de plonger dans le vif du sujet, soit les différentes expériences des espaces des participantes, un dernier thème ayant émergé intitulé « C'est ma vie » semble des plus pertinents à présenter d'emblée, bien qu'il ne soit pas spécifique au questionnement principal de ce projet. Il fait référence à la façon dont quelques participantes se sont exprimées au sujet de ce que représentait pour elles l'ensemble de leurs photos. Certaines ont aussi dit que leurs photographies faisaient écho à qui elles sont. Il nous semble que cette manière de présenter les résultats est une occasion de présenter brièvement les participantes. Par ailleurs, ce thème renvoie à ce que les femmes ont, de façon générale, photographié de même que ce qu'elles ont exprimé quant à ce matériel photographique. Finalement, cette partie porte sur ce que les femmes ayant participé au projet ont évoqué au sujet de leur situation actuelle et/ou au sujet de leur séjour en ressource d'hébergement et ce, toujours dans le cas où elles l'ont mentionné.

4.1. « C'est ma vie »

Cette section met en lumière la façon dont certaines participantes se perçoivent et/ou la manière dont elles se représentent leur situation. C'est notamment à travers les photos que des femmes ont prises que la façon dont elles se perçoivent a émergé. En effet, certaines participantes ont dit au sujet de leurs photos « *c'est moi* » et/ou « *c'est ma vie* ». En somme, cette section montre qu'elles ne semblent pas considérer leur situation actuelle comme de l'itinérance et ne se définissent pas non plus comme des « itinérantes ».

Isabelle

Isabelle est la seule participante rencontrée ayant précisé séjourner pour la première fois dans une ressource d'hébergement. Elle indique s'y trouver pour assurer sa « *sécurité*. » De plus, elle n'a, à aucun moment, fait référence à l'itinérance. Isabelle a photographié des éléments se regroupant, selon ses propos, selon cinq thèmes : les églises (représentant également pour elle l'*Oratoire St-Joseph*), les bibliothèques, une animalerie (et des animaux se trouvant à l'intérieur), un commerce d'artisanat (avec des objets se trouvant à l'intérieur) et, finalement,

un bouquet de fleurs notamment parce qu'elle aurait souhaité photographier le *Jardin Botanique*. Isabelle exprime, au sujet de l'ensemble de ses photos : « *Y dise « Une image vaut mille mots », mais c'est un peu ça que je regarde sur la table aujourd'hui. [...] c'est ma vie en quelque part [...]. [...] c'est comme être face à ce que je suis* ». Isabelle mentionne que, de toutes ses photographies, celles des églises sont « *les plus importantes* ». Elle précise d'ailleurs que les églises représentent sa spiritualité, ce qui est au cœur de qui elle est : « *l'église, pour moi c'est mon côté fort de la spiritualité. [...] [Ma spiritualité, c'est], le ciment [...] de la personne que je suis.* »

Camille

Camille a évoqué, au cours de l'entretien, la raison pour laquelle elle séjourne dans une ressource d'hébergement : « *[...] si je suis là, présentement, [...] c'est que, finalement, ça coûte rien, pis j'ai des choses à payer pour retourner [là où j'habite] [...], donc, [...] faut que je garde mon argent* ». Elle semble d'ailleurs percevoir son séjour dans une ressource d'hébergement comme le fait d'être de passage; elle dit, en référence à la ressource où elle séjourne : « *[...] mon endroit où je vais quand je suis de passage* ». Camille a mentionné avoir vécu une période où elle se disait « *sans-abri* », faisant référence pour elle à une expérience passée (et non actuelle). Camille a photographié ses valises, de la nourriture dans un présentoir d'un café, un autobus, un wagon de métro, des chats dans une animalerie d'un centre commercial, une bibliothèque et, finalement, la station de métro *Place-des-Arts*. Par ailleurs, elle est la seule participante ayant demandé d'être photographiée, assise derrière un piano. Finalement, elle aurait voulu photographier le Vieux-Montréal. Camille mentionne d'emblée en entrevue : « *je ne me considère pas comme une itinérante* ». De plus, sans qu'elle ait utilisé les mots « je suis une voyageuse », il semble que Camille se définisse cependant de cette façon. En effet, Camille a photographié ses valises et explique que celles-ci représentent le voyage, constituant une constance dans sa vie. Elle explique au sujet de la photo de ses valises : « *C'est celle-là ma préférée, oui, parce que moi, je voyage. [...] Parce que c'est des valises, c'est pour voyager [...]. pis pour moi, le voyage, c'est important, c'est ma vie* ». Elle ajoute, au sujet du voyage : « *C'est une partie de ma vie, j'ai toujours été en voyage, [...] quand ça fait plus à une place, moi je m'en vas, je visite, je m'en vas habiter* ».

ailleurs. *Pis je me débrouille* ». Elle dit finalement au sujet de la photo de ses valises : « *Ça, ça me reflète bien, je suis toujours en voyage !* »

Johanne

Johanne mentionne qu'elle est une « voyageuse » et dit être considérée comme une « voyageuse-itinérante » étant donné qu'elle voyage de ville en ville : « *I'm a traveller, so I'm considered a traveller-homeless person, just because I'm always travelling in different cities. Just because if this town doesn't work, well next time will. [...] so, that's what keeps me positive* ». Il semble d'ailleurs qu'elle entend par le fait qu'une ville « fonctionne », renvoie au fait de se trouver un emploi et un appartement, ce à quoi elle est confiante pour Montréal; par ailleurs, pour Johanne, ceci semble signifier pour elle le fait de trouver une stabilité : « *So, for me, it's harder to find jobs [...] [in another city], but in Montréal, I have faith in myself that I can get an apartment here than anywhere else. [...] [Be] Stabled...* » Johanne est la participante ayant pris le plus petit nombre de photographies, soit quatre : un café, un commerce, un parc et un terminus d'autobus; elle aurait souhaité photographier un Centre local de services communautaires (CLSC). Johanne dit au sujet de ses photos : « *this is my life as homeless* ». Elle est d'ailleurs la seule participante rencontrée qui s'est prononcée de façon aussi claire quant à l'itinérance. Johanne mentionne aussi que ses photos représentent « *More survival more than anything* ». Cependant, les expériences qu'elle a évoquées relativement à l'itinérance font plutôt référence à des périodes où elle « dormait à la dure », ce qui n'est actuellement pas son cas étant donné qu'elle séjourne dans une ressource d'hébergement. Finalement, certains de ses propos au sujet de son expérience de l'itinérance font référence à si elle se trouvait, de nouveau, à « dormir à la dure » dans le futur.

Gaëlle

Gaëlle voit son séjour à la ressource d'hébergement comme une occasion de comprendre l'itinérance : « *[...] c'était le but de mon travail, de mon étude [...], de compréhension sur l'itinérance [...]. parce que moi, [...] je suis là grâce à un contexte que j'ai déclenché moi-même, volontairement* ». Elle explique aussi qu'elle se trouve à la ressource pour aider les autres résidentes y séjournant : « *Je le fais [...] pour comprendre jusqu'à quel degré je peux aider ces gens-là* ». Gaëlle dit également que son séjour à la ressource d'hébergement est

notamment une étape dans sa vie et une occasion de repos : « [...] *c'est un arrêt dans ma vie, c'est une étape dans ma vie, euh, qui m'a amenée là, pis c'est correct. Je remplis ce que j'ai à remplir, pis j'ai un arrêt de régénération sur moi, aussi sur mon esprit, sur mon corps [...]. Que je sois en très bon état psychique, bien reposée* ». Gaëlle, en s'exprimant au sujet de la ressource où elle séjourne, mentionne : « [...] *je suis entre deux genres de personnes qui sont là-bas, parce qu'il y a les intervenantes [...] qui sont là pis les itinérants qui sont là [...] pis moi, je suis de où?* [Rires] ». Elle a photographié le trajet qu'elle fait habituellement tous les jours à pied pour « prendre une marche » de la ressource où elle séjourne pour se rendre au Vieux-Port de Montréal. Par ailleurs, Gaëlle est la seule participante ayant rencontré un petit problème « technique » durant la prise de photos : elle a utilisé la fonction « vidéo » à quelques reprises au lieu de la fonction « photo » de l'appareil photo, ce qui a fait en sorte qu'elle avait moins de matériel photographique que prévu. Gaëlle se définit notamment comme une sourcière, ce qui explique pourquoi elle se rend à proximité de l'eau, comme cela est le cas au Vieux-Port, où se trouve le fleuve Saint-Laurent : « *J'aime l'eau pis je suis sourcière pis je suis beaucoup attirée vers l'eau [...]* ». Gaëlle mentionne au sujet de l'ensemble de ses photos « *C'est ça que reflètent les photos, c'est moi, qu'est-ce que je vis* ». Finalement, elle aurait souhaité photographier où elle aimerait travailler.

Louise

Louise affirme au sujet de ses photos : « [...] *c'est quasiment toute ma vie qui est là* [Rires] ». Elle dit aussi de la majorité de ses photos : « *C'est presque tout le temps des moyens de survie* ». Louise a photographié des ressources, un café, des restaurants, une église, un parc, un banc de parc, une institution universitaire, des commerces, des coins de rue et un bar. Elle aurait aussi souhaité photographier un YMCA et un parc. De plus, Louise a abordé au sujet de différents espaces, des expériences alors qu'elle se considérait « *itinérante* »; il est donc question d'une réalité se conjuguant au passé pour elle. Finalement, il semble que Louise perçoit sa situation actuelle comme ayant notamment un caractère de survie; en discutant du YMCA, elle a mentionné ne pas avoir la chance d'y aller actuellement parce que : « *Pour l'instant, [...] je pense plus à la survie* ».

Diane

Diane n'a pas mentionné que ses photographies représentaient sa situation ou qui elle est. Elle fait une distinction entre les mots « itinérance » et « vagabondage » et dit ne pas se considérer pas comme une « itinérante » mais plutôt comme une « *vagabondeuse* »; par ailleurs, elle ne semble pas voir sa situation comme de l'itinérance. En effet, Diane mentionne qu'on lui a expliqué que le fait, notamment, qu'elle séjourne dans une ressource d'hébergement signifie qu'elle ne vit pas une situation d'itinérance. Elle a photographié une entrée de bâtiment, un cimetière, divers éléments du Mont-Royal (des chevaux de la police Montée, le restaurant qui s'y trouve, des arbres et le belvédère) et un coin de rue. Diane dit au sujet de ses photos : « [...] *c'est surtout dans la nature, [...] mais euh, pour l'argent, c'est toute des lieux où j'ai eu ben des problèmes avec la police* ». (Elle parle des endroits où elle a quêté.) Finalement, Diane aurait souhaité sortir de la ville de Montréal pour se rendre en campagne et photographier davantage des éléments de la nature.

Annabelle

Annabelle, comme il a été soulevé pour Diane, n'a pas dit que ses photographies faisaient écho à la façon dont elle se perçoit ou se représente sa situation. De plus, Annabelle, tout comme Isabelle, n'a, à aucun moment, fait mention d'itinérance. Elle explique, en entretien, séjourner actuellement dans une ressource d'hébergement parce qu'elle ne sent pas bien dans son logement pour différentes raisons. Annabelle a photographié un café, des commerces, les terrains d'un hôpital psychiatrique (incluant un « gazebo » et une clinique de consultation) et une bibliothèque. Finalement, elle aurait aimé photographier une ressource. Annabelle mentionne, de façon générale, que ses photos sont « *Des endroits qui font du bien, chacun à sa façon* ». Enfin, Annabelle est la seule participante rencontrée ayant immigré au pays. (Bien qu'elle n'ait précisé d'où elle est originaire, nous croyons qu'elle est née en Europe.)

En somme, alors que ce projet avait d'abord été élaboré dans le but de saisir l'expérience des femmes vivant une *situation d'itinérance*, un constat s'impose : les participantes rencontrées ne semblent pas considérer leur situation actuelle comme de l'itinérance. Certaines ont cependant mentionné avoir vécu une situation d'itinérance, se conjuguant au moment où elles

ne séjournèrent pas dans une ressource d'hébergement, autrement dit, lorsqu'elles ont fait l'expérience de « dormir à la dure », ce qui sera notamment développé dans la section suivante.

4.2. Les expériences spatiales relatives aux « besoins élémentaires »

L'une des dimensions expérientielles des espaces ayant émergées chez certaines participantes est celle relative aux besoins élémentaires, soit ceux de manger, d'être au chaud, de se réchauffer, de ne pas rester à l'extérieur (au froid et/ou pendant la nuit), de dormir, de l'hygiène, de l'utilisation de la salle bain, de la sécurité et d'avoir de l'argent. Ces différentes dimensions expérientielles spatiales ont été regroupées selon trois catégories : prendre soin de son hygiène, « trouver refuge » et « avoir de l'argent ». Non seulement est-il question des espaces leur permettant de satisfaire ces différents besoins mais, aussi, les expériences spatiales où elles se trouvaient malheureusement devant l'impossibilité ou la difficulté de répondre à ces besoins. Nous désirons insister sur le fait qu'*un nombre important d'expériences rapportées* dans ce premier thème ayant émergé *est surtout relatif à des situations* évoquées par *quelques participantes alors qu'elles « dormaient à la dure »*, bien que certains éléments puissent encore faire partie de la réalité quotidienne de quelques-unes d'entre elles.

4.2.1. Prendre soin de l'hygiène personnelle

Certaines participantes ont fait part d'espaces marqués par une expérience relative à leur hygiène. Camille et Johanne ont exprimé cette préoccupation, laquelle est associée au fait de « dormir à la dure ». Les propos suivants de Johanne, au sujet d'un terminus d'autobus qu'elle a photographié, montre l'importance qu'elle accorde à pouvoir prendre soin de son hygiène, de son apparence et de pouvoir utiliser la salle de bain³¹ : « [...] *if I did find a job [...] and I'm still sleeping outside, [...] I could go to the bathroom and clean out and get changed*

³¹ Aborder la question de l'utilisation de la toilette est très délicate. Nous nous permettons toutefois de préciser ici un élément que Camille a aussi partagé en entrevue à ce sujet. Elle a expliqué, au sujet d'un café qu'elle fréquente et duquel elle a photographié un présentoir de nourriture et ses valises, que les employés lui refusent maintenant l'accès à la salle de bain. Cette dernière est cependant réservée aux employés.

and put make-up [...]. Like, I'm presentable. [...] unfortunately, they were many times where [...] I would wash my hair in the [Nom de l'endroit] bathroom ».

Non seulement s'agit-il pour Johanne de pouvoir se laver mais aussi, comme elle le mentionne, de prendre soin de son apparence. Elle a par ailleurs dit que le fait qu'elle soigne la façon dont elle paraît lui évite d'être étiquetée comme « itinérante », ce qui est très significatif pour elle mais aussi, de pouvoir fréquenter ce terminus d'autobus, contrairement à d'autres personnes qui ont l'habitude de fréquenter ce même lieu :

« [...] if you're not labelled, people like me, they're not labelled, they can go to [Nom de l'endroit] and not be kick out. [...] If you are regular face, they're going to bother you, because they know, [...] you're labelled as a bum [...]. For me, I'm not labelled as anything. So, [...] most of the time, people don't even know that I'm homeless. They look at me and « Well, if you're homeless, you must be one of the richest homeless ! » [Rires] « Thank you! » You know, and it's compliment to me, because I've always tried so hard not to look like, you know, a homeless person».

L'ensemble des propos de Johanne rapportés jusqu'à présent dans cette section font ressortir deux éléments. Le premier renvoie à l'importance qu'elle accorde à pouvoir prendre soin de son apparence, ce qui facilite son accessibilité au terminus d'autobus alors que le deuxième élément touche sa préoccupation relative à son hygiène corporelle. Pour une autre participante, Camille, cette dernière question s'est avérée difficile alors qu'elle « dormait à la dure » et de laquelle elle dit qu'elle était « *dans la rue, [...] j'étais vraiment une sans-abri* ». Durant un moment de cette période, elle ne se douchait pas, ne sachant pas où elle pouvait se laver. Camille a expliqué qu'elle s'est trouvée à avoir des odeurs corporelles, ce qui a eu pour effet qu'il lui a été demandé de quitter certains endroits qu'elle fréquentait. Elle a mentionné notamment à ce sujet une situation à laquelle elle a été confrontée au sujet d'une bibliothèque qu'elle a photographiée : « [...] *l'agent de sécurité est venu me dire « Madame », mais à voix basse [...] « Ça fait deux plaintes que j'aies, vous allez devoir partir ».*

En somme, les expériences spatiales abordées dans cette section par Johanne et Camille mettent en lumière la délicate question de l'hygiène. Les propos de Johanne montrent d'une part, que le fait de pouvoir prendre soin de son hygiène et de son apparence physique représente une « clé » pour l'accessibilité à certains espaces et, d'autre part, lui évite d'être étiquetée comme « itinérante », ce qui est très important pour elle. L'exemple de l'expérience

spatiale de Camille permet de comprendre certains obstacles qu'elle a vécus lorsqu'elle ne se lavait pas pendant un certain moment durant la période où elle dormait à la dure, notamment par rapport à son accessibilité à certains espaces. Outre les questions relatives à l'hygiène et à l'apparence physique, des participantes ont fait part de différentes expériences relatives à d'autres besoins élémentaires, développés ci-dessous dans la catégorie que nous avons intitulée « trouver refuge ».

4.2.2. « Trouver refuge »

Quelques participantes ont mentionné des expériences d'espaces où elles ont pu ou peuvent « trouver refuge » : pour rester à l'intérieur, pour manger, pour se réchauffer, pour être au chaud, pour ne pas passer la nuit à l'extérieur, pour ne pas dormir à l'extérieur, et, dans certains cas, pour se sentir en sécurité. «Trouver refuge», c'est aussi, pour quelques participantes ayant fait l'expérience de « dormir à la dure », pouvoir s'assoupir à un endroit qui n'est pas dédié à ce type d'utilisation...avec les possibles aléas et même les possibles risques que cela peut comporter. Bref, « trouver refuge », c'est aussi des expériences spatiales où des participantes ne pouvaient pas le faire.

Tout d'abord, Louise a mentionné avoir recours aux ressources pour « trouver refuge ». Elle a photographié une ressource qu'elle fréquente parfois pour y faire une « pause » : *« Tu vas là pour te reposer un peu, prendre un p'tit jus, ou des fois, un verre d'eau. Des fois, y'a quelque chose à manger là aussi. [...] c'est un abri »*. Louise a aussi photographié la ressource où elle séjourne; elle mentionne qu'il s'agit de l'endroit où elle dort et dit également :

[...] c'est un endroit chaleureux, c'est comme si je serais chez-moi. [...] On se sent bien, on se sent bien accueillies. [...] [Nom de la ressource], c'est chez-nous. Quand je vais là. [...] Je pense aussi à régler mes problèmes [...]. Pis faire des démarches de logement [...]. Pis se sentir bien aussi, pis psychologiquement aussi [...].

Cependant, les expériences relatives aux ressources d'hébergement et, plus précisément, à pouvoir « trouver refuge » ne sont pas toujours le cas. Deux participantes ont évoqué une expérience similaire : chacune a quitté la ressource d'hébergement où elle séjournait après que le personnel en ait fait la demande, ce qu'elles ont toutes deux remis en question. Seule

l'une des deux participantes a précisé la raison pour laquelle il lui a été demandé de quitter la ressource d'hébergement : elle n'avait pas respecté l'un de ses règlements.

Bien que les exemples précédents soulèvent l'importance de ressources pour « trouver refuge », ce sont les commerces ouverts 24 heures sur 24 qui ont été les plus mentionnés. Annabelle confie au sujet d'un café qu'elle a photographié : « [J'ai passé] *quelques nuits* [ici]. [...] *c'est ouvert toute la nuit*, [...] *je jouais sur mon laptop, ça me gardait réveillée. Je pouvais manger quelque chose*, [...] *j'étais* [...] *quand même fatiguée, après minuit, j'avais pas dormi mais, j'étais pas complètement dans le froid.* »

Louise dit aussi avoir passé des nuits dans un restaurant, qu'elle a photographié, lui permettant de se réchauffer. Elle mentionne qu'elle fréquentait cet endroit pendant la nuit alors qu'elle « dormait à la dure » : « *J'étais là aussi quand j'étais itinérante* [...]. [...] *j'allais là, pour boire du café chaud parce qu'on avait eu froid* [...] ». Johanne, au sujet d'un café qu'elle a photographié et Gaëlle, au sujet d'un restaurant du Vieux-Montréal³², ont exprimé sensiblement les mêmes propos, à savoir qu'elles les visitent notamment pour se réchauffer et/ou pour trouver refuge contre le froid; Gaëlle dit aussi qu'elle allait « *aux toilettes* ».

Outre les ressources et les commerces, Louise a aussi mentionné qu'elle se rendait souvent dans une institution universitaire qu'elle a photographiée notamment pour s'y réchauffer : « *J'allais là pour me réchauffer* [...]. *J'y vais pu vraiment maintenant, à part aller aux toilettes, c'est tout. Parce qu'y a maintenant ben trop de surveillants aujourd'hui, y me laisseraient pas là, flâner* ». Les propos de Louise révèlent un élément important : celui qu'elle se rend maintenant rarement à cet endroit pour se réchauffer étant donné qu'elle considère que l'augmentation de la surveillance de ce lieu fait en sorte qu'elle ait moins la possibilité d'y rester.

³² Gaëlle n'a pas photographié ce restaurant mais a évoqué ceci en parlant du Vieux-Port de Montréal, où ce commerce est situé.

« Trouver refuge » c'est aussi, pour certaines participantes rencontrées, des expériences d'espaces où elles ont dormi ou ont tenté de s'y assoupir. Johanne, Camille et Louise ont fait part de certaines de leurs expériences spatiales à ce sujet. Tout d'abord, Johanne mentionne que le terminus d'autobus qu'elle a photographié est un endroit où elle a dormi et où elle sait qu'elle peut y dormir, en prétextant qu'elle est là pour voyager; cette expérience spatiale représente notamment pour elle un « moyen de survie » et, également, une façon d'éviter de dormir à l'extérieur :

« I've always use the [Nom du terminus] as a sleeping leverage, 'cause sometimes, when I got stocked on the streets [...], I would have a bag on my back and going to a [Nom du terminus] and I will fall asleep to the chair. But, not everybody could do that, I mean, you could not just walk into there and sleep, because they will be looking at you and be « Okay, what are you doing, do you have a ticket? » [...] if you have a bag on you and [...] you just look like you're travelling. So for me, it was more survival technique. [...] it's comfortable to the point that you rather sleep in a chair, then sleeping in a cardboard, or a box ».

Cependant, dormir dans des endroits sans être « importunée », sans se faire demander de quitter n'est pas toujours une tâche facile. Johanne explique avoir dormi dans des parcs, dont l'un d'eux qu'elle a photographiés et dit : « [...] *you don't really last very long with police going by and waking you up, saying [...] « You can't sleep here »».*

Camille a aussi mentionné la difficulté de pouvoir à la fois *trouver* et *rester* à un endroit pour dormir pendant la période où elle « dormait à la dure », ce qui a été exténuant pour elle. Elle explique au sujet de la bibliothèque qu'elle a photographiée et qu'elle fréquentait pendant qu'elle vivait cette expérience : « [...] *j'étais portée à dormir, fait que, y [l'agent de sécurité] dit « Vous pouvez pas dormir ici », mais j'ai dit « Écoute la, là-bas, y'a une dame qui vient ici tous les jours pis a dort ici à tous les jours », y dit « Ouais, mais je réveille à chaque demi-heure » ».*

Non seulement des participantes rencontrées ont dit avoir dormi à certains endroits avec les possibles « contraintes » que cela peut comporter mais aussi, dans certains cas, les possibles risques y étant associés. Louise est celle ayant abordé certaines expériences spatiales à ce sujet. Elle a mentionné avoir dormi dans des parcs pendant quelques années, parce qu'elle ne savait pas que des ressources d'hébergement existaient; elle explique que cette expérience a

été vécue par un souci de se protéger, une préoccupation pour sa sécurité et même, d'une attaque à son endroit, où elle a craint pour sa vie. Elle raconte au sujet de deux parcs, dont l'un d'entre eux qu'elle a photographiés³³ : « [...] *je dormais là. [...] Mais avec un couteau à côté. Si quelqu'un venait m'attaquer [...], j'étais prête à attaquer. T'as toujours ça à l'esprit, c'est la loi du plus fort. [...] L'itinérance, c'est tout le temps ça. C'est une insécurité. Pis, où est-ce qu'on va dormir* ». Louise explique aussi, au sujet d'un parc qu'elle aurait souhaité photographier, qu'elle y a dormi quelques années mais qu'elle a cessé de le faire après avoir vécu un incident : « [...] *j'allais dormir là jusqu'à temps que je reçois quasiment une barre sur la tête. J'ai juste eu le temps de lever les yeux, pis sinon, je serais morte, peut-être* ». Elle dit que c'est suite à cette expérience qu'elle a commencé à dormir dans le métro : « *Parce que j'avais vraiment peur. [...] Parce que c'était trop dangereux dans les rues [...]. [...] j'allais faire des ride de métro pis j'étais en sécurité* ».

Les propos de Louise soulèvent un élément important : celui d'être en sécurité. Pour Johanne, bien qu'elle n'ait jamais dormi « à la dure » seule, mais bien accompagnée d'un compagnon masculin lorsqu'elle a dormi dans des parcs, elle pouvait compter sur ce dernier parce qu'il connaissait les endroits où ils pouvaient dormir et aussi, ceux à éviter et ce, notamment en fonction du critère de sécurité : « [...] *the male aspects will always teach me how [...] to sleep outside. [...] they control of, of, the safety aspects* ».

En somme, « trouver refuge » chez des participantes, c'est parfois leurs expériences où elles ont, effectivement, *réussi à trouver* là où elles pouvaient être et/ou rester au chaud, éviter de rester au froid et/ou de passer la nuit à l'extérieur, se reposer, être en sécurité, manger et boire... Mais c'est aussi, dans certains cas, les *difficultés* à « trouver refuge », entre autres pour dormir (par exemple, devoir quitter les endroits comme l'ont montré les propos de Johanne et Camille) et ultimement, la préoccupation pour sa sécurité, notamment lorsqu'il est question de « dormir à la dure », comme l'ont montré les expériences de Louise. Et même, pour cette dernière, il a été question des possibles risques associés à l'expérience de « dormir

³³ L'expérience spatiale du parc photographié par Louise se présente de pair pour elle avec l'autre parc, lequel elle n'a pas photographié.

à la dure », lorsqu'elle a dit avoir été la cible d'une attaque... Certaines expériences évoquées par les participantes ont ce caractère troublant, pouvant nous laisser sans mot...

4.2.3. « Avoir des sous »

Cette troisième et dernière dimension porte sur les expériences d'espaces dont l'une (ou la) dimension la plus significative est relative à la préoccupation, chez des participantes, d'avoir (suffisamment) d'argent. Les expériences spatiales de cette catégorie renvoient souvent aux moyens utilisés par les participantes pour assurer leur survie, donc aux moyens utilisés par elles pour répondre à leurs besoins élémentaires. De la quête en passant par des moyens illicites et en ayant recours à des ressources, certaines d'entre elles ont évoqué des expériences au sujet d'espaces qu'elles fréquentaient ou fréquentent encore aujourd'hui leur permettant d'« avoir des sous ». Cependant, ces façons de faire de l'argent sont parfois associées à des écueils : appréhension de se faire prendre par la police, risques pour sa sécurité, crainte d'être étiquetée...

Johanne, Diane et Louise ont toutes trois photographié des endroits où elles ont déjà quêté. Johanne explique avoir quêté à quelques endroits photographiés par elle pour recevoir de l'argent pour manger ou pour prendre un café. Elle mentionne que cette expérience a été vécue par elle comme une honte, parce que le fait de quêter levait le voile sur sa situation, alors que pour Johanne, ne pas être étiquetée comme « itinérante » est d'une grande importance, comme il a été soulevé précédemment :

« I've always tried not to look apart, because, the only way to look apart, is if [...] you're panhandling money, and [...] I did at [Nom d'un endroit], [...] or [Nom d'un autre endroit] [...]. I would just sit there, look apart, and receive money from people that are walking by [...]. [...] it's shameless for me because, it's never been always a part of my life, but when it has been, [...] I don't want to be labelled as that ».

Louise et Diane n'ont pas fait part de cette préoccupation d'être étiquetées lorsqu'elles ont parlé de leurs expériences de la quête. Toutefois, elles ont soulevé une autre expérience qui leur a été commune : ce que peut impliquer de quêter à un même endroit où d'autres se livrent à cette même activité. Louise raconte au sujet d'une photographie d'un endroit où elle quêtait :

C'était une question de survie. Pour avoir des sous [...]. Y'en a qui font des gaffes pis là, le monde y vienne pu parce qu'y pense que c'est le monde qui est là. Pis là, si y t'ôtent ton gagne-pain à toi parce qu'y en a un qui a été malpoli ou qui a craché ou *whatever* pis ça m'est arrivée de me servir des mes poings pour qui, qui dégagent, parce que c'était mon coin.

Louise explique par ailleurs que pour elle, cette expérience de quête en était une de survie, qui se définit pour elle comme avoir de l'argent pour manger, ne pas être dehors et avoir un endroit où dormir: « *Ben, c'était pour avoir des sous, pour manger, ben c'est la survie [...]. Pis des fois, [...] si on³⁴ avait ramassé assez d'argent pour aller à l'hôtel, on allait à l'hôtel aussi. Donc, j'étais pas dehors* ».

Diane, pour sa part, a expliqué au sujet d'une photo qu'elle prenait lorsque nous nous trouvions sur le « terrain », qu'il s'agissait d'un endroit où elle avait déjà quêté et avait été attaquée par une autre dame qui se trouvait aussi à demander de l'argent aux passants et ce, dans le même quadrilatère que Diane. Elle a précisé que l'autre dame n'appréciait pas que Diane quête à proximité d'elle³⁵. Diane a aussi mentionné d'autres endroits où elle a quêté et les interactions qu'elle y a vécues avec des policiers. Elle explique qu'il lui a été demandé de cesser de quêter, ce qui a déjà amené des conflits avec la police; elle affirme qu'aujourd'hui, elle ne quémante plus d'argent mais qu'il lui arrive de quêter des cigarettes et qu'elle est l'affût de la police pour pouvoir se livrer à cette activité :

[...] c'est pas pour me faire arrêter par la police, mais même a ça, a m'avertit, je me chicane avec, les gros mots sortent des fois, ben, je suis obligée de circuler pis de m'en aller [...]. [...] je me suis fait décollée de là deux, trois fois pis ici une fois [*fait référence à un endroit photographié*]. [...] Quand je suis ben cassée, je me quête souvent des cigarettes par là, là, je me mets sur le coin ici là [*pointe sur la photo d'un endroit photographié*]. [...] c'est ben racoleur. [...] faut être à l'astuce de la police pour pas qui nous voit faire [...].

³⁴ L'extrait d'entrevue montre que Louise utilise le « on » et non le « je » : elle fait ici référence à une période où elle était accompagnée d'une autre personne où toutes deux s'entraidaient.

³⁵ Notes personnelles issues du journal de bord

Outre la quête, deux participantes ont fait part des moyens qu'elles ont utilisés ou utilisent au sujet de commerces pour « faire des sous ». Tout d'abord, Louise a expliqué un moyen qu'il lui arrive d'utiliser pour « *avoir de l'argent* » : vendre des objets dans une brocante qu'elle a photographiée « [...] *pour avoir de l'argent. Pour finir la fin de mois* ».

Une participante, pour sa part, mentionne avec une certaine gêne qu'elle s'est adonnée, dans le passé, au vol dans un commerce pour s'assurer d'avoir un revenu. Elle explique par ailleurs que pour elle, il s'agissait d'un moyen de survie et qu'étant donné qu'elle est une femme, elle considère que deux options se présentaient à elle : se prostituer ou voler et qu'elle a « fait le choix » de cette deuxième alternative. Elle dit aussi qu'elle éprouvait à la fois une certaine nervosité lorsqu'elle s'adonnait au vol (par crainte de se faire prendre), un soulagement lorsqu'elle volait sans avoir été prise en faute et finalement, l'anticipation (d'un sentiment de satisfaction) de pouvoir en retirer un revenu.

Alors qu'une participante a dit avoir volé dans le passé, une autre femme a mentionné s'être adonnée à la vente de drogue pour s'assurer d'un revenu et que cela représente pour elle un « moyen de survie »; cette même participante a aussi expliqué que son métier est celui de la prostitution. Elle précise que vendre de la drogue est risqué étant donné la possibilité de se faire prendre par la police. Pour cette participante, un endroit où elle s'adonnait auparavant à la prostitution et à la vente de drogue représente pour elle un espace « dangereux »; elle explique que ces activités sont risquées puisqu'il est possible de se faire « attaquer » et que c'est pour cette raison qu'elle reste sur ses gardes pour se défendre, si cela s'avérait nécessaire. Finalement, elle dit éviter de faire de la prostitution au domicile des clients, ce qu'elle considère risqué.

S'assurer d'avoir suffisamment d'argent ne se traduit pas seulement par la quête, la vente d'objets, la vente de drogue ou la prostitution. Une participante a photographié la façade de la ressource *L'Itinéraire*, de même que son point de vente de ce journal; elle mentionne apprécier se livrer à ce travail, mais qu'il lui arrive cependant d'être parfois confrontée à une attitude « méprisante » à son égard : « [...] *y'en a qui le disent pas, mais c'est comme « Va chier » [...]. C'est comme quelqu'un qui bum là. [...] c'est un travail autonome, ben des fois, y comprennent pas non plus. Y pensent que c'est la même chose* ».

Finalement, Louise a mentionné parfois se rendre à une ressource qu'elle a photographiée pour obtenir son chèque d'aide-sociale; elle explique à ce sujet : « *Le Sac à dos, c'est un organisme qui aide les gens sans-abri à avoir leurs chèques* ».

En somme, les participantes ayant abordé des espaces dont la dimension (ou l'une des dimensions) la plus significative de leur expérience spatiale est relative à « avoir de l'argent » – de façon à satisfaire à leurs besoins élémentaires – montre diverses réalités, parfois particulièrement difficiles : la crainte d'être étiquetée, la peur d'être agressée, la peur de se faire prendre pour les participantes s'étant adonnées à des activités illicites, les altercations avec la police et le devoir de se plier aux ordres de cette dernière...Au-delà de ce caractère parfois éprouvant, Louise a mentionné une ressource d'où elle peut recevoir un chèque d'aide-sociale ainsi qu'un moyen utilisé par elle pour « avoir des sous » en vendant des objets dans une brocante. Finalement une participante a dit vendre le journal *L'Itinéraire*.

Synthèse

Plusieurs des participantes rencontrées ont évoqué des espaces dont la dimension la plus significative (ou sinon l'une des dimensions les plus significatives) de leur expérience était en lien avec leurs besoins élémentaires : satisfaire ou, dans certains cas, tenter de satisfaire ces besoins relatifs à l'hygiène, à « trouver refuge » et à « avoir de l'argent ». À quelques reprises, des participantes ont soulevé que certaines de ces expériences spatiales représentaient pour elles la survie ou des « moyens de survie »....Il a parfois aussi été question des interactions entre des personnes en autorité ou des policiers et les participantes, où ces dernières ont dû se plier aux « ordres » qui leur ont été donnés. Des expériences abordées par les femmes ont aussi mis en lumière des risques, ce qui a soulevé notamment chez certaines une préoccupation pour leur sécurité lorsqu'il était question des espaces représentant des moyens pour faire de l'argent et/ou lorsqu'elles ont « dormi à la dure ». En somme, cette partie aura mis en lumière les expériences spatiales chez des participantes rencontrées relativement à leurs besoins élémentaires; elle aura également soulevé des enjeux relatifs à la possible accessibilité, fréquentation et utilisation des espaces pour quelques-unes d'entre elles.

4.3. Les relations comme deuxième dimension des expériences spatiales

Le thème précédent, portant sur les expériences spatiales des participantes où il a été question de leurs « besoins élémentaires », a notamment fait ressortir des expériences des participantes où il a été question de relations parfois « délicates ». Or, bien que certaines participantes aient fait mention de ces expériences difficiles, le troisième thème ayant émergé met en lumière une toute autre réalité : les espaces où les participantes entretiennent des relations, somme toute positives, avec les autres. Cette dimension expérientielle des espaces renvoie aux relations ou aux contacts que les femmes ont, soit avec des *personnes connues* ou *inconnues*. Ces relations ou ces contacts sont de nature *directe* ou *indirecte*. Une relation ou un contact *direct* se définit par la présence physique de la personne avec qui la participante est en lien. Une relation ou un contact *indirect* fait plutôt référence au fait que la avec qui la participante se sent en contact et/ou relation n'est pas présent physiquement comme tel. Bref, bien des espaces par les participantes sont vécus pour elles comme le fait d'être en relation ou en contact et/ou de se sentir en contact ou en relation avec d'autres personnes.

4.3.1. Les relations / contacts directs avec des personnes connues

Des membres de la famille et/ou des amis

Quelques participantes ont mentionné des endroits où elles rencontrent des membres de leur famille et/ou des amis. Tout d'abord, Isabelle a photographié divers endroits où elle et sa fille se retrouvent. Elle explique au sujet des églises : « *Je préfère y aller avec ma fille, pour pouvoir partager des choses. On aime beaucoup toutes les deux aller là* ». Isabelle dit aussi qu'elle se retrouve à la bibliothèque avec sa fille : « *C'est un moment où elle et moi on se sent bien ensemble* ». Finalement, l'intérêt commun qu'elle et sa fille portent pour les animaux fait en sorte qu'elles ont du plaisir à visiter ensemble une animalerie : « [...] *c'est un endroit où moi pis ma fille, on se rejoint, où il n'y a pas de barrière où est-ce qu'on aime les mêmes choses* ».

Louise, pour sa part, a photographié deux endroits où elle rencontre des amis; elle dit, au sujet d'un café : « [...] *un ami [...] que je vois des fois de temps en temps là, pis je pense du bon temps avec lui* ». Elle explique aussi se rendre très régulièrement dans un restaurant

qu'elle a photographié où elle rencontre des amies. Gaëlle a également dit qu'elle se rend au Vieux-Montréal pour visiter, entre autres, un ami, lequel « [...] *est une protection pour moi, parce que je voyage beaucoup seule, je sors beaucoup seule, donc [...] y voit que je suis là pis que je suis dans les parages* ». Johanne a aussi mentionné qu'un café est un endroit où il lui est possible d'y voir des membres de sa famille ou des amis. Finalement, Diane a évoqué avoir passé, au Mont-Royal, des moments avec des membres de sa famille et aussi, des amis.³⁶

Alors que plusieurs participantes ont abordé des endroits où elles rencontrent des membres de leur famille ou des amis, certaines ont aussi évoqué les relations qu'elles ont avec le personnel de ressources qu'elles fréquentent et avec les résidentes séjournant à la même ressource qu'elle.

Le personnel des différentes ressources et les résidentes y séjournant

Deux participantes ont soulevé, quant à leurs expériences spatiales de ressources qu'elles fréquentent, leur appréciation du contact qu'elles ont avec le personnel y œuvrant. Annabelle a photographié l'une des cliniques de consultation d'un hôpital psychiatrique duquel elle est suivie; elle s'est beaucoup attardée à l'importance et à l'appréciation du soutien qu'elle reçoit d'un psychiatre et d'une infirmière clinicienne y travaillant. Annabelle dit à leur sujet : « [...] *ils ont toujours les coordonnées où je suis [...], pis si y peuvent [...] intervenir ou la moindre chose qui peuvent faire pour moi ils le font. [...] les deux sont très, très à mes côtés pour que ça va mieux* ».

Louise a aussi exprimé son appréciation au sujet des intervenantes de la ressource où elle séjourne, qu'elle a par ailleurs photographiée; elle dit notamment à leur sujet « *Elles sont toujours à l'écoute de toi* ». Enfin, Louise, toujours au sujet de la ressource qu'elle a photographiée, a aussi évoqué les relations qu'elle a avec les femmes séjournant à la même ressource qu'elle : « [...] *on s'entend bien en groupe, j'aime jouer aux jeux, y savent aussi, y jouent avec moi* ».

³⁶ Notes personnelles issues du journal de bord

Alors qu'il a été question jusqu'à maintenant des espaces pour les participantes leur permettant d'être en contact (ou en relation) *direct* avec des personnes connues, certains autres offrent la possibilité d'un contact *indirect* avec des personnes connues et/ou, dans certains cas, avec Dieu.

4.3.2. Les contacts indirects avec des personnes connues et /ou avec Dieu

Bien que Camille ait peu photographié des espaces, quelques-unes de ses photographies ont été prises dans des endroits où elle peut bénéficier d'une connexion internet sans fil gratuite à partir de laquelle elle se connecte à l'aide de son ordinateur portable. L'espace virtuel, donc l'internet, est un espace lui permettant d'être en contact avec des amis et son amoureux, par l'échange de courriels. Camille visite également un site de réseautage social pour aussi être en contact avec des amis; elle explique : « *Comme je fais beaucoup d'internet, pis que j'ai des bons amis, euh, même si y sont pas présents ici à côté de moi, c'est important de parler avec ces gens-là. [...] [Nom d'un site de réseautage social] [...], et pis tu t'en vas là, ça coûte rien* ».

Par ailleurs, Louise et Isabelle ont évoqué la présence de Dieu lorsqu'elles sont à l'église. Louise explique se rendre parfois à l'église « [...] *pour le [Dieu] remercier de tout ce qui nous donne [...]. Pis aussi j'y parle pour qu'y m'aide dans mes problèmes, pour que ça aille mieux pis que j'aie un futur meilleur.* » Isabelle dit également qu'à l'église « *Je me sens plus proche de Dieu* ».

Isabelle et Diane ont aussi fait part d'espaces où elles se sentent en contact avec des personnes connues par elles et étant aujourd'hui décédées. Isabelle explique que, lorsqu'elle se trouve à l'église, elle se sent en contact avec sa grand-mère et d'autres personnes qu'elle connaît étant aujourd'hui décédées :

[...] quand je vais là, [...] je sais qu'elle [ma grand-mère] était croyante pis, je la sens plus proche aussi, quand je peux y parler. [...] [C'est une façon d'être proche] Des gens qui sont en haut, qui veillent sur moi aussi. [...] Qui sont peut-être pas là physiquement mais dans mon cœur, dans ma tête, oui [...].

Diane a sensiblement les mêmes propos qu'Isabelle au sujet d'un cimetière qu'elle a photographié où elle s'y rend pour faire une prière et saluer les gens qu'elle connaît et qui y

sont enterrés : « [...] *je connais ben du monde qui sont décédés [...] c'est une prière pour les morts finalement, à un moment donné, un au revoir* ».

Non seulement les participantes vivent des espaces comme la possibilité d'être en relation et/ou en contact avec des personnes connues, elles fréquentent aussi des espaces où elles font l'expérience d'être et/ou de se sentir en contact direct ou indirect avec des personnes qu'elles connaissent peu ou pas.

4.3.3. Les contacts directs ou indirects avec des étrangers et/ou avec des personnes familières

Quelques participantes ont mentionné des expériences spatiales où il est question de contact positif direct ou indirect avec des étrangers et/ou de personnes leur étant familières. Tout d'abord, Annabelle apprécie rencontrer des personnes familières ou inconnues lorsqu'elle se trouve dans un café photographié par elle : « [...] *voir des nouveaux visages, des visages connus, c'est le genre, de...*«Salut Gaston, ça va bien aujourd'hui?» ». Pour sa part, Gaëlle aime rencontrer des personnes, dont certaines qu'elle connaît, au Vieux-Port : « [...] *je fais de belles rencontres, euh, je connais les gens de la haute-société, de la basse-société* ». Par ailleurs, pour Gaëlle, étant donné que beaucoup de personnes fréquentent le Vieux-Port, elle sent qu'« [...] *il y a beaucoup d'amour qui circule, d'énergie* ».

Isabelle explique qu'elle se sent en contact avec des gens qu'elle ne connaît pas mais qui se trouvent notamment au même moment qu'elle à l'église, lui permettant, d'une part, de se sentir moins seule: « *Parce que des fois on se sent seule mais quand on regarde dans les églises, il y a beaucoup de monde qui y vont [...]. [...] on ne sent pas toute seule dans une église* ». D'autre part, elle exprime aussi que la présence à l'église d'autres personnes semblables à elle fait en sorte qu'elle se sent plus proche de Dieu : [...] *quand tu es avec des personnes qui sont semblables à toi, [...] Dieu est encore plus proche* ». Isabelle mentionne d'ailleurs que l'église représente pour elle « *une source de repères* », ce qui signifie pour elle « [...] *tous les gens qui sont dans le besoin, des gens qui ont la foi* ». Ces derniers propos semblent montrer un sentiment d'appartenance qu'Isabelle a avec les autres personnes à l'église. Isabelle dit aussi : « [...] *à l'Oratoire aussi quand on a des petites demandes, on peut les écrire sur un papier. [...] on [les] partage avec d'autres personnes qui prient pour nous* ». Finalement, Isabelle semble aussi se sentir en contact indirect avec les gens qui ont

fréquenté et qui fréquenteront les églises : « [...] *juste de m'imaginer tous les gens qui ont circulé dans une église [...]. Fait que c'est comme une maison de la grande famille si on veut, de l'humanité* ».

Isabelle a aussi sensiblement les mêmes propos au sujet des bibliothèques, où elle se sent en contact avec l'histoire et l'humanité, notamment par ce que les livres représentent pour elle : « [Ça me connecte] *Sur l'être humain, sur l'humanité, sur ce qui se passe dans le monde* ». Elle dit aussi : « *C'est comme si on pouvait regarder le monde dans son ensemble, dans toutes les niveaux, dans toutes les cultures* ». Isabelle ajoute : « *Pis les livres c'est des choses qui existent depuis des millénaires [...]. [...] aujourd'hui, il y a beaucoup de gens qui écrivent, pis qu'y a beaucoup de gens qui ont écrit par le passé, fait que c'est un peu une façon de voyager dans le temps, [...] en étant sur place* ». Finalement, Isabelle mentionne que les gens fréquentant les bibliothèques sont des personnes, bien qu'elle ne les connaisse pas, partageant le même intérêt qu'elle : « *Fait que tu te sens entourée des gens qui aiment les mêmes choses que toi* ».

Cette dernière sous-section a exploré les expériences d'espaces de certaines participantes renvoie aux contacts directs ou indirects qu'elles ont soit avec étrangers, des personnes familières et, pour l'une des participantes, avec l'humanité.

Synthèse

De façon générale, ce deuxième thème, soit la dimension relationnelle des expériences des espaces des participantes, se décline de maintes façons. Il aura été question des différentes relations et des différents contacts que chacune des participantes rencontrées entretient de façon directe et/ou indirecte et ce, avec des personnes connues ou celles leur étant inconnues. Ce sont toutes les participantes rencontrées qui ont évoqué l'expérience relative à un ou des espaces où il est question pour elle d'un contact et/ou d'une relation étant essentiellement positive : avec des amis, des membres de la famille, un amoureux, le personnel des ressources, Dieu, des personnes décédées... Enfin, la dimension relationnelle se présente comme une constance significative pour les femmes puisque chacune d'entre elles a évoqué au moins une expérience spatiale à ce sujet.

Alors que ce thème a mis en lumière les expériences d'espaces où il a été question des relations que les participantes entretiennent (ou les contacts qu'elles ont) avec les autres, une autre dimension expérientielle spatiale, caractérisée par une certaine solitude, a également émergé. Elle sera développée à la section suivante.

4.4. Les expériences spatiales relatives à une tranquillité

Toutes les participantes rencontrées ont évoqué au sujet d'au moins un espace photographié par elles une expérience dont « le dénominateur commun » renvoie, dans un sens large, à une paisibilité. Plus précisément, l'expérience des espaces ici regroupés sous le qualificatif « d'havre de paix » renvoie à un soulagement vécu par les participantes, en ce sens où elles y vivent une forme d'apaisement : elles y (re)trouvent une paix et/ou un calme. De plus, pour la majorité de ces espaces, l'expérience des participantes renvoie à une possibilité de s'évader, en ce sens où elles s'échappent de réalités; ainsi, l'expérience spatiale de quelques participantes renvoie à la possibilité de se mettre à distance, de se détacher de certaines réalités. Finalement, bien que cette expérience présente certaines nuances entre les femmes rencontrées, elle révèle comment certains espaces sont vécus comme une façon, pour les participantes, d'être en relation avec elle-même. En d'autres mots, l'expérience de ces espaces par les participantes renvoie à une forme de recueillement, où elles rentrent en elle-même.

Tout d'abord, Diane et Louise ont précisé se rendre à certains espaces lorsqu'elles se sentent « tannées ». Diane explique qu'elle se rend au Mont-Royal notamment pour les raisons suivantes : « [...] *je vais là parce que [...] je suis tannée du bruit, je suis tannée du monde, pis je veux quelque chose de calme pis qui me coûte rien finalement, fait que là, je vais m'asseoir là* ». Elle mentionne d'ailleurs que l'endroit est moins bruyant, ce qui est « *plus reposant* ». Diane dit aussi au sujet du Mont-Royal qu'il s'agit d'un endroit « *tranquille* » et « *paisible* ». C'est d'ailleurs aussi pour la « *tranquillité* » de la campagne qu'elle aurait souhaité s'y rendre pour y prendre des photographies. Diane évoque également en entrevue, en rétrospective du moment où nous étions au Mont-Royal pour y prendre des photographies et au sujet d'une photographie en particulier (fig. 4.1.): « [...] *c'était vraiment dans le bois,*

on était vraiment bien là, vraiment là. [...] j'étais calme rendue là ». Finalement, elle mentionne au sujet du Mont-Royal: « [...] *ça fait calmer les nerfs* ».

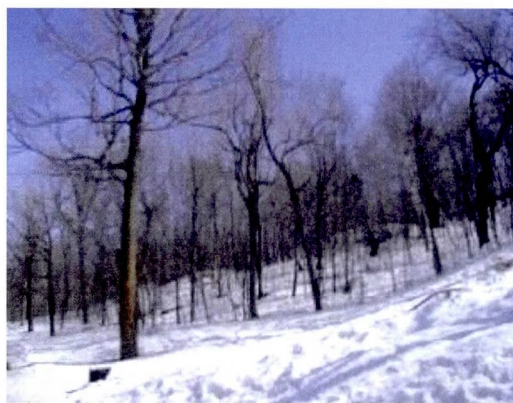


Figure 4.1. Une partie boisée du Mont-Royal.

Louise précise également les réalités qui l'irritent et qui l'amènent à s'asseoir sur un banc de parc en particulier qu'elle a photographié: « *Là, c'est où je me sentais³⁷ bien pour me recueillir toute seule, quand [...] j'étais tannée. [...] [Ailleurs], n'importe qui rentre, n'importe qui te pose des questions* ». Elle mentionne également que ce banc de parc est pour elle : « [...] *un endroit de paix* ». Finalement, Louise dit qu'elle s'y sent :

Relaxe. On a pas le choix d'avoir des moments de même parce qu'à moment donné, on vire fou. Si ta tête est trop pleine, tu vas te retrouver à l'hôpital vite pis à Douglas ! [Rires] [...] Parce que [ailleurs], on vit tout le temps des tensions, t'es jamais tranquille, [...] tu peux voir quelqu'un se faire tuer devant toi là. C'est aussi raide que ça. [...] pis je m'assois là pour juste « pifou », pour désouffler [...].

D'autres participantes n'ont pas précisé une raison en particulier qui les amène à se rendre à un endroit pour s'évader de certaines réalités; cependant, elles mentionnent au sujet de ces espaces une expérience commune : qu'ils leur permettent de se garder à distance, de se détacher de certaines réalités. C'est le cas notamment pour Annabelle, Gaëlle et Johanne.

³⁷ Louise parle de son expérience au passé, mais il s'agit d'un endroit où elle se rend encore aujourd'hui.

Annabelle explique, au sujet des terrains d'un hôpital psychiatrique qu'elle a photographiés, où elle aime se rendre pour le plaisir d'y être ou pour y rencontrer les professionnels : « [...] *ma vie au-dehors est de toutes les couleurs, quand je rentre sur leur territoire, ouh! la paix totale!* ».

Elle dit qu'elle a « *la paix totale* » à cet endroit parce que ce qui la dérange à l'extérieur de cet espace cesse lorsqu'elle s'y trouve; Annabelle explique de la façon suivante ce qu'elle entend par « *paix totale* » :

[...] rien qui tourne alentour de moi [...], « Bzzzzz » [imite le son d'une mouche], souvent, j'en ai l'impression que j'en ai des mouches alentour de moi « Bzzz, bzzzz, bzzz », y'en a trop qui me dérangent [...]. Disons au moment où je rentre sur le territoire, de l'hôpital, oups, tout ça s'arrête. [...] [C'est] Les gens alentour de moi qui font des *circus*, y'arrêtent pas. [...] [Nom de l'hôpital], disons c'est l'endroit où je suis en paix totale, disons le *circus* ne me suit pas.

Pour sa part, Gaëlle exprime au sujet du Vieux-Port de Montréal « [...] *je ressens la paix quand je vais là* »; elle exprime aussi : « *Je me sens en paix avec moi-même* ». Elle souligne également qu'elle s'y sent « *libérée* » parce que :

Ça m'aide à méditer sur beaucoup de choses, j'entends beaucoup de choses, je vois beaucoup de choses, je vis beaucoup de choses, ça m'aide à calmer mes émotions, parce que [c'est] près de l'eau, [...] moi et l'eau, on fait qu'un. J'aime l'eau pis je suis sourcière pis je suis beaucoup attirée vers l'eau, c'est ma nature première l'eau. [...] je vais toujours être près de l'eau.

Quant à Isabelle, elle explique, de façon générale, au sujet des églises et des bibliothèques qu'il s'agit des endroits où elle peut se recueillir :

C'est des endroits paisibles, [...] sûrement que je suis attachée à ça parce que j'ai toujours eu une vie mouvementée. Dans la violence, quand j'étais jeune, par la suite [où j'ai travaillé], pis aujourd'hui de vivre avec plusieurs personnes dans des maisons d'hébergement. Fait que c'est encore plus important à mes yeux avec ce que je vis en ce moment, de me retrouver le plus possible.

Les églises, représentant aussi pour Isabelle l'*Oratoire St-Joseph*, sont pour elle une source de réconfort : « *La maison de paix si on veut, qu'on rentre pis qu'on se sent comme abrié. Je vois ça un peu comme les églises c'est comme une grande doudou qui nous réconforte.* » Elle évoque également que l'église lui « [...] *amène une grande paix intérieure* [...] ». Isabelle

ajoute que l'église est un moyen pour se sentir bien et qui lui « [...] *apporte une grande force intérieure pour pouvoir poursuivre* ». Elle dit d'ailleurs qu'elle s'est recueillie dans les églises : « [...] *à chaque fois que j'ai eu des gros moments durs dans ma vie* ». Isabelle mentionne que durant ces moments difficiles, elle y laissait libre cours à ses émotions; elle indique aussi qu'il s'agit de l'endroit le plus propice à « *lâcher prise* » : « [...] *les larmes sont mis à couler pis j'étais pas capable de m'arrêter. [...] c'est comme une place où je pouvais me laisser aller, pis que c'était correct. [...] C'est une forme de lâche prise si on veut, je pense que c'est le meilleur endroit pour lâcher prise* ». Elle exprime également qu'elle se sentait alors très émue parce que « [...] *je me sentais proche de quelque chose qui pouvait m'aider* ». Isabelle apprécie aussi le fait que les églises soient accessibles à tous : « [...] *on se fait jamais refuser de rentrer dans une église, qu'importe ta race, qu'importent tes origines [...]. Pis on peut pas dire ça de plusieurs endroits [...]. C'est ouvert pour tout le monde. [...]. Pis ça coûte rien, en plus* ». Isabelle dit également: « [...] *qu'importe où tu voyages dans le monde, des églises y'en a partout* ». Elle exprime aussi « [...] *l'église, a m'habite à l'intérieur de moi* ». Finalement, Isabelle mentionne également au sujet des bibliothèques « [...] *c'est encore une place de recueil [...]. Pis c'est encore un endroit qui est paisible, où est-ce qu'on doit respecter le silence* ».

Pour Johanne, un café qu'elle a photographié est, entre autres, vécu comme une façon de s'évader; elle dit de cet endroit qu'il est « [...] *to get away from life* ». Cependant, l'expérience de ce café est plus qu'une façon pour elle de se mettre à distance de certaines réalités comme il a pu être évoqué jusqu'à maintenant chez d'autres participantes : elle le qualifie de « chez soi » (« *home* »). Johanne fait part de différents éléments qui font en sorte que cet endroit représente son « chez soi » : il est possible de trouver ces cafés dans différentes villes et qu'il s'agit d'un endroit paisible; par ailleurs, elle dit aussi de ce café qu'il lui apporte un soulagement face à ce qu'elle vit :

« [...] *a place for me to feel like home. Just because there's always [Nom du café] in every city that you go to. So, for me, [...] to you walk to a [Nom du café], [...] it's to relief for whatever things that are going on in life. You know, step in here, go in there, grab a coffee and you know, just sit there relax [...]. Even if, you know that once you walk out, you are gonna be stuck outside again, you know. So you take that leverage and just walking in here [...], warm coffee in your hand and its...It's peaceful in a sense of home [...]. »*

Enfin, Johanne explique que ce café est un « chez soi », ce qui est pour elle: « [...] *somewhere sanitary, somewhere that's peaceful, somewhere that's not outside [...]. Home for me, is [where I can] [...] relax, and read a book [...], or even, listen to my mp3 music [...]. It's away from [...] the outside world* ». Finalement, Johanne dit qu'elle se sent heureuse et libre aussitôt qu'elle entre dans cet établissement parce qu'elle sait qu'elle aura un bon café.

Pour sa part, Camille ne précise pas, au sujet de certaines de ses expériences spatiales, qu'elle essaie d'échapper à quelque chose en particulier; elle utilise cependant l'expression « se retirer ». Elle dit apprécier le calme régnant dans un café et un centre commercial qu'elle aime fréquenter et desquels elle a photographié divers « objets ». Elle mentionne au sujet de ces deux espaces qu'elle y médite et y prend le temps de respirer. Au sujet d'un café qu'elle aime fréquenter, Camille dit qu'il s'agit d'un endroit important pour elle notamment parce que « [...] *c'est calme, pis je cherche beaucoup le calme, pis quand je peux, je prends des inspirations, expirations, pour reprendre mon souffle là, parce que, je cours pas physiquement, mais je cours autrement. [Rires] Donc y faut méditer aussi* ». Il semble que de reprendre son souffle pour Camille puisse être compris comme une façon de se ressaisir. Elle mentionne aussi au sujet du centre commercial : « [...] *c'est un endroit que j'aime, [...] parce que [...] Je peux me retirer* ». Elle explique au sujet de ce même espace : « [...] *je vais relaxer, je vais méditer, je vais expirer inspirer* ». Par ailleurs, Camille mentionne, sans que cela soit dans un espace physique précis, « [...] *partout où je peux me retirer finalement, je rentre à l'intérieur de moi, je sais quand même où je suis là [Rires], [...] j'ai des petits trucs qui fait que, je suis à travers la foule mais je suis seule [petit rire]* ».

Finalement, pour Annabelle, un café qu'elle aime fréquenter n'est pas vécu comme une façon de se détacher, mais plutôt une manière de se « rattacher ». Plus précisément, elle dit toujours retrouver la même bonne atmosphère dans ce café, ce qui représente pour elle quelque chose à quoi s'accrocher, qui est fiable et constant, constituant un réconfort et une façon de se rééquilibrer :

L'atmosphère est chaleureuse, l'endroit est très paisible. [...] Pis c'est intime, c'est plaisant. Cette atmosphère est là littéralement toute la journée, tout le temps, [...] je retrouve la même atmosphère, toujours [...], une belle atmosphère où tout le monde, je crois, est bien. Moi, moi aussi je me sens bien. [...] c'est comme une chose à quoi je peux m'accrocher, quoique ce soit qui soit débalancé dans ma vie [...]. Quelque chose qui est fiable dans la vie, qui est toujours constant, toujours là, comme un point quoi, où on peut s'accrocher, où on peut aller, revient. [...] Ça c'est, un réconfort, pis ça me rééquilibre...dans les hauts et les bas de la vie! [Rires]

Quelques autres dimensions expérientielles spatiales de « l'havre de paix » des femmes

Certaines participantes ont aussi fait part de certaines nuances quant à l'expérience spatiale de leurs « havres de paix » : qu'ils sont pour elles sources d'énergie, qu'ils sont caractérisés par un respect des autres personnes s'y trouvant, qu'elles s'y sentent libres et enfin, qu'elles font le vide dans leurs esprits.

Deux participantes ont évoqué, au sujet d'endroits présentés jusqu'à maintenant, qu'ils leur permettent également de « *faire le plein d'énergie* ». Louise explique qu'elle se rend et s'assoit sur un banc de parc en particulier « [...] *pour me recueillir, [...] pouvoir me charger de bonne énergie* ». Isabelle mentionne également au sujet des églises : « *C'est une façon pour moi de faire le plein d'énergie aussi* ».

Isabelle et Annabelle ont aussi évoqué le respect qu'elles retrouvent dans certains des espaces mentionnés jusqu'à présent. Isabelle affirme au sujet des églises qu'elles sont : « [...] *la seule place où peut trouver du respect. Où est-ce que les gens vont aller prier, où est-ce que les gens doivent garder silence. Respecter les gens. Pis je trouve que ça amène à une tranquillité, à apaiser un peu la souffrance* ». Elle perçoit aussi un respect dans les bibliothèques, ce qu'elle mentionne être très important pour elle.

Annabelle évoque aussi l'attitude respectueuse des clients du café qu'elle aime fréquenter : « *tout le monde est respectueux* ». Elle dit également avoir la « *paix totale* » à l'hôpital et sur ses territoires, notamment par l'imposition de règlements de cette institution, lesquels interdisent entre autres la violence, dont les propos non respectueux : « *Là, eux autres y peuvent absolument imposer à tout le monde de suivre leurs règlements. [...] C'est très strict, du point de vue [...] non-violence [...]. rien n'est permis, aucune [...] agression, des langages verbals, euh non respectueux, rien de ça n'est pas permis* ».

Annabelle et Isabelle ont aussi évoqué, au sujet d'espaces représentant, en quelque sorte, un havre de paix pour elles, qu'elles y sentent une liberté notamment parce que les autres personnes s'y trouvant ont une « attitude d'ouverture ». Annabelle, au sujet du café qu'elle aime fréquenter, explique :

[...] c'est plaisant parce que chacun peut être soi-même [...]. [C'est] individuellement libre, [...] libre d'être moi-même, [...] chacun est bien à sa façon. Et ça, c'est quelque chose d'extraordinaire. [...] on voit des gens [...] chacune [...] d'être libres, d'être libres d'être heureux avec soi-même [...], peu importe ce qu'il soit en train de faire. [...] Les gens y peuvent vouloir faire, y sont libres de le faire. Tout le monde le respecte [...].

Isabelle mentionne aussi, au sujet des églises, qu'elle y sent une liberté de laisser cours à ses émotions, tout comme ses pensées et ce, sans se sentir jugée. Elle dit au sujet des moments où elle s'est rendue dans les églises parce qu'elle vivait des périodes difficiles : « *Je m'aurais pas permis sur la rue de pleurer, je m'aurais sentie intimidée [...]. Mais quand tu vas à l'Oratoire, ben, je me dis tu penses pas à ce que les gens vont penser* ». Isabelle explique « [...] on sent qu'on peut demander de l'aide sans être jugé pis qu'on peut se permettre de dire nos pensées librement comme y viennent ».

Finalement, deux participantes ont mentionné « ne penser à rien » lorsqu'elles se trouvent aux espaces que nous présentons ici comme des « havres de paix ». Louise au sujet de « son » banc de parc explique ce qu'elle y fait : « *M'asseoir, c'est tout. Même pas penser pis rien* » et dit également qu'elle s'y rend pour « [...] *vider ma tête* ». Pour sa part, Camille dit lorsqu'elle est au centre commercial qu'elle fréquente, ne pas penser à « [...] *grand-chose* ». Ainsi, pour Louise et Camille, l'expérience spatiale de leurs « havres de paix » renvoie, entre autres, au fait d'y faire le vide dans leur esprit.

Synthèse

Chacune des participantes rencontrées a photographié au moins un espace dont le dénominateur commun de leur expérience renvoie, d'une manière générale, à une quiétude. Plusieurs ont d'ailleurs évoqué se sentir en paix lorsqu'elles se trouvent à ces endroits. Il a aussi été question, pour certaines participantes, d'expériences spatiales sources de réconfort et de soulagement, comme les propos de Johanne, d'Isabelle et d'Annabelle l'ont soulevés.

Isabelle et Annabelle ont aussi évoqué à la fois le respect et la liberté de certains de ces espaces. Par ailleurs, l'une des dimensions expérientielles renvoie parfois à la possibilité d'y faire le plein d'énergie, comme l'ont évoqué Louise et Isabelle. Il a aussi été question, pour Louise et Camille, de ne pas penser à grand-chose lorsqu'elles se trouvent à ces endroits. Isabelle a aussi soulevé l'importance qu'elle accorde au fait que les églises soient accessibles à tous, qu'elle lui procure une force intérieure et aussi, le caractère « purgatif » des églises, autrement dit, un espace dont l'expérience renvoie à une façon de laisser libre cours à ses émotions. Les propos de Johanne au sujet du café ont notamment montré qu'il représente pour elle un « chez soi ». Finalement, il est intéressant de rappeler que Camille se retire, semblant se créer son propre espace psychique, sans que ce dernier ne prenne nécessairement forme par un espace physique précis. En somme, bien que l'expérience de ces espaces soit marquée, de façon générale, par une paisibilité, ils sont également vécus par les participantes comme une façon d'échapper à certaines réalités et, ultimement, d'être en relation avec elle-même.

4. 5. Autres dimensions expérientielles spatiales

Les divers points présentés jusqu'à maintenant ont mis en lumière quelques dimensions expérientielles des espaces abordées par plusieurs participantes. Cette section porte sur des dimensions expérientielles spatiales évoquées par une ou deux participantes. Il est question d'expérience spatiale relative à avoir du plaisir, à se transporter, à s'informer dans les bibliothèques, à passer le temps avant de retourner à la ressource d'hébergement, à faire de l'exercice physique et finalement, à la possibilité de rencontrer un médecin.

Deux participantes ont mentionné des endroits desquels elles disent « *avoir du plaisir* ». Louise dit au sujet d'un bar qu'elle a photographié : « *Là, j'y vais pour le fun là, pour avoir du plaisir pis me changer les idées* ». Pour sa part, Annabelle a photographié un magasin où elle se rend pour y faire des achats (fig. 4.2.). Elle répète, à plusieurs reprises, qu'il s'agit d'un endroit « *amusant* » et elle précise d'ailleurs qu'il représente, de toutes ces photographies, là « *où je m'amuse.* » Annabelle indique aussi : « [...] *on y trouve de belles choses toujours à bon prix* ». Finalement, ce magasin est synonyme de « *surprises* » pour Annabelle; elle dit au sujet de sa photo de ce commerce : « *Elle pour les surprises [...]* ».

[Rires] *Y'aura pas du tout, du tout ce que je cherche, mais y'aura toutes sortes d'autres choses à quoi je ne m'attends pas. [...] quand je rentre là, [...] je me laisse porter par la surprise ».*



Figure 4.2. Un commerce.

Bref, l'expérience de chacun des espaces rapportés par Annabelle et Louise met en lumière des lieux où elles ont du plaisir.

Deux participantes ont aussi évoqué la possibilité de se transporter d'un endroit à un autre. Camille a photographié un wagon de métro, représentant le métro comme moyen de transport : « *c'est un moyen de transport qui va vite [...] c'est un moyen de me transporter, à chaque jour finalement* ». Johanne a aussi précisé au sujet du terminus d'autobus qu'elle a photographié qu'il constitue pour elle un moyen de se transporter.

Deux participantes ont mentionné aimer lire dans des bibliothèques. Annabelle a photographié une bibliothèque au sujet de laquelle elle explique : « [...] *je peux m'informer, lire, chercher sur quelque chose que j'ai besoin* ». Isabelle a aussi nommé au sujet des bibliothèques : « [...] *on peut se documenter sur tous les sujets possibles. Pis que ça prend pas de l'argent nécessairement. Pis que c'est accessible à tout le monde.* [Silence] *De pouvoir s'instruire, de se documenter. Ou même [...] pour trouver un livre pour un passe-temps* ».

Camille et Annabelle ont abordé des endroits où elles passaient la journée en attendant de retourner à la ressource où elles dormaient. (Pour ces deux participantes, elles fréquentaient un service d'une ressource où l'on peut y dormir et que l'on quitte le lendemain; autrement dit, on ne peut y rester pendant la journée.) Camille a fait mention de différents endroits où elle se rendait lorsqu'elle quittait la ressource d'hébergement où elle séjournait. Elle explique qu'elle allait souvent au Vieux-Montréal (qu'elle aurait souhaité photographier) : « [...] *si faisait beau soleil, [...] [j'allais] dans le Vieux-Montréal, [...] je passais des après-midi. Je peignais là. [...] Aussi, je regardais la nature évidemment, le fleuve* ». Camille dit aussi, en référence à sa photographie de la station de métro *Place-des-Arts*, qu'elle se rendait souvent à l'extérieur de ce métro, où se déroulaient à proximité, entre autres, durant la période estivale, des festivals pour y passer la journée. Pour sa part, Annabelle explique au sujet d'un café qu'elle a photographié, qu'elle y venait pour passer la journée avant de retourner à la ressource où elle dormait : « [...] *quand j'étais [Nom d'une ressource], le reste de la journée, [...] très, très souvent, je le passais ici [...] souvent, avec un seul café* ».

Gaëlle et Louise ont toutes deux soulevé l'importance pour elles de faire de l'exercice physique. La majorité des photographies de Gaëlle reconstituent le trajet qu'elle fait à pied, habituellement tous les jours. Elle dit marcher pour le plaisir de se livrer à cet exercice et pour faire de l'activité physique : « [...] *j'adore marcher [...]. Pis pour moi, à chaque fois que je vais là, c'est monter les marches, les descendre, c'est un cardio pour moi, ça me mets en forme, j'aime ça* ». Pour sa part, Louise aurait souhaité photographier un YMCA où elle s'entraînait : « *Le YMCA, c'est un endroit où est-ce que je suis vraiment sereine. Je me fais du bien à moi [...]. Je vais m'entraîner avec les machines, pis aller à la piscine* ».

Enfin, la possibilité de rencontrer un médecin a été soulevée par Johanne, pour qui les CLSC représentent une ressource importante qu'elle aurait d'ailleurs souhaité photographier : « CLSC [...] *for me, someone that doesn't have a family doctor, [...] I think it's one of the best place to go to. [...] especially if you are homeless, because [...] most people, they don't have family doctor* ».

Cette courte section a présenté différentes expériences spatiales abordées par quelques participantes; des espaces où elles font de l'activité physique, en passant par la possibilité de

se transporter, d'avoir du plaisir, de « passer le temps », à se documenter dans les bibliothèques et finalement, à la possibilité de rencontrer un médecin.

Finalement, un dernier thème, soit la dimension temporelle spatiale, met en lumière des expériences et/ou des espaces dont l'expérience a été développée par les participantes en évoquant différents repères temporels, ce qui sera présenté dans la section suivante.

4.6. Les dimensions temporelles des expériences spatiales

Ce dernier thème développera la dimension expérientielle spatiale des femmes rencontrées en fonction de divers « paramètres » temporels; tout d'abord, il sera question d'espaces dont l'expérience est traversée par deux « repères temporels » : premièrement, le passé et le présent et deuxièmement, le passé et le futur. Les expériences spatiales référant aux trois repères temporels (passé, présent et futur) seront ensuite présentées. Dans l'ensemble, ce dernier thème ayant émergé montrera parfois des tournants, tout comme certaines continuités dans l'expérience des femmes. Il présentera, notamment, ce que certaines participantes projettent pour le futur. Par ailleurs, au risque de nous répéter, les principaux thèmes ayant émergé sont présentés de façon distincte, bien qu'un chevauchement puisse demeurer. Ainsi, bien que ce thème renvoie à la dimension temporelle des expériences des espaces des participantes, il sera également parfois question d'une dimension relationnelle de l'expérience spatiale des participantes. Il est parfois difficile, voire impossible, de départager nettement ces deux dimensions expérientielles des espaces des femmes parce que pour ces dernières, elles demeurent interdépendantes...Par exemple, une expérientielle spatiale pour une participante peut faire écho à un souvenir se présentant pour elle « de pair » à une personne.

4.6.1. Les expériences spatiales se conjuguant au passé et au présent

Dans cette sous-section, il est question des espaces dont l'expérience des participantes fait écho à deux dimensions temporelles : au passé et au présent. Il est question des expériences spatiales évoquant des constances et/ou des tournants dans la trajectoire des participantes.

Tout d'abord, une participante, ayant précisé que son métier est actuellement celui de la prostitution et ayant photographié quelques endroits en lien avec ce travail, a également photographié un espace qu'elle ne fréquente plus, mais représentant pour elle « là où tout a commencé »³⁸, c'est-à-dire lorsqu'elle a commencé à se prostituer à un jeune âge, notamment parce que ses parents ne pouvaient pas subvenir aux besoins de la famille. Elle dit finalement que cet endroit est pour elle un lieu de « survie ». L'expérience de cet espace semble donc évoquer chez cette participante un tournant, autrement dit, le moment et le lieu où elle a commencé à se prostituer; par ailleurs, la prostitution demeure une certaine constance dans sa vie puisqu'elle se livre encore aujourd'hui à ce travail.

Un parc photographié par une participante qu'elle fréquentait dans le passé, notamment pour y acheter des substances illicites, lui rappelle cette période de sa vie où elle consommait de la drogue dure. Ceci lui rappelle aussi lorsque, dans le passé, elle vendait de la drogue pour ensuite s'en procurer. (Cependant, elle ne s'adonnait pas à la vente de drogue dans ce parc en particulier.) Elle dit que ce parc est pour elle un endroit à éviter et, ce, pour s'assurer de ne pas consommer de la drogue à nouveau. Bien qu'aujourd'hui elle se trouve à devoir circuler à proximité de ce parc, elle fait tout pour l'éviter et, donc, recommencer à consommer. Elle dit de ce parc qu'il représente pour elle un « style de vie » (compris ici comme la consommation de drogue dure) faisant partie de son passé. Elle exprime finalement avec enthousiasme et fierté qu'elle réalise que sa vie a beaucoup changé depuis cette période où elle consommait de la drogue et vendait de la drogue. En somme, ce parc semble évoquer chez cette participante un tournant.

Annabelle a photographié une bibliothèque (fig. 4.3.), cette dernière représentant une autre bibliothèque qu'elle fréquente et qu'elle aurait souhaité photographier. Cependant, elle mentionne que l'architecture de cette bibliothèque évoque chez elle la stabilité, ce qu'elle évitait dans le passé alors qu'aujourd'hui, c'est ce qu'elle recherche; elle précise que la stabilité, synonyme de durabilité, est rassurante pour elle, alors que tout change dans la vie et qu'il n'y a rien à quoi s'accrocher :

³⁸ Notes personnelles issues du journal de bord

C'est une belle architecture. Ça donne une impression aussi de stabilité, juste la façade comme ça en pierres, [...] ça a été bâtie pour durer. [...] dans la vie tout est relatif, tout change, on a rien à quoi s'accrocher, disons quelque chose qui représente la durabilité, la stabilité aussi, ça me rassure. [...] Moi, j'en ai besoin de ça. [Silence] Je sais pas si ça ça vient avec l'âge, parce que, si je recule un peu dans le temps, j'ai fui tout ce qui représentait une stabilité. [...] J'avais pas besoin de ça et j'étais bien. À ce moment-ci, je sens le besoin.

Il semble donc que pour Annabelle, l'architecture de cette bibliothèque évoque chez elle la stabilité, ce qu'elle souhaite actuellement mais qu'elle a fui dans le passé. Ceci porte à croire que la stabilité se présente actuellement comme un tournant dans la vie d'Annabelle.



Figure 4.3. Une bibliothèque.

Pour sa part, Camille a expliqué l'une des raisons faisant en sorte qu'elle aime fréquenter le café où elle a photographié l'un des présentoirs de nourriture (fig. 4.4.): « [...] *c'est une bouffe que j'aime, [...] ça coûte un peu cher, mais moi, les choses que j'aime, c'est plus cher, c'est dans tout ça, depuis que je suis au monde. [...] mon père était un homme qui avait beaucoup de goût en tout, alors je tiens ça de lui* ». Il semble donc possible que pour Camille, avoir du goût se présente comme une constance et aussi, une caractéristique qu'elle associe à son père.



Figure 4.4. Un présentoir de nourriture dans un café.

Finalement, le Mont-Royal est un endroit que Diane aime actuellement fréquenter. L'endroit lui rappelle également des moments passés avec des membres de sa famille et aussi, des amis.³⁹ Elle mentionne notamment en entrevue à ce sujet : « *Chaque fois qu'on avait de la visite à maison pis qu'on avait rien à faire l'après-midi, [...] « Bon on va aller sur la montagne, [...] on va aller se promener » »*. Diane dit aussi penser à sa mère lorsqu'elle se rend à cet endroit; le Mont-Royal lui fait d'ailleurs penser la campagne, milieu d'où elle vient, et lui rappelle son enfance : « *[...] je pense à ma mère [...], ça me fait penser à la campagne un peu [...]. Ça me fait rappeler un p'tit peu mon enfance* ». Diane a notamment photographié les chevaux de la police montée se trouvant à proximité du Mont-Royal (fig. 4.5.), entre autres, parce que pour elle on retrouve ces animaux plutôt en campagne et que, pour elle, les retrouver en ville amène un certain « jeu d'espaces »; elle dit notamment au sujet de ses photographies de chevaux : « *[...] je viens de la campagne [...]. C'est pour ça que je l'ai photographié [...], est-ce qu'on est sur la montagne ou est-ce qu'on est à la campagne?* ». Diane a par ailleurs expliqué qu'elle a fait de l'équitation en campagne lorsqu'elle était plus jeune. Bref, le Mont-Royal étant un endroit où Diane aime se rendre et représentant pour elle la campagne, le milieu d'où elle vient, semble se présenter comme une certaine constance dans sa vie.

³⁹ Notes personnelles issues du journal de bord

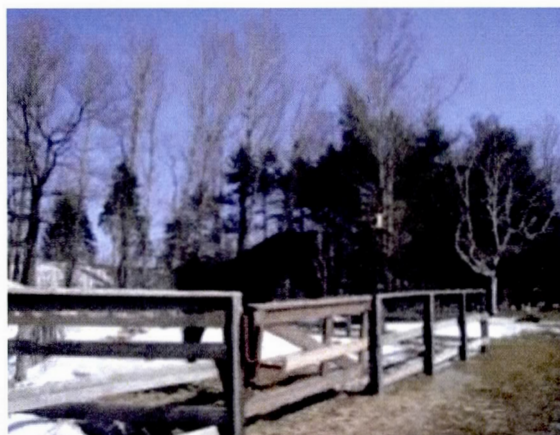


Figure 4.5. Un cheval à proximité du Mont-Royal.

En somme, cette sous-section portant sur les espaces dont l'expérience des participantes fait référence au passé et au présent met en lumière certaines constances, tout comme certains tournants. La sous-section suivante portant sur le passé et le futur mettra en lumière d'autres dimensions expérientielles spatiales chez les participantes.

4.6.2. Les expériences spatiales se conjuguant au passé et au futur

Chez trois participantes, les expériences d'espaces significatifs pour elles renvoyaient à deux « repères temporels » : le passé et le futur. Ainsi, les espaces en question n'étaient pas des endroits actuellement fréquentés par les participantes; cependant, ils représentent à la fois des souvenirs et des projets pour elles.

Le magasin *Omer de Serres* n'est pas un endroit qu'Isabelle fréquente actuellement. Cependant, elle a photographié ce magasin et certains objets se trouvant à l'intérieur (fig. 4.6.) parce qu'ils représentent pour elle l'artisanat, ceci étant associé, d'une part, à des souvenirs. Isabelle aborde d'emblée des souvenirs relatifs à sa grand-mère parce que cette dernière faisait de l'artisanat, ce qui lui amène à exprimer beaucoup de reconnaissance à son égard et ce qui notamment fait dire à Isabelle que l'artisanat fait partie de ses racines; par ailleurs, l'artisanat lui rappelle aussi lorsqu'elle était en institution : « [...] *ma grand-mère faisait beaucoup de tricot, elle faisait des tapis, elle faisait des courtepoinetes. Fait que c'est un p'tit peu encore mes racines, que moi j'ai grandi avec ça. Pis par la suite, en étant en institution, j'ai appris [...] toute ce qui est artisanat* ». D'autre part, l'artisanat représente

aussi pour Isabelle différents projets d'avenir. Tout d'abord, il renvoie à celui de faire de l'artisanat lorsqu'elle aura son appartement notamment pour le décorer à son goût; elle dit : « *Pis quand je vois ça, j'ai juste envie de me retrouver en appartement pour pouvoir me faire des belles choses à moi* » et: « [...] *si je regarde tout ça, mais je me dis « [Isabelle], tu vas avoir un bel petit appartement plus tard » »*. L'artisanat représente aussi pour Isabelle la possibilité d'exercer le métier d'artisane et même, l'un de ses rêves, soit celui d'avoir son propre commerce d'artisanat.



Figure 4.6. Du matériel artisanal dans un commerce.

Isabelle a aussi photographié un bouquet de fleurs (fig. 4.7.) notamment parce qu'elle aurait voulu photographier le *Jardin botanique*, étant un endroit qu'elle a déjà visité dans le passé et qu'elle souhaite visiter dans le futur. Finalement, Isabelle affirme : « [...] *la première chose que je vais m'acheter dans un appartement, c'est les fleurs* ».



Figure 4.7. Un bouquet de fleurs.

Tout comme pour Isabelle, Louise a un projet pour quand elle aura son logement, celui d'aller au YMCA (qu'elle aurait d'ailleurs voulu photographier) où elle s'entraînait : *« Pour l'instant, je suis pas capable de le faire, parce que je pense plus à la survie, qu'à m'amuser. Mais, mais que j'aïlle mon appartement, ça va tout rentrer dans l'ordre »*.

Pour sa part, Camille a photographié la station de métro *Place-des-Arts* notamment en référence à la salle de spectacle de la *Place-des-Arts*, un endroit où elle a évoqué avoir assisté dans le passé à des concerts. Bien qu'elle n'ait pas soulevé s'y rendre actuellement, elle dit : *« [...] la Place-des-Arts, bon, y va falloir que je trouve une journée pis que je me dis « Bon, c'est là que je vais aujourd'hui » »*.

En somme, pour Isabelle et Louise, les dimensions expérientielles temporelles des espaces dont il a été question dans cette sous-section montrent qu'elles n'ont actuellement pas la possibilité de se livrer à certaines activités qu'elles aiment; cependant, force est de constater qu'elles ont en tête ces différents projets qui pourraient, selon leurs propos, se concrétiser lorsqu'elles auront un appartement. Cependant, Camille n'a pas mentionné que la possibilité d'assister à un concert à la *Place-des-Arts* s'arrime nécessairement pour elle au moment où elle aura son propre logement.

Les dimensions expérientielles spatiales présentées dans ce thème ont porté sur deux repères temporels; la sous-section suivante s'attardera à mettre en lumière celles faisant référence aux trois repères temporels, soit le passé, le présent et le futur.

4.6.3. Les expériences spatiales traversées par les trois repères temporels : passé, présent et futur

Cette dernière sous-section portant sur la dimension temporelle met en lumière des expériences spatiales des participantes traversées par les trois repères temporels, soit le passé, le présent et le futur. Elle met non seulement en lumière des constances et parfois des tournants, dans le parcours des femmes mais aussi, pour certaines d'entre elles, des intérêts et des projets...

Une photographie de Camille au piano a été prise, à sa demande, dans un centre commercial qu'elle fréquente (fig. 4.8.). Tout d'abord, cette photo lui rappelle divers souvenirs d'enfance. Camille explique qu'elle jouait du piano à la maison familiale : « [...] *chez nous, on a toujours eu un piano, [...], je m'installais au piano pis je jouais !* » Camille ajoute, toujours au sujet de cette photographie, que ceci lui rappelle : « [...] *quand j'étais jeune aussi, on allait aux concerts des Jeunesses musicales [...], pis pour moi, c'était la sortie la plus importante [...] qu'on pouvait faire, j'aimais ça* ». Elle se souvient également des leçons de piano qu'elle recevait, ce qu'elle aimait beaucoup, alors qu'elle était dans un couvent. Camille a d'ailleurs abordé une autre expérience relative au couvent; elle explique que la brique de la bibliothèque qu'elle a photographiée lui rappelle des souvenirs d'enfance associés à ses parents : ces derniers ont décidé qu'elle soit pensionnaire dans un couvent alors qu'elle était enfant, à son grand désarroi : « [...] *cette brique-là [...], ça me rappelle les couvents où j'ai été pensionnaire [...] si jeune, je venais d'avoir XX ans. [...] c'est pas de bons souvenirs* ». Elle explique qu'elle s'est sentie rejetée par ses parents et ne comprenait pourquoi elle se trouvait là :

[...] mon père pis ma mère, pis moi, c'était comme, j'étais une rejetée, pourquoi qu'ils venaient me voir si ils m'avaient placée dans un endroit comme ça [...], pis là, ma mère a dit « Ben écoute, [Prénom du père], on va la ramener à la maison », pis là mon père « T'as voulu qu'a soit ici, ben a va rester ici. ». [...] je regardais mon père, pis je pense que j'ai commencé à haïr mon père [...]. moi, je me disais « Qu'est-ce que je fous ici ? »

Par ailleurs, Camille dit, au sujet sa photographie où elle apparaît derrière le piano, qu'elle aimerait avoir cet instrument de musique. Finalement, cette photographie représente pour elle des rêves; elle mentionne, d'une voix émue : « [...] *j'aurais toujours voulu être ça [...]*

pianiste de concert. Ou chanteuse d'opéra. [...] c'est un de mes plus grands rêves ». En somme, il nous semble que les propos de Camille font émerger deux éléments significatifs : d'une part, une continuité temporelle quant à son intérêt et sa passion pour la musique; d'autre part, un tournant particulièrement important dans sa vie, soit le moment où elle a été pensionnaire dans un couvent.



Figure 4.8. Camille au piano.

Camille a aussi photographié des chats dans une animalerie; elle aborde, au sujet de ces animaux, des expériences faisant écho aux trois repères temporels. Tout d'abord, il s'agit d'un commerce qu'elle visite régulièrement; elle mentionne « adorer les chats » et explique qu'elle les a photographiés « *Parce que j'arrête toujours pour les voir* [Rires] ». Elle a aussi dit « [...] *je m'ennuie beaucoup de mon [...] chat [...]* » et a raconté quelques souvenirs en lien avec ce dernier. Finalement, Camille souhaite avoir un ou deux chats lorsqu'elle aura un appartement.

Chez Gaëlle, son expérience spatiale du Vieux-Port de Montréal fait également écho aux trois repères temporels. Elle explique qu'elle se rend au Vieux-Port notamment parce que cet espace lui rappelle des souvenirs d'enfance : « *Je suis tombée en amour avec le Vieux-Port [...]. j'étais toute petite pis ma mère avait des grosses encyclopédies [...]. [...] je passais des journées entières écrasée en admiration devant l'eau pis les bateaux* ». Gaëlle dit également que cet espace représente pour elle divers projets : celui de suivre « *des cours de navigation* », de « *devenir capitaine* », de « *faire des recherches* » sur le fleuve Saint-Laurent et, finalement, « *de trouver quelque chose pour travailler et vivre [dans ce secteur]* ». Non seulement le Vieux-Port évoque des souvenirs et des projets pour Gaëlle, il est aussi un

endroit où elle se rend habituellement tous les jours lorsqu'elle va marcher; elle a expliqué s'y rendre parce que le fleuve Saint-Laurent se trouve à proximité et qu'étant donné qu'elle est sourcière, elle est attirée vers l'eau (fig. 4.9): « [...] *le Vieux-Port qui est derrière [...] c'est ça qui m'attire parce que, je suis une sourcière, source, aller à la source, mon corps est le bâton. [...] on est près de l'eau parce que le fleuve est juste en haut là, là, on est pas loin* ». Bref, l'expérience spatiale temporelle du Vieux-Port de Montréal, situé près du fleuve Saint-Laurent, se présente, selon nous, comme une continuité dans la vie de Gaëlle, source notamment de projets pour elle.



Figure 4. 9. Le Vieux-Port de Montréal.

Pour Isabelle, comme il a été développé précédemment, les églises, les bibliothèques et l'animalerie sont des endroits qu'elle fréquente actuellement avec sa fille. Cependant, ces espaces significatifs pour Isabelle sont également traversés par différentes expériences faisant écho à d'autres dimensions temporelles, soit à son passé et à son futur. Tout d'abord, ces trois endroits lui remémorent différents souvenirs. Pour les églises, Isabelle évoque des souvenirs en lien avec sa grand-mère de même qu'avec sa fille : « *Je pense quand j'étais toute petite avec ma grand-mère quand je faisais mes premiers pas. [...] Pis ça me rappelle le jour [...] où j'ai fait baptisée ma fille aussi* ». Elle ajoute d'ailleurs au sujet des églises et de sa grand-mère : « [...] *c'est quelque chose que j'ai grandi avec ça. Fait que ça fait partie de mes racines j'imagine* ». Isabelle répète d'ailleurs ces mêmes propos, mais cette fois-ci en lien avec sa fille et ce, toujours au sujet des églises : « [...] *c'est comme si ça fait partie de mes gènes ou des mes racines, encore, une autre fois* ».

Isabelle mentionne aussi, tant au sujet des églises qu'à celui des bibliothèques, qu'elle aimerait s'y rendre davantage dans le futur pour s'y recueillir « [...] *parce que j'en ressens plus le besoin qu'avant* ». De plus, Isabelle dit des églises qu'elle souhaite, dans le futur, « *aller à la confesse* » et « *aller à l'Oratoire St-Joseph* ».

Isabelle a aussi mentionné différents souvenirs en lien avec les bibliothèques représentant pour elle les livres et l'instruction comme il en sera question dans ses propos. D'une part, il est question des moments passés avec sa fille. Elle évoque notamment que l'intérêt que sa fille a développé pour les livres est le plus beau cadeau qu'Isabelle pouvait lui offrir; elle dit aussi que les bibliothèques représentent un endroit où elle et sa fille ont grandi ensemble et finalement, un espace faisant partie de ses racines :

Ça rattache beaucoup de souvenirs [...] avec ma fille. [...] je suis contente de l'avoir amenée souvent là jeune, parce qu'aujourd'hui elle aime les livres [...]. [...] je pense que c'est le plus beau au monde ce que j'ai pu y transmettre. Que des fois il y a des choses qui coûtent rien, qui fait du bien pis, qu'on peut s'instruire même avec pas de sous dans les poches [...]. Depuis que ma fille est toute petite, on s'est toujours retrouvées à la bibliothèque, souvent. C'est un moment où elle et moi on se sent bien ensemble parce que c'est quelque chose qu'on a grandi, si on veut, en même temps. [...] c'est comme si ça fait partie de mes gènes ou de mes racines [...].

D'autre part, les bibliothèques, représentant également pour Isabelle les livres, lui rappellent également lorsqu'elle était en institution:

Les livres, ça viendrait plutôt de l'institution, quand j'étais très jeune, j'étais en institution, on avait une bibliothèque. [...] c'était un endroit où je me recueillais souvent avec mes livres. [...] Ça me permettait de lâcher prise. Pis l'éducation que j'avais pas eue, mais je me disais tout le temps que je pouvais aller la chercher ailleurs.

Finalement, les bibliothèques, représentant également pour Isabelle les livres, l'amène aussi à aborder certains de ses rêves. Elle mentionne : « [...] *j'aimerais écrire un livre, ça serait un de mes vœux les plus chers, fait que c'est pour ça que la bibliothèque est très rattachée avec ce que je vis pis ce que j'aime dans la vie* ». Isabelle exprime aussi, toujours en lien avec les livres : « [...] *j'ai toujours rêvé d'avoir un grand mur avec beaucoup de livres chez moi* ». En somme, les expériences spatiales temporelles des églises et des bibliothèques se présentent

comme une continuité dans la trajectoire d'Isabelle; elles mettent également en lumière différents projets qu'elle souhaite concrétiser dans le futur.

Le troisième espace significatif pour Isabelle, soit une animalerie qu'elle a photographiée ainsi que des animaux se trouvant à l'intérieur, constitue un endroit qu'elle visite souvent avec sa fille et faisant également émerger chez elles des souvenirs et des projets. Isabelle dit d'emblée, au sujet de ses photographies de l'animalerie (fig. 4.10.), un souvenir particulièrement difficile : « [...] *quand j'étais très jeune, j'avais [...] un petit chien. Pis y'avait fait ses petits dégâts par terre [...]. Pis [...] mon beau-père, [...] avait pris le chien pis il l'avait lancé dans le mur devant moi...pis...il l'avait blessé, pis je pense qu'y était même mort sur le coup* ». Malgré ce souvenir d'enfance éprouvant qu'elle a abordé au sujet de son chien, elle dit : « *Je me suis dit « Jamais je vais ravoïr d'animaux » parce que ça m'a fait trop mal [...]. Mais, dans un sens, je me dis aujourd'hui je suis prête à avoir un animal de compagnie* ». Isabelle mentionne d'ailleurs durant l'entretien son souhait concret d'avoir un animal de compagnie lorsqu'elle aura un logement. Non seulement l'animalerie (représentant notamment les animaux pour Isabelle) évoque chez elle le souhait d'avoir un animal dans le futur, mais également d'autres projets et rêves, soit de devenir vétérinaire et de faire de la zoothérapie. En somme, bien que l'animalerie, représentant notamment les animaux pour Isabelle, fasse écho à un événement particulièrement difficile qu'elle a vécu lorsqu'elle était enfant, lequel s'est présenté comme un tournant dans sa vie puisqu'elle ne voulait plus avoir d'animaux, elle présente aussi une constance dans la vie d'Isabelle notamment par l'intérêt qu'elle leur porte de même que les projets d'avenir qu'ils font émerger chez elle.



Figure 4.10. Un chien dans une animalerie.

Finalement, l'expérience spatiale du terminus d'autobus photographié par Johanne est également traversée par les trois repères temporels. Comme il a déjà été évoqué, il est un endroit où elle a pu (et où elle sait qu'elle peut y) dormir, prendre soin de son hygiène et voyager; il constitue aussi actuellement une façon pour elle de se transporter d'une ville à une autre. Par ailleurs, elle précise que lorsqu'elle passe à proximité de ce terminus, il évoque chez elle des questionnements au sujet de son futur : « *I think, [...] when I walked by it [...]* » « *Where it's going to take you next ?* » or « *Where I am going to be sleeping ?* » ». Finalement, Johanne dit au sujet de ce terminus : « [...] *the importance of the* [Nom du terminus], *it's because I know it's the easiest way to get back home* ». En somme, le terminus d'autobus semble faire écho chez Johanne à une certaine constance dans sa vie, à savoir qu'elle voyage de ville en ville canadienne.

Plusieurs éléments ont été abordés par des participantes quant à des espaces dont les expériences sont traversées simultanément par les trois dimensions temporelles : le passé, le présent et le futur. Chez Camille, ceci a fait émerger quelques constances relativement à certains de ses intérêts, soit la musique et les chats. Pour Isabelle, il a aussi été question de la continuité expérientielle temporelle au sujet de son intérêt pour les animaux, de l'artisanat, tout comme les bibliothèques (représentant notamment pour elle les livres et l'instruction) et les églises (faisant écho notamment à sa spiritualité). Du côté de Johanne, le terminus d'autobus évoque chez elle une certaine constance également et nous semble faire écho à la

façon dont elle se définit, soit comme une « voyageuse ». Finalement, le Vieux-Port, avec sa proximité du fleuve Saint-Laurent et ses bateaux, évoque également une continuité expérientielle chez Gaëlle et ce, du passé, au présent et jusqu'à ses projets pour le futur. Ce dernier repère temporel a d'ailleurs mis en lumière plusieurs projets que les participantes aimeraient concrétiser.

Synthèse

La plupart des expériences spatiales des participantes rapportées dans ce thème ayant émergé, soit la temporalité, portent sur des espaces actuellement fréquentés par les femmes rencontrées faisant écho à un ou deux autres repères temporels, à l'exception du sous-thème portant sur les dimensions expérientielles ancrées dans le futur et le passé. Dans cette sous-section, il a été question d'expériences spatiales des femmes rapportant des intérêts et/ou des activités auxquels elles n'ont pas actuellement la chance de s'y consacrer, mais dont elles souhaitent s'y adonner dans le futur. La sous-section portant sur la dimension expérientielle des espaces où il était question du passé et du présent a aussi mis en évidence certaines constances, tout comme des tournants dans la vie des femmes. La dernière sous-section a présenté les expériences spatiales traversées par les trois repères temporels. Ces expériences spatiales ont mis en lumière comment s'articulent (ou semblent s'articuler) certaines constances et tournants dans la vie des femmes, mettant notamment en lumière chez quelques-unes d'entre elles des intérêts. Bien que cette section ait aussi présenté, chez des participantes, quelques espaces faisant écho à des expériences du passé particulièrement marquantes et difficiles et ce, en lien avec des parents ou un beau-parent, il n'en demeure pour le moins que plusieurs femmes caressent des projets d'avenir. Finalement, il nous semble que certaines expériences spatiales des participantes représentent, en quelque sorte, un repère et/ou un point de repère pour elles et dans leur trajectoire, en ce sens où ils sont des jalons représentant des constances et/ou des tournants dans leur parcours.

CHAPITRE V

DISCUSSION ET INTERPRÉTATION DES RÉSULTATS

Ce chapitre porte sur l'interprétation des dimensions spatiales expérientielles des participantes développées au chapitre précédent et ce, à la lumière du cadre conceptuel présenté au chapitre II. Il s'agit notamment de mettre en lumière l'intentionnalité ainsi que le sens que ces expériences spatiales a pour les femmes rencontrées dans le cadre de ce projet. Quelques comparaisons avec d'autres études seront également introduites.

La structure de ce chapitre est inspirée d'une présentation existentielle, étant l'une des approches proposées par van Manen (1990, p. 172) dans le cadre d'études phénoménologiques. Les résultats ayant été présentés au chapitre précédent seront donc interrogés selon trois des quatre thèmes existentiels de van Manen (1990) : la corporalité, la temporalité et finalement, la relationnalité. Plus précisément, il sera question des expériences spatiales des participantes selon chacune de ces trois dimensions. Cependant, comme l'indique van Manen, ces thèmes existentiels sont interreliés (1990, p. 105); ainsi, certaines expériences spatiales seront présentées selon une articulation de ces thèmes existentiels : corporalité/temporalité, corporalité/relationnalité et enfin, relationnalité/temporalité. Il sera également question de mettre en lumière le sens donné par les femmes à leurs expériences spatiales, tout comme celui que nous interprétons lorsqu'elles ne l'ont pas exprimé, puisque le sens est le fruit d'un processus de co-construction, comme l'écrit Becker (1992, p. 19). Enfin, un travail d'interprétation nous amènera également à questionner l'intentionnalité des participantes relativement à leurs expériences spatiales.

5.1. Les expériences spatiales *corporelles*

Les expériences spatiales corporelles ont été particulièrement développées par les participantes lorsqu'il a été question de leurs « besoins élémentaires », soit prendre soin leur hygiène, « trouver refuge » et « avoir des sous ». Plus précisément, elles montrent chez les femmes ayant fait part de ces expériences spatiales que leur intentionnalité réfère presque systématiquement à la satisfaction de ces besoins ou à la recherche de la satisfaction de ces derniers puisque certaines ont également mis en lumière les embûches et même, parfois, l'impossibilité de les satisfaire. Par ailleurs, ces expériences spatiales où il est question de leur corporalité se présentent souvent imbriquées à deux autres thèmes existentiels, soit la temporalité et la relationnalité. Tout d'abord, ces expériences spatiales, lorsqu'analysées selon une dimension temporelle, permettent de préciser à quel(s) repère(s) temporel(s) elles renvoient, faisant émerger des nuances et des significations présentant des divergences, mais aussi des ressemblances chez les femmes. Ensuite, la dimension relationnelle des expériences spatiales corporelles met en lumière trois aspects : tout d'abord, ce que le corps des participantes peut révéler à autrui et/ou ce qu'elles peuvent tenter de cacher corporellement aux autres, comme le développe van Manen (1990) au sujet de la corporalité (p. 103), puis les possibles risques pour les femmes et finalement, l'entraide vécue par certaines d'entre elles.

5.1.1. Corporalité et temporalité : des expériences circonscrites spatialement et temporellement

Les expériences spatiales des femmes où il est question de leur corporalité sont situées temporellement et ont différentes significations pour les participantes.

En premier lieu, à quelques reprises, Louise et Johanne ont soulevé que des expériences spatiales relatives à leur corporalité et, plus précisément, à leurs « besoins élémentaires », représentaient pour elles la survie et/ou des moyens de survie. Au niveau temporel, il s'agissait principalement d'expériences spatiales associées au passé, à une période où, selon leurs propos, elles ont vécu une situation d'itinérance, qu'elles associent au fait de dormir à la dure. Plus précisément, chez ces deux participantes, certaines de leurs expériences spatiales relativement à ce qu'elles qualifiaient d'itinérance et de survie renvoyaient à : pouvoir prendre soin de son hygiène (pour Johanne spécifiquement), trouver refuge contre le froid et

se réchauffer, dormir (notamment à l'intérieur, parfois au chaud et/ou en sécurité) et des expériences spatiales où il était question de moyens utilisés par elles pour obtenir un revenu. Il était donc principalement question des espaces où elles ont pu satisfaire ces besoins (ou tenter de les satisfaire), constituant des « moyens », tout comme, dans une moindre mesure, les expériences spatiales n'allant pas dans ce sens.

Deux nuances demeurent cependant pour ces deux participantes. Premièrement, pour Johanne, le sens qu'elle donne à ces expériences spatiales est la survie (ou les moyens pris par elle pour assurer sa survie), associée pour elle à l'itinérance et plus précisément, au fait de dormir à la dure. Or, pour Johanne, ces dernières ne s'accordent pas seulement au passé, mais également au futur, dans le cas où elle vivrait à nouveau une situation d'itinérance. Deuxièmement, pour Louise, le sens donné à plusieurs de ces expériences spatiales corporelles est la survie, cette signification n'étant pas, par ailleurs, spécifique à l'itinérance. En effet, la survie semble se présenter également comme une certaine constance pour elle, comme il en déjà été question et comme il sera à nouveau développé plus tard dans ce chapitre.

Chez Camille, il a également été question de plusieurs expériences spatiales corporelles, dont certaines sont associées à la période où elle se qualifiait de « sans-abri », laquelle est aussi associée pour elle au fait de dormir à la dure et, également, à une expérience se conjuguant au passé. Cependant, pour Camille, cette période n'a pas été vécue par elle comme de la survie, mais plutôt comme de la débrouillardise. Elle explique au sujet de cette période : *« j'ai vécu ça comme la personne débrouillarde que j'ai toujours été [Rires] »*. Elle mentionne aussi au sujet de cette expérience *« Ben, c'était pas si pire que ça parce que vraiment, c'était de ne pas me laver qui était le plus difficile »*. Bref, Camille dit de son expérience relative à l'itinérance qu'elle a été vécue comme une forme de débrouillardise. Or, à plusieurs reprises, elle a aussi évoqué des expériences spatiales corporelles « contraignantes » au sujet de ses besoins élémentaires, par exemple, l'impossibilité pendant une période de se laver. Finalement, la débrouillardise pour Camille ne semble pas spécifique à ses expériences spatiales relatives à l'itinérance. En effet, la débrouillardise nous apparaît plutôt comme une constance; elle a dit, en parlant du fait qu'elle voyage : *« C'est une partie de ma vie, j'ai*

toujours été en voyage, [...] quand ça fait plus à une place, moi je m'en vas, je visite, je m'en vas habiter ailleurs. Pis je me débrouille ».

En deuxième et dernier lieu, les expériences spatiales relatives à la corporalité et à la temporalité montrent également que ce qui est relatif aux « besoins élémentaires » n'est pas non plus propre pour toutes les participantes à l'itinérance (associée au passé et/ou au futur). En effet, certaines ont abordé des expériences spatiales corporelles relatives au moment où elles sont à l'extérieur de la ressource d'hébergement où elles séjournent. Plus précisément, une différence au sujet des expériences spatiales corporelles des participantes, en fonction du service d'hébergement utilisé par elles, a émergé. Ainsi, si elles doivent quitter la ressource durant la journée, elles recherchent des espaces pour, notamment, satisfaire leurs besoins élémentaires, par exemple, où pouvoir trouver refuge comme Annabelle l'a mentionné lorsqu'elle restait toute la journée dans un café en attendant de retourner à la ressource où elle dormait.

La partie suivante, portant sur la corporalité et la relationnalité des expériences spatiales des femmes, soulèvera notamment certains défis auxquels les femmes sont (ou ont été) confrontées dans la recherche de la satisfaction de leurs besoins élémentaires; il sera question également d'expériences spatiales corporelles et relationnelles ayant facilité la satisfaction de ces besoins.

5.1.2. Corporalité et relationnalité

Cette section porte sur les expériences spatiales des femmes interrogées selon des dimensions corporelles et relationnelles; elles portent sur trois aspects : tout d'abord, ce que le corps des femmes révélerait et/ou ce que ces dernières dissimuleraient corporellement, ensuite, les risques vécus par les femmes et enfin, la coopération vécue par quelques-unes avec une personne avec qui elles fréquentaient les mêmes espaces.

Ce que le corps des femmes peut révéler et/ou ce qu'elles peuvent tenter de cacher corporellement

Les différents sous-thèmes ayant émergé dans le thème explorant les expériences spatiales portent sur les « besoins élémentaires » des femmes (où il est donc question de leur

corporalité) et sur la relationnalité. Nous pensons ici à ce que le corps des participantes peut révéler et à ce qu'elles peuvent « tenter de cacher » corporellement à autrui, comme le soulève van Manen (1990) au sujet de la corporalité (p.103). Par ailleurs, l'interprétation de certaines de ces expériences spatiales où il est question de la corporalité des femmes sera également alimentée par la notion de profilage social pouvant être vécu par des personnes vivant une situation d'itinérance, laquelle a été développée par la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ)⁴⁰. La CDPDJ indique: « Pour qu'il y ait profilage social, il suffit que la personne en situation d'autorité assigne une identité d'itinérant à un individu sur la base de signes visibles tels que l'apparence physique, les comportements, l'attitude et la tenue vestimentaire » (2009) et précise également « une mauvaise hygiène ou odeur corporelle » (2009). Ceci écrit, les expériences spatiales corporelles des participantes mettent en lumière divers « scénarios » lorsqu'il est également question de la relationnalité, des relations vécues avec les autres.

Le premier scénario est celui où il semble que l'apparence des femmes de même que ce qu'elles font (autrement dit, leur comportement) à un espace particulier ne sont pas associés à « l'itinérance »; ainsi, elles sont « libres » de fréquenter et d'utiliser les espaces comme « les autres ». Par exemple, lorsqu'Annabelle a dit rester dans un café pendant plusieurs heures en jouant sur son *laptop*, comme ce que plusieurs autres clients pourraient faire, elle a pu y rester comme bon lui semble. Aussi, Johanne, soignant son apparence et son hygiène, peut prétendre être de « passage » dans un terminus d'autobus et y dormir, bien qu'elle y était plutôt pour ne pas dormir à l'extérieur et ce, sans que les agents de sécurité ne lui aient demandé de quitter. Ainsi, elle passait « inaperçue », en ce sens où son corps ne révélait pas à autrui sa situation d'itinérance. Comme elle l'a mentionné : « [...] *most of the time, people don't even know that I'm homeless* ». En lien avec ce soin accordé à l'apparence, Russell (1991) indique que les femmes prenant soin de leur apparence et de leur hygiène peuvent rester dans certains commerces. De plus, le fait que Johanne passe inaperçue puisqu'elle soigne son apparence et son hygiène fait écho à l'invisibilité des femmes rapportée par

⁴⁰ La CDPDJ a développé la notion de profilage social pouvant être vécu par des personnes vivant une situation d'itinérance de la part de policiers et, plus précisément, lorsqu'il est question de la judiciarisation de ces dernières.

Gélineau *et al.* (2008) et par Bard (1987) présentée dans Novac *et al.* (1996); plus précisément, l'invisibilité des femmes dans les espaces publics a été rapportée par le RAPSIM (2007) et Casey *et al.* (2008). D'ailleurs, pour Casey *et al.* (2008), l'invisibilité des femmes dans les espaces publics constitue l'une des stratégies utilisées par elles pour pouvoir les occuper; l'une de ces stratégies est « *blending in by 'looking like everyone else' [...]*» (p. 908) Enfin, Laberge *et al.* (2000) rapportent différentes raisons amenant les femmes à « camoufler leur situation d'itinérance » (p. 91). Elles mentionnent, entre autres, que ceci peut être pour éviter d'être jugées et, également, en se référant à D'Ercole et Struening (1990), qu'il s'agit d'une stratégie de sécurité utilisée par les femmes (p. 91). Ces écrits de Laberge *et al.* (2000) font écho à ceux de Vanneuville (2010). En effet, selon cette chercheure, les femmes vivant une situation d'itinérance se rendent invisibles pour assurer leur sécurité et par dignité (Vanneuville, 2010). Pour Johanne, étant la participante ayant le plus développé cet aspect relatif à son apparence, elle n'a pas explicitement mentionné de lien entre ceci et sa sécurité, bien qu'elle ait expliqué que le soin accordé à son apparence ait pu, par exemple, lui permettre de dormir dans un terminus d'autobus et ce, au lieu de dormir à la dure. Cependant pour Johanne, prendre soin de son hygiène et de son apparence semble surtout se présenter comme une question de dignité et d'un souci de ne pas être étiquetée.

Le deuxième scénario est celui où les femmes, en fonction de leur apparence et/ou de leur hygiène et/ou de ce qu'elles font lorsqu'elles sont à certains endroits peut amener des écueils dans leurs contacts avec des personnes : il est alors question de ce que leur corps peut révéler aux autres. D'une part, des « difficultés » relatives aux personnes étant en autorité, celles ayant un pouvoir de « contrôle » des espaces, compris ici comme les policiers et/ou les agents de sécurité d'établissements, ont parfois émergé quant à des expériences spatiales des femmes. Tout d'abord, les « comportements » associés à l'itinérance (CDPDJ, 2009), par exemple, la quête ou « dormir à la dure », peuvent apporter certaines difficultés. Ces comportements se sont vus « sanctionner », notamment par la police, comme l'ont évoqué Diane alors qu'elle s'est adonnée à la quête, tout comme en a également fait mention Johanne lorsqu'elle a fait part de ses expériences relatives à dormir dans un parc. Des éléments des études de Novac *et al.* (1999), Harman (1989), Strasser (1978) et Russell (1991) ont également fait état de cette situation. Ensuite, certaines expériences spatiales mentionnées par

Camille soulèvent qu'un agent de sécurité lui a demandé de quitter une bibliothèque alors qu'elle avait des odeurs corporelles. Liebow (1993) et Russell (1991), sans toutefois préciser que des agents de sécurité aient demandé aux femmes de quitter, soulèvent cette possible accessibilité des espaces chez les femmes, notamment en fonction de leur hygiène. Bref, les expériences spatiales corporelles où l'apparence et/ou le comportement des femmes pouvant être associé(s) à l'itinérance mettent en lumière certains enjeux relatifs quant à leur (possible) fréquentation, leur (possible) utilisation et leur (possible) accessibilité des espaces. Dans certains cas, ceci fait émerger une certaine stigmatisation à l'égard des femmes.

D'autre part, outre les écueils relatifs aux personnes ayant « le contrôle des espaces », certaines expériences spatiales évoquées par des femmes quant à leur corporalité soulèvent une crainte d'être étiquetée ou le sentiment d'être jugée par les autres en raison de moyens utilisés par elles pour « avoir des sous ». Plus spécifiquement, Johanne a mentionné que la quête levait le voile sur sa situation d'itinérance; elle a expliqué vivre un sentiment de honte lorsqu'elle s'est prêtée à cette activité alors qu'elle ne souhaite pas être étiquetée comme itinérante : « *I don't want to be labelled as that* ». De plus, la participante vendant le journal *L'Itinéraire* a aussi soulevé se sentir jugée de la part de passants alors qu'elle se livre à ce travail.

Cette partie a présenté les expériences spatiales des femmes sous l'angle de la corporalité et de la relationnalité, mettant en lumière ce que leurs corps peuvent révéler ou non à autrui, soulevant notamment des enjeux relatifs à l'accessibilité aux espaces pour certaines d'entre elles. Deux autres dimensions expérientielles spatiales où il est question de la corporalité et de la relationnalité des participantes ont également émergé, lesquelles seront développées ci-après.

Quelques (possibles) risques en lien avec des personnes

Certaines expériences spatiales corporelles où il est question des besoins élémentaires des participantes et ce, en lien avec des personnes, mettent en lumière des risques pour les participantes, ce qui soulève d'ailleurs des enjeux quant à leur sécurité.

D'une part, une participante a expliqué, alors qu'elle dormait à la dure, avoir été la cible d'une attaque et, également, avoir vécu certains incidents avec d'autres individus alors qu'elle se prêtait à la quête. D'autre part, sans que les participantes n'aient précisé si c'est au moment où elles vivaient une situation d'itinérance, certaines d'entre elles ont évoqué des risques associés à des moyens pris pour avoir de l'argent, que cela soit la quête, la prostitution ou la vente de drogue. Lecomte *et al.* (2007) ont aussi soulevé les risques associés à la vente de drogue et à la prostitution pour des femmes vivant une situation d'itinérance (p. 347). Bien que la question de la victimisation, des risques et de la sécurité soit courante dans la littérature recensée (Radley *et al.*, 2006; Huey et Berndt, 2008; Novac *et al.*, 1999), peu d'expériences spatiales des participantes ont été mentionnées à ce sujet. En effet, seule Louise a dit au sujet de certaines de ses expériences spatiales associées pour elle à l'expérience de l'itinérance que cette dernière a été vécue par une insécurité. De plus, trois participantes ont précisé la sécurité au sujet de leurs expériences spatiales, cette recherche d'endroits sécuritaires ayant été spécifiée par deux d'entre elles lorsqu'il a été question de « dormir à la dure ». Est-ce possible que les participantes, de façon générale, aient peu développé cet aspect relatif à la sécurité au sujet de leurs expériences spatiales parce que « cela va de soi » qu'elles y vivent un sentiment de sécurité? Autrement dit, bien qu'elles y vivent un sentiment de sécurité, elles ne l'ont pas précisé? À cet effet, pour ne donner qu'un exemple, il serait étonnant qu'Isabelle craigne pour sa sécurité alors qu'elle se trouve dans une église. Enfin, il est possible que les participantes aient peu développé des expériences spatiales caractérisées par des craintes relatives à leur sécurité en raison de la principale méthodologie utilisée, soit la *photovoice*. Tout d'abord, étant donné que l'exercice de prise de photographies exigeait nécessairement une présence physique, il est possible que les femmes aient préféré ne pas se rendre à certains endroits associés pour elles à une insécurité. Ensuite, il est également possible que l'une des conditions exigées pour cet exercice, soit de visiter seulement des espaces sécuritaires, ait pu aussi avoir une incidence quant aux choix des espaces photographiés par les participantes. Finalement, il peut s'avérer possible que les participantes aient fait le choix de photographier des endroits où cet exercice ne posait aucun risque pour elles de le faire.

Bien que ces expériences spatiales corporelles et relationnelles aient mis en lumière des risques vécus chez quelques participantes, la section suivante portera plutôt sur l'entraide vécue par certaines femmes.

Entraide

Alors que quelques expériences spatiales de participantes ont notamment mis en lumière des risques et/ou des craintes et ce, de la part d'étrangers, des femmes ont aussi évoqué des périodes d'entraide vécue avec d'autres personnes alors qu'elles vivaient une situation d'itinérance, facilitant la satisfaction de leurs besoins élémentaires. Pour Johanne, il a été question de dormir à la dure dans des parcs avec un compagnon avec qui elle se trouvait. À ce sujet, la littérature présente notamment comme stratégie de sécurité utilisée par les femmes d'être accompagnée d'un homme (Gélineau *et al.* (2008), Novac *et al.* (1999) et Lanzarini (2003). Pour Louise, il a été question des gains de la quête partagés avec une personne pour pouvoir manger et/ou pour avoir un endroit où dormir.

Les expériences spatiales corporelles des femmes : les points saillants

Les expériences spatiales des participantes au sujet de la corporalité des femmes ont surtout été développées par elles lorsqu'il était question de leurs besoins élémentaires. D'une part, plusieurs de ces expériences spatiales où il est question de leur corporalité, lorsque précisées selon des repères temporels, renvoient à une période autre qu'actuelle, bien que certaines puissent faire partie de la réalité quotidienne de quelques participantes. Dans certains cas, le sens qu'elles donnent à ces expériences spatiales est la survie et/ou la débrouillardise, référant parfois à une situation d'itinérance, cette dernière ne s'accordant pas au présent, mais bien au passé et/ou au futur, laquelle est également associée pour les femmes au moment où elles ne séjournaient pas dans une ressource d'hébergement et dormaient plutôt à la dure. Bien que pour Johanne, ses expériences spatiales relatives à la survie et à l'itinérance se présentent de pair, ces significations sont différentes pour Louise et Camille. En effet, pour Louise la survie et pour Camille, la débrouillardise, ne sont pas systématiquement associées à l'itinérance; en effet, pour ces deux participantes, ces significations se présentent comme ayant une certaine constance temporelle et ne sont donc pas seulement et spécifiquement associées pour elles à l'itinérance. Par ailleurs, plusieurs expériences spatiales où il est

question de la corporalité des participantes et, plus précisément, de leurs besoins élémentaires référent au passé. Cependant, certaines se présentent aussi comme actuelles et il est alors surtout question des réalités vécues par des participantes lorsqu'elles sont à l'extérieur de la ressource où elles séjournent. D'autre part, plusieurs expériences spatiales corporelles ont également mis en lumière la façon dont différentes relations peuvent être vécues. Tout d'abord, si le corps de femmes ne révèle pas à autrui ce qu'il pourrait associer à l'itinérance, elles sont libres de fréquenter certains espaces; cependant, si autrui, particulièrement les policiers et/ou les agents de sécurité attribuent une identité d'itinérante aux femmes en fonction de l'apparence, et/ou de l'hygiène et/ou du comportement de ces dernières, des enjeux quant à leur accessibilité et/ou utilisation des espaces émergent, mettant en lumière une possible stigmatisation vécue par les femmes, laquelle a d'ailleurs aussi été évoquée par elles lorsqu'il est question de moyens utilisés pour se faire de l'argent. Enfin, les expériences spatiales corporelles des femmes, toujours au sujet la relationnalité, ont mis en lumière deux autres réalités chez certaines participantes : d'une part, il a été question des risques pouvant être vécus par elles de la part de d'autres personnes; d'autre part, deux femmes ont fait part de l'entraide vécue avec une autre personne, facilitant la satisfaction de leurs besoins élémentaires.

5.2. Les expériences spatiales *temporelles*

Cette section porte sur les expériences spatiales abordées par les femmes traversées par plus d'un repères temporels. Tout d'abord, des expériences spatiales mettent en lumière des tournants dans la trajectoire des femmes. D'autres se présentent comme des constances, faisant écho à la notion d'« horizons du paysage temporel », développée par van Manen (1990), laquelle, précise-t-il, permet de connaître une personne (p. 104). Enfin, les expériences spatiales référant au futur seront développées plus en profondeur, étant donné que cette dimension se présente comme particulièrement significative pour les participantes.

5.2.1. Des tournants

Comme l'indique van Manen (1990): « As I make something of myself, I may reinterpret who I once was or who I am now » (p. 104). Ainsi, chez des participantes, il a été question

d'expériences spatiales dont la temporalité a mis en lumière des changements dans leurs parcours; plus précisément, il est question du regard actuel que certaines d'entre elles portent sur des expériences passées.

Des participantes ont abordé des expériences spatiales relatives à des activités auxquelles elles s'adonnaient dans le passé, mais dont elles ne se livrent plus aujourd'hui. Plus précisément, il a été question de vente de drogue, de vol à l'étalage et de consommation de drogue dure, activités toutes associées au passé. Pour ce qui est de la consommation de drogue et du vol à l'étalage, la satisfaction et la fierté de ne plus se prêter à ce type d'activité ont été exprimées. Ainsi, la cessation de ces activités se présente comme un tournant important associé à un style de vie se conjuguant au passé. Il a aussi été question des efforts déployés par une participante afin d'éviter un parc associé à la consommation de drogue, pour « prévenir » un retour à ce style de vie. Finalement, Annabelle a expliqué avoir fui dans le passé la stabilité, mais aujourd'hui elle la recherche. Cette durabilité recherchée par Annabelle se présente comme un tournant pour elle.

Alors que cette section a présenté des expériences spatiales où la temporalité a mis en lumière des changements dans le parcours des participantes, la partie suivante s'attardera aux horizons des paysages temporels de ces dernières, lesquels mettront en lumière des constances significatives chez les femmes.

5.2.2. Des constances révélées à travers les horizons des paysages temporels expérientiels spatiaux des participantes

Comme l'écrit van Manen (1990), les horizons du paysage temporel (passé, présent et futur) d'une personne sont ce qui permet de la connaître (p. 104). Bien qu'elles ne soient pas systématiquement traversées par ces trois repères temporels, les expériences spatiales des participantes où il est question de plus d'un repères temporels font souvent écho à qui elles sont. Ceci se décline de différentes manières : la façon dont elles se définissent et/ou ce qui est significatif pour elles, par exemple, leurs intérêts et/ou leurs goûts. Par ailleurs, comme l'évoque Becker (1992) le temps tel que vécu, se présente comme étant circulaire (p. 29). Ainsi, il sera également question d'expériences spatiales des femmes interprétées sous cet aspect.

Comme il a été déjà soulevé, Camille et Johanne ont mentionné se voir comme des « voyageuses », du fait qu'elles voyagent, qu'elles se déplacent d'un espace à un autre et ce, depuis une période importante. Pour Johanne, le terminus d'autobus à partir duquel elle voyage de ville en ville canadienne est également traversé par les trois différents repères temporels. Pour Camille, ses valises, qu'elle a photographiées, représentent le voyage et constitue une expérience spatiale se conjuguant au passé et au présent. Ce dernier représente une constance dans sa vie : « *je suis toujours en voyage !* ». On pourrait ajouter à cette constance, son amour pour les chats et sa passion pour la musique. Les expériences spatiales temporelles de Gaëlle au sujet du Vieux-Port (et sa proximité du fleuve Saint-Laurent) ont mis en lumière son attraction depuis son jeune âge pour l'eau et également la façon qu'elle se définit, soit une sourcière, et finalement des projets que le fleuve Saint-Laurent et le Vieux-Port représentent pour elle. Chez Isabelle, les différents thèmes abordés par elles (les églises, les bibliothèques, l'artisanat et les animaux) font écho à des expériences spatiales traversées par plus d'un repères temporels et mettent en lumière non seulement des intérêts et des projets, mais aussi des constances. Par ailleurs, Isabelle a évoqué que l'église, représentant sa spiritualité, est l'assise de qui elle est. Pour Diane, ses différentes dimensions expérientielles du Mont-Royal, traversées par les repères temporels relatifs au passé et au présent, ont mis en lumière son milieu d'origine : la campagne. Chez Louise, comme elle l'a évoqué, plusieurs de ses photos font écho à des expériences spatiales qu'elles associent à des moyens de survie; par ailleurs, elle a exprimé au sujet de ses clichés « [...] *c'est quasiment toute ma vie qui est là*. [Rires] ». Est-ce que la survie se présente comme une constance dans sa trajectoire? Cependant, elle semble dire qu'elle ne vivra plus de la survie quand elle aura son logement... Enfin, Annabelle est la seule participante dont aucune expérience spatiale ne fait émerger cette dimension particulièrement significative. Par ailleurs, elle est la seule femme ayant précisé avoir immigré au Canada. Serait-il donc possible que cette absence de constance temporelle quant à ses expériences spatiales s'explique par le fait qu'elle est immigrante? Finalement, pour la participante ayant fait part des espaces en lien avec son travail, soit celui de la prostitution, de même que l'endroit où elle a commencé à se prostituer, ces derniers ont mis en lumière comment ce métier se présente comme une constance dans son parcours.

Nous n'avons trouvé dans la littérature aucun élément référant aux horizons des paysages temporels des participantes. Cependant, l'étude de Casey *et al.* (2008) présente quelques intérêts et, plus particulièrement, l'importance chez des participantes de continuer à avoir des passe-temps auxquels elles se livraient avant de vivre une situation d'itinérance (p. 910). Ceci fait écho à certaines expériences spatiales des femmes rencontrées dans le cadre de notre projet, où il est question de leurs intérêts, par exemple, la visite d'animalerie chez Camille et Isabelle, le plaisir de lire dans les bibliothèques chez cette dernière et pour Annabelle également, ou bien encore, la marche pour Gaëlle.

Cette section a présenté les expériences spatiales traversées par plus d'un repères temporels chez les participantes, révélant des constances significatives dans le parcours des femmes, lesquels permettent notamment de les connaître. En continuité avec ce thème, la section suivante s'attardera plus en détail aux expériences spatiales des femmes où il est question du futur qu'elles projettent.

5.2.3. Le futur

C'est à travers certaines dimensions expérientielles temporelles de l'espace que plusieurs participantes rencontrées ont abordé les projets qu'elles entretiennent pour le futur : avoir un logement, exercer un travail, faire des études et s'adonner à des activités qu'elles aiment. Ces différents projets souhaités par les participantes font écho à l'étude de Lecomte *et al.* (2007), laquelle met en lumière que toutes les femmes rencontrées ont des aspirations, étant de divers ordres et variant entre les participantes, dont notamment : faire des études, se trouver un logement et exercer un travail.

Tout d'abord, toutes les participantes, à l'exception de deux, ont dit souhaiter avoir leur propre logement. D'ailleurs, pour quelques femmes, l'obtention d'un logement se présente comme la possibilité de concrétiser certains de leurs projets, par exemple, avoir un animal de compagnie, ce que deux participantes ont mentionné.

Or, de façon générale, les projets ne se présentent pas chez les participantes comme étant nécessairement « de pair » avec le fait d'avoir un logement. En fait, ce qui nous apparaît comme le plus significatif au sujet des projets d'avenir (et ce, particulièrement lorsqu'il est

question de l'exercice d'un certain travail) est lorsque ces derniers renvoient à des intérêts, lesquels émergent lorsque des expériences spatiales des femmes sont analysées selon la temporalité. Comme l'écrit Becker (1992) au sujet des souvenirs: « Their use lies in revealing intentional people in the act of being and becoming themselves » (p. 28); Becker précise aussi « Without a viable future, my life is directionless and meaningless; even my past loses its meaning » (p. 29). Plus précisément, il a été question pour Gaëlle de ce que représente l'eau pour elle, via le fleuve Saint-Laurent qu'elle fréquente : devenir capitaine, faire des recherches sur le fleuve, habiter et travailler à proximité du Vieux-Port; pour Camille, sa passion pour la musique fait écho à son souhait d'assister à un concert de musique et à ses rêves de devenir chanteuse d'opéra ou pianiste de concert. Chez Isabelle, l'animalerie qu'elle fréquente, étant donné son intérêt pour les animaux, renvoie à son rêve de devenir vétérinaire et à son souhait de pratiquer la zoothérapie. Enfin, l'artisanat met en lumière chez Isabelle des rêves relatifs à devenir artisane et d'ouvrir son propre commerce d'artisanat.

Les expériences spatiales temporelles des femmes : les points saillants

En somme, les expériences spatiales traversées par plus d'un repères temporels, ont d'abord mis en lumière, chez quelques-unes des femmes, des changements somme toute importants dans leurs parcours, lesquels ont été (ou sont) désirés par elles et se présentent surtout comme des tournants positifs pour elles. Par ailleurs, les horizons du paysage temporel permettent de connaître les participantes et surtout, de constater ce qui est important pour elles. De plus, la circularité du temps montre que certains éléments particulièrement significatifs chez plusieurs participantes font émerger comment ces derniers représentent des projets. Ainsi, bon nombre de participantes ont évoqué des rêves, dont certains font écho à qui elles sont et/ou des intérêts particuliers, notamment lorsqu'il est question de leurs souvenirs, faisant également émerger des constances particulièrement significatives. Les expériences spatiales à ce sujet montrent des points de repère, se présentant comme une continuité dans les horizons des paysages temporels des participantes. Serait-il d'ailleurs possible que la fréquentation de ces espaces et l'expérience que certaines en font leur permettent à la fois un retour aux sources et des projections souhaitées? Bref, les différentes expériences spatiales des femmes traversées par plus d'un repères temporels montrent que leurs parcours de vie sont loin d'être dénués de sens.

5.3. Les expériences spatiales *relationnelles*

Les expériences spatiales relationnelles des femmes renvoient à deux grandes dimensions. Une première dimension met en lumière les relations que les femmes ont : d'une part, l'intentionnalité des femmes montre qu'elles se rendent à certains espaces pour rencontrer et/ou être en contact avec différentes personnes dont elles apprécient la présence. D'autre part, certains espaces, bien qu'il ne semble pas qu'elles s'y rendent nécessairement pour rencontrer des gens, sont vécus comme une source de contact avec les autres pour les femmes. La deuxième dimension relationnelle renvoie aux expériences spatiales des participantes où il a été question d'havres de paix, lesquels mettent en lumière que les femmes s'y rendent pour y (re)trouver une certaine tranquillité. Ces havres de paix sont aussi vécus comme une source de relation à soi pour les participantes.

5.3.1. Les relations avec les autres

Toutes les participantes rencontrées ont précisé, à la lumière de leurs expériences spatiales, au moins un espace où elles sont en contact et/ou en relation avec des personnes. Plus précisément, toutes les femmes ont mentionné au moins un espace où elles rencontrent des gens et/ou un espace étant vécu par elles comme une source de contact avec d'autres, mettant en lumière l'importance des relations que les femmes entretiennent et/ou les contacts qu'elles ont et ce, avec des personnes connues, peu connues ou même inconnues, ces liens étant de nature « directe » ou « indirecte ». Des personnes « connues » des femmes, certaines ont abordé les espaces où elles rencontrent et/ou où elles sont en contact direct et/ou indirect avec des amis, des membres de leur famille, un amoureux, des intervenants de ressources, les autres résidentes de la ressource où elles séjournent et finalement, des personnes décédées. Certaines, enfin, ont également évoqué le fait qu'elles se sentent en contact avec Dieu et également, avec « l'humanité ». Par ailleurs, les contacts de nature « indirecte », étant ceux où il n'y a pas de présence physique, ne sont pas négligeables. Par exemple, voici ce que Camille explique au sujet de l'espace virtuel, alors qu'elle dormait à la dure : *« c'était pas si grave que ça, parce que je communiquais toujours avec mon fiancé, qui, m'écrivait quand même des belles choses, de la belle poésie, pis euh, y disait « Tiens bon » »*.

La nature de ces relations est donc variée : professionnelle, amicale, familiale, amoureuse et spirituelle. De plus, l'ensemble des expériences spatiales où il est question de ces contacts met en lumière des relations que les participantes entretiennent, ces rapports étant agréables, positifs pour les femmes. Certaines relations sont marquées par une aide, un support, alors que d'autres encore constituent des moments de plaisir, d'échange. Par ailleurs, quelques participantes ont aussi dit que des personnes veillent sur elles. Enfin, il a été question d'un sentiment d'appartenance vécu avec d'autres et celui de faire partie de l'humanité. À cet effet, van Manen (1990) écrit « In a larger existential sense human beings have searched in this experience of the other, the communal » (p. 95). Cette dimension relationnelle est donc loin d'être négligeable puisqu'elle semble se présenter comme porteuse d'un sentiment d'inclusion sociale pour les femmes.

En somme, bien que la littérature fait état de l'importance des relations de nature directe que les femmes vivant une situation d'itinérance entretiennent (Mercier, 1996; Racine, 1991), nous n'avons pas trouvé dans les recherches consultées, l'importance des contacts « indirects » que les participantes ont, c'est-à-dire : via l'espace virtuel, avec Dieu, avec des personnes décédées ni que certains espaces puissent être vécus comme une source de contact avec l'humanité et finalement, comme une source d'appartenance.

Bref, les expériences spatiales relationnelles ont fait émerger cette dimension particulièrement significative, où il est question d'une multitude d'espaces vécus comme sources de relations avec les autres pour les participantes. Or, un autre pan d'expériences spatiales relationnelles tout aussi important a émergé, soit celui d'espaces vécus comme un point de rencontre avec soi pour les participantes, ce qui sera développé ci-dessous.

5.3.2. Être en relation avec soi

La section précédente portait sur les expériences spatiales où il a été question des relations vécues par les participantes avec les autres. Dans cette section, nous nous attarderons sur les espaces vécus par les participantes comme sources de relation avec elle-même. Cette dimension expérientielle spatiale a émergé dans les propos des femmes lorsqu'il était question de ce que nous avons regroupé dans la présentation des résultats sous le thème « havre de paix ». Comme le souligne Becker (1992) au sujet de l'espace vécu : « Here [...]

can consist of many places. We are not always where an observer thinks we are. We may, instead, be over there, in an experiential reality invisible to their eyes » (p. 30). Ainsi, au-delà des caractéristiques évoquées par les participantes au sujet de ce havre de paix, soit notamment le calme et la quiétude de ces espaces qu'elles y (re)trouvent, c'est en s'attardant plus en profondeur à comment cette expérience spatiale est vécue, donc au sens de cette expérience spatiale pour les femmes, que cette relation à soi émerge. Non seulement est-il question pour les participantes d'être en relation avec soi, mais aussi, d'un espace vécu comme « à soi » et finalement, pour certaines d'entre elles, d'un espace semblant être vécu comme un « port d'attache ». Nous développerons plus en profondeur ce qui nous apparaît comme trois significations données par les participantes à cette expérience spatiale.

Relation à soi

La relation à soi semble émerger dans le contexte d'espace dont l'expérience des femmes est relative à un calme et à une quiétude. Il semble d'ailleurs que ce sont ces caractéristiques spatiales évoquées par les participantes et/ou cet état d'esprit recherché par elles qui les motivent à se rendre à certains espaces en particulier. Cette paisibilité semble par ailleurs se présenter de pair avec le recueillement; ainsi, l'intentionnalité spatiale des femmes relative à ce havre de paix ne pourrait se réduire à la recherche d'espaces vécus comme tranquilles mais, également, propices à pouvoir se recueillir. Ce recueillement semble se présenter selon deux dimensions intrinsèquement reliées : d'une part, la possibilité pour les participantes de se tourner vers leur monde intérieur et d'autre part, de se mettre à distance de réalités extérieures, amenant par ailleurs, chez certaines, soulagement et réconfort. Il semble donc que c'est à la fois ce calme et cette possibilité de recueillement qui permettent cette relation à soi. Par ailleurs, cette présence à soi semble aussi être associée, pour quelques participantes, à faire le plein d'énergie et/ou à faire le vide dans leur esprit.

Cet espace est aussi vécu par les femmes comme une façon de se (re)trouver et également, pour bon nombre d'entre elles, propice à un moment de solitude, ce que plusieurs d'entre elles semblent rechercher. Cependant, pour les quelques participantes ayant développé quant à la présence d'autres personnes se trouvant également en leur havre de paix, il a été question du respect et de l'ouverture dont ces dernières font preuve, synonymes de liberté pour les femmes. Bref, qu'elles soient ou non seules à leurs havres de paix, les femmes peuvent y

rentrent en elles-mêmes et être en relation avec elles-mêmes, en se créant un espace à et pour elles.

Un espace à soi

Que cela soit à partir d'un espace physique précis ou non, l'expérience spatiale des femmes de ce havre de paix renvoie également à la possibilité pour elles non seulement d'être en relation avec elle-même mais également, d'une certaine façon, d'avoir et/ou de se créer leur propre espace psychique. Cet espace est alors vécu par elles comme intime et privé, bien qu'elles se trouvent dans un espace physique public. Ainsi, non seulement cette expérience spatiale questionne la conceptualisation courante dichotomique des espaces privé et public mais aussi, et de façon plus spécifique, les frontières spatiales physiques des espaces telles qu'elles apparaissent à un regard extérieur, lesquelles ne correspondent alors pas nécessairement à l'expérience spatiale des femmes.

Cette interprétation s'inspire et fait écho à quelques situations rapportées dans l'étude de Bridgman (2002), où cet auteur emploie le concept de « private publicness » (p. 66), ce dernier étant inspiré des écrits de Pellow (1995). Bridgman relate quelques situations au sujet de femmes séjournant dans une ressource d'hébergement pour femmes vivant une situation d'itinérance. À la lumière de quelques expériences rapportées par l'auteur, deux éléments se dégagent quant à l'expérience spatiale des femmes. D'une part, comme l'évoque Bridgman, la façon dont les espaces sont vécus par les femmes questionne les frontières physiques des espaces délimitant ce qui se présente à première vue comme « l'extérieur » et « l'intérieur ». Ces frontières ne sont donc pas nécessairement fixes et peuvent être floues, fluides. D'autre part, ces mêmes situations semblent montrer l'importance pour les femmes d'avoir, d'accéder, de se créer un espace à soi. Ainsi, les quelques exemples rapportés dans l'étude de Bridgman font écho à l'une des dimensions expérientielles spatiales du havre de paix des femmes rencontrées dans le cadre de notre projet, où ces espaces se présentent notamment pour elles comme un espace à soi, un espace vécu comme privé et ce, bien qu'ils soient d'abord ancrés physiquement dans un espace public. De plus, cette expérience spatiale fait écho aux propos de Casey *et al.* (2008) lorsqu'elles mettent notamment en lumière l'intimité vécue par des participantes :

« homeless women also frequented public places such as art centres that had listening booths, which afforded them some much-needed privacy. Women spoke about how being in these listening booths provided them with a safe space to have some time to themselves, although they were in a very public setting » (p. 910).

Enfin, Bard (1990) écrit également que des femmes se rendent à différents endroits pour y vivre une paisibilité : « Another tool is to find a location in which one finds inner peace, such as in a particular retreat » (p. 45); plus précisément pour cette auteure, il s'agit d'une « stratégie d'adaptation » (trad. lib. de « *coping mechanisms* » p. 45) pour ces femmes.

En somme, notre interprétation du havre de paix des femmes nous amène à comprendre que cette expérience spatiale est vécue par elles comme un espace à soi, où elles sont en relation avec elle-même. Ainsi, les femmes peuvent à la fois se détacher des réalités extérieures et se centrer sur leur monde intérieur et donc, être en relation avec elles-mêmes, comme en témoignent les propos suivants de Gaëlle lorsqu'elle se trouve au Vieux-Port de Montréal : « *Ça m'aide à méditer sur beaucoup de choses, j'entends beaucoup de choses, je vois beaucoup de choses, je vis beaucoup de choses, ça m'aide à calmer mes émotions* ». Les participantes semblent alors, en quelque sorte, « chez elles », puisqu'elles sont *en* elle-même. Enfin, pour toutes les participantes, à l'exception de Camille, il a été question d'un espace physique précis vécu comme un havre de paix. Camille a notamment évoqué que c'est par son corps qu'elle se retrouve : « [...] *partout où je peux me retirer finalement, je rentre à l'intérieur de moi, [...] je suis à travers la foule mais je suis seule* [petit rire] ». Finalement, ce « chez soi » vécu par les femmes à travers leurs havres de paix semble d'ailleurs se présenter chez certaines comme un repère significatif, voire métaphoriquement comme un port d'attache, lorsqu'il est également questionné selon une dimension temporelle, ce qui sera développé ci-dessous.

Relation à soi & temporalité : se (re)trouver : retour aux sources?

Chez quelques participantes, l'expérience spatiale de ce havre de paix, où elles sont en relation avec elle-même, semble également se présenter comme un « port d'attache ». Plus précisément, chez certaines d'entre elles, lorsque l'expérience spatiale de ce havre de paix est analysée selon la temporalité et que ce même havre de paix est traversé par deux ou trois repères temporels, il fait écho aux racines des participantes. Par ailleurs, il semble aussi

intéressant de soulever que pour la plupart de ces participantes, l'espace référant à cette quiétude se présente souvent comme ayant un caractère transcendant, par ce qu'il représente et par la facilité à le trouver, à le fréquenter.

Ainsi, pour Gaëlle, le Vieux-Port, situé près du fleuve Saint-Laurent, qu'elle aime fréquenter étant donné son attraction pour l'eau (et ce, depuis sa jeunesse jusqu'à aujourd'hui) puisqu'elle se dit « sourcière » : « *moi et l'eau, on fait qu'un. J'aime l'eau pis je suis sourcière pis je suis beaucoup attirée vers l'eau, c'est ma nature première l'eau. [...] je vais toujours être près de l'eau* ». Quant à Diane, le Mont-Royal où elle aime se rendre, lui rappelle la nature et la campagne : « *ça me fait penser à la campagne* », étant le milieu d'où elle originaire : « *je viens de la campagne* ». Isabelle, pour sa part, a souligné la facilité à trouver des églises « [...] *qu'importe où tu voyages dans le monde, des églises y'en a partout* » et a évoqué au sujet de ces dernières, tout comme à propos des bibliothèques, des expériences spatiales traversées par les différents repères temporels. Chez Johanne, le café qu'elle qualifie de « chez soi », notamment parce qu'il est possible de le retrouver peu importe où elle se trouve et où elle voyage, représente en quelque sorte une constance, un point de repère : « [...] [Nom du café] *is home for me because they're [Nom du café] everywhere you go* ».

Bref, non seulement ce havre de paix est-il vécu comme une source de relation à soi mais possiblement aussi pour quelques femmes, comme un retour aux sources, à certaines de leurs racines. Cependant, il pourrait aussi être vécu autrement.

Enfin, pour Annabelle, bien que le café qu'elle aime fréquenter et qui se présente comme un havre de paix ne fait pas nécessairement référence à ses racines, son expérience spatiale de ce dernier présente une constance temporelle significative. Plus précisément, elle a mentionné y retrouver, à travers le temps, *toujours* la même atmosphère. Ce café semble donc représenter pour elle un point de repère important.

Finalement, de façon générale, bien que cette expérience spatiale s'est présentée comme une constance pour l'ensemble des participantes, nous n'avons trouvé dans la littérature consultée, aucune étude sur cette dimension somme toute significative. Toutefois, certaines dimensions expérientielles de cet espace font écho à quelques études. Tout d'abord, l'étude

de Bridgman (2002), dont notre interprétation de quelques situations rapportées, met en lumière l'une des dimensions expérientielles spatiales pour des femmes séjournant dans une ressource d'hébergement s'adressant aux femmes vivant une situation d'itinérance, d'accéder à un espace à soi. De plus, la recherche de Casey *et al.* (2008), montre que des expériences spatiales pour des femmes sont vécues comme une source d'intimité et d'un temps pour soi. Enfin, dans celle de Bard (1990), il est question d'endroits paisibles fréquentés par les femmes. Une question demeure cependant : certaines participantes ont évoqué des éléments relatifs à leur réalité actuelle les amenant à se rendre à leurs havres de paix. La fréquentation de cet espace significatif pour elles est-il le fruit de leur situation? Ou est-il possible qu'elles se rendent davantage à cet endroit, ou du moins, en ressentent davantage le besoin, alors qu'elles séjournent dans une ressource d'hébergement?

Les expériences spatiales relationnelles des participantes : les points saillants

Une première dimension relationnelle des expériences spatiales a mis en lumière ce que toutes les femmes ayant participé au projet ont abordé : des espaces sources de relations et/ou de contacts. D'une part, l'intentionnalité des femmes montre qu'elles se rendent à ces espaces pour y rencontrer des gens. D'autre part, la façon dont sont vécus ces espaces montre qu'elles s'y sentent en contact avec les autres; autrement dit, bien que l'intentionnalité des participantes ne soit pas nécessairement celle de rencontrer des gens, certaines expériences spatiales mettent en lumière qu'elles s'y sentent en lien avec les autres, qu'ils soient présents physiquement ou non. Alors que toutes ont évoqué des espaces sources de relations avec les autres, il a également été question d'espaces vécus comme une relation à soi, constituant une deuxième dimension relationnelle des expériences spatiales tout aussi significative chez les participantes. Les espaces vécus par les femmes comme propices à être en relation avec soi se présentent également comme un espace à soi, où elles se recueillent en étant momentanément détachées de certaines réalités du monde extérieur. Cette expérience spatiale nous apparaît comme un « chez soi », où les femmes sont à l'abri de ce qui les ennuie et où elles peuvent se ressourcer, par un possible retour à leurs sources pour certaines et/ou pour (re)trouver énergie, réconfort, soulagement, paisibilité...Finalement, une toute dernière dimension expérientielle spatiale, portant sur les relations avec les autres, traversée également par différents repères temporels reste à être développée; la section suivante s'y attardera.

5.4. Les expériences spatiales *relationnelles* et *temporelles*

Certaines expériences spatiales sont traversées par différents repères temporels et se présentent également pour les participantes selon une dimension relationnelle. Il est question, plus précisément, de relations familiales. D'une part, certaines expériences spatiales ont fait émerger des événements particulièrement marquants, voire des tournants pour les participantes. D'autre part, certaines autres expériences spatiales où il est question à la fois d'une constance temporelle et d'une dimension relationnelle mettent en lumière une certaine forme d'héritage.

5.4.1. Des événements marquants / des tournants en lien avec une figure parentale

Quelques participantes ont fait part d'expériences spatiales où il est question à la fois d'une dimension relationnelle et temporelle, lesquelles portent sur des souvenirs d'enfance marquants dont certains sont particulièrement douloureux et ce, en lien avec des parents ou un beau-parent. Non seulement constituent-ils des événements marquants, mais ils semblent aussi révéler des tournants pour les femmes dans leurs parcours. Une participante ayant exprimé « là où tout a commencé », c'est-à-dire lorsqu'elle a commencé à se prostituer à un jeune âge notamment pour assurer la survie financière de sa famille. Pour sa part, Camille a exprimé s'être sentie rejetée de ses parents lorsque ces derniers ont décidé qu'elle soit pensionnaire dans un couvent, mettant en lumière comment cette expérience a été vécue comme un événement marquant, et même un tournant dans son parcours, correspondant notamment au moment où elle a commencé à détester son père. Enfin, chez Isabelle, il a été question du souvenir de son beau-père, où il s'en est pris à son chien, montrant comment ceci s'est présenté pour elle comme un événement particulièrement marquant et également, comme un tournant : « *Je me suis dit « Jamais je vais ravoir d'animaux » parce que ça m'a fait trop mal* ».

Les difficultés familiales (dont la violence) vécues par des personnes vivant une situation d'itinérance durant leur enfance sont assez courantes dans la littérature (Poirier *et al.*, (1999), Poirier (1996), rapportés dans Roy et Hurtubise (2007); Shinn et Bauhmol (1999), Burt et coll. (1999) rapportés dans Novac (2006); Bassuk et al. (1986), Simons et Whitebeck (1990), Breton et Bunston (1992) rapportés dans Brassard et Cousineau (2002). Enfin, des études font

état que les femmes vivant une situation d'itinérance ont rencontré davantage des problèmes familiaux durant leur enfance que les hommes (Garret et Bahr, 1976 rapportés dans Mercier, 1996) ainsi que davantage de violence familiale (North, Smith et Spitznagel, 1994 rapportés dans Brassard et Cousineau, 2002). Or, il semble important de mentionner que ces études s'attardent aux liens entre ces expériences vécues et l'itinérance, ce qui n'est pas l'objet de notre étude. Par ailleurs, il serait pour nous tout à fait aléatoire de nous prononcer quant aux possibles conséquences que ces événements auraient eues pour les femmes. D'une part, pour la participante ayant précisé le lieu où elle a commencé à se prostituer, en mentionnant qu'il représentait pour elle « là où tout a commencé », nous n'avons aucune information nous permettant de saisir si cet espace représente uniquement le début de l'exercice de ce travail ou s'il évoque également chez elle d'autres dimensions significatives de son expérience. D'autre part, la section suivante présentera à nouveau certaines des relations évoquées par Camille et Isabelle, ce qui mettra en lumière une autre dimension de ces relations. Enfin, il s'avère possible que les autres participantes rencontrées dans le cadre de ce projet aient vécu des difficultés familiales, notamment de la violence, mais elles n'ont pas parlé de ce sujet étant donné que ces événements peuvent être particulièrement difficiles à raconter.

En somme, ces quelques tournants dans le parcours des femmes au sujet de certaines expériences spatiales questionnent le sens que les participantes donnent à ces événements marquants et ce, plus particulièrement au sujet des relations vécues durant leur enfance avec un parent ou un beau-parent. Ce qui semble commun chez les participantes, c'est le sentiment que les parents n'ont pas agi comme elles l'auraient souhaité; il en ressort une blessure significative chez les participantes. Bien que ces dimensions temporelles et relationnelles des expériences spatiales aient mis en lumière des difficultés vécues par les femmes en lien avec leur milieu familial, une autre dimension émerge lorsqu'il est question de la relationnalité et de la temporalité : des constances et même, parfois, des legs significatifs.

5.4.2. Constance temporelle et relationnalité

Certaines expériences spatiales où il est question de la temporalité et ce, en lien avec des membres de la famille ne sont pas toujours éprouvantes pour les participantes. En effet,

d'autres mettent en lumière une certaine constance temporelle, faisant émerger une forme d'« héritage ».

Isabelle a fait part de quelques expériences spatiales en lien avec sa grand-mère en mentionnant que ces dernières représentaient ses « gènes » et/ou de ses « racines ». Elle s'est également exprimée de cette façon au sujet de sa fille, en évoquant une continuité temporelle quant à la fréquentation des bibliothèques avec elle. Ceci l'a d'ailleurs amené à dire, étant donné que les bibliothèques représentent pour elle notamment l'instruction, qu'elle avait offert à sa fille le plus beau cadeau possible : le goût de la lecture et de s'instruire. Finalement, bien qu'Isabelle ait abordé une expérience particulièrement difficile en lien avec son beau-père et son chien, elle a également mentionné une autre dimension expérientielle spatiale de l'animalerie : d'avoir, dans un avenir rapproché, un animal de compagnie, lorsqu'elle aura son propre logement.

Camille, pour sa part, bien qu'elle ait parlé de sa relation avec son père avec une certaine hargne, elle a aussi évoqué avoir du goût comme lui en expliquant qu'elle aimait la nourriture servie d'un café qu'elle fréquente. De plus, comme il en a été question précédemment, Camille a évoqué sa passion pour la musique notamment à travers quelques photographies prises par elle et en abordant certaines expériences spatiales à ce sujet, traversées par différents repères temporels. Elle exprime, de façon générale, « *je tiens le côté artistique de ma mère* ». En somme, il semble qu'il soit question d'une certaine forme d'héritage reçue chez Camille de la part de ses parents, soit le fait qu'elle a du goût et aussi, son côté artistique.

Les expériences spatiales relationnelles et temporelles des participantes : les points saillants

En somme, cette articulation entre les dimensions relationnelles et temporelles de certaines expériences spatiales chez quelques participantes a montré, d'une part, certains événements en lien avec un parent ou un beau-parent somme toute difficiles. D'autre part, il a été question, chez Camille et Isabelle, d'une dimension « intergénérationnelle » quant à certaines de leurs expériences spatiales, faisant émerger ce qu'elles ont « hérité » de membres de leurs familles; pour Isabelle, il a également été soulevé ce qu'elle a « légué » à son enfant. Ce deuxième aspect relatif à la temporalité et la relationnalité des expériences spatiales des

participantes, où il est question plus précisément d'un « héritage » particulièrement significatif pour les participantes, lequel porte notamment sur des aspects à partir desquels les participantes se définissent, n'a pas été retrouvé dans la littérature consultée. Finalement, bien que Camille et Isabelle aient soulevé des événements d'enfance particulièrement éprouvants et marquants en lien avec une figure parentale, elles ont également évoqué d'autres expériences spatiales en lien avec la personne concernée. Cependant, les données ne nous permettent pas de tirer de conclusion quant aux possibles significations qu'elles peuvent y donner. Par ailleurs, nous n'avons pas recensé, dans la littérature consultée, cette autre possible dimension des relations; autrement dit, les études recensées soulèvent les difficultés vécues, notamment pour explorer dans une logique de cause à effet avec l'itinérance, mais ne s'attardent pas à quelles peuvent être les autres possibles significations données à ces relations et ce, surtout après et avec le passage du temps.

En guise de conclusion à ce chapitre, nous retenons que plusieurs des expériences spatiales des femmes se présentent, ultimement, comme des repères pour elles. Parfois, ils situent des événements précis, circonscrits dans le temps, alors que d'autres font écho à différentes constances dans les parcours de vie des femmes; certains encore mettent en lumière là où les femmes se rendent pour des raisons diversifiées : rencontrer des gens, satisfaire leurs besoins élémentaires, se recueillir, etc. Cependant et somme toute, c'est en s'attardant à la façon dont sont vécues ces différentes expériences spatiales que de riches et nombreuses significations en émergent. De ces significations, celles relatives à l'itinérance se présentent comme bien peu nombreuses eu égard à l'ensemble d'entre elles...

CONCLUSION

Ce dernier chapitre clôt l'ensemble de la démarche présentée dans ce présent mémoire. C'est ainsi que seront rappelés les éléments saillants de chacun des chapitres, de la problématique et ce, jusqu'à l'interprétation des résultats. Enfin, quelques réflexions quant à l'intervention sociale et au sujet d'éventuelles recherches seront soulevées.

La conclusion se présente comme une occasion de nous adresser aux participantes. De tenter de créer un espace de dialogue avec les femmes rencontrées dans le cadre de l'étude dont il a été question dans ce mémoire. Comme nous l'avons mentionné dans l'introduction de ce mémoire, réaliser une recherche soulève divers questionnements, notamment *pour qui* nous prêtons-nous à cet exercice? S'adresser directement aux femmes représente aussi une occasion de sortir du cadre scientifique et universitaire afin de rendre accessibles nos propos quant aux points saillants de notre étude. En effet, outre la communauté scientifique et universitaire, à *qui* et *comment* peuvent être communiqués les éléments centraux d'une recherche?

Je souhaite donc terminer cette rédaction en parlant *avec* vous et non *de* vous. N'étiez-vous pas les sujets de ce mémoire et de la recherche ayant été présentée? Les expériences que vous avez évoquées n'étaient-elles pas au cœur de cette étude? Voici donc ce que je retiens principalement et aussi, les questions que j'aurais voulu vous poser.

Tout d'abord, ce projet vous a été présenté comme une étude réalisée avec des femmes vivant une situation d'itinérance. Certaines d'entre vous ont d'ailleurs demandé s'il était possible de participer à cette recherche même si vous ne vous reconnaissiez pas comme des « femmes itinérantes » ou vivant une situation d'itinérance, ce à quoi j'ai répondu oui. Je reviendrai d'ailleurs à cette question un peu plus tard. Le but de la recherche vous a aussi été précisé: connaître des endroits importants pour vous, dont ceux faisant partie de votre quotidien,

qu'ils soient pour vous une expérience positive ou négative et ce, afin de comprendre en quoi ils vous sont importants et pour saisir votre perception de ces derniers. Quelques-unes m'ont d'ailleurs demandé pourquoi j'avais ce questionnement et ces objectifs, ce qui était une question bien légitime! Je vous ai alors expliqué les principales raisons: que peu demeure connu au sujet des femmes vivant une situation d'itinérance, notamment au Québec, alors qu'elles sont de plus en plus nombreuses à être touchées par ce phénomène; que peu d'études s'attardent au point de vue qu'elles ont quant à leur expérience; que les recherches au sujet de l'itinérance chez les femmes présentent souvent l'expérience de ces dernières selon deux espaces, soit « la rue » ou les ressources d'hébergement et que c'était de cette façon que j'avais eu la réflexion qu'il y avait probablement d'autres endroits importants pour elles.

Bien que j'ai n'ai pas discuté avec vous du cadre conceptuel, lequel est inspiré de la phénoménologie, il a permis d'apporter un éclairage particulier à vos expériences spatiales, de mettre en lumière comment elles sont vécues par vous et aussi, de comprendre ce qui vous motivait à vous rendre à un espace. Enfin, le cadre conceptuel a aussi été retravaillé en fonction des différentes expériences des espaces que vous avez racontées, ce qui m'a amené, entre autres, à y intégrer ce qui m'est apparue des espaces vécus par vous comme une relation avec vous-même, ce que je développerai sous peu.

Quant à la cueillette des données, correspondant à l'étape de la recherche où nous avons collaboré ensemble, je retiens divers éléments et ce, à la lumière de ce que vous m'avez communiqué ainsi qu'à travers certaines de vos réactions que j'ai constatées. Tout d'abord, de façon générale, ce qui m'a frappée, chez plusieurs d'entre vous, c'est ce qui m'a semblé se présenter comme une envie de faire part de votre expérience. Non seulement la raconter mais aussi, d'être entendues et reconnues dans votre expérience. Plusieurs d'entre vous ont aussi souligné avoir apprécié de pouvoir évoquer cette expérience sans être jugées. De plus, j'ai été touchée d'entendre certaines d'entre vous mentionner que votre participation au projet représentait une possible occasion d'aider d'autres femmes et, même, l'espoir que votre participation puisse apporter des changements.

Pour ce qui est de mon accompagnement sur le terrain alors que vous vous êtes prêtée à l'exercice de prise de photos, je devrais plutôt écrire que c'est vous qui m'avez

accompagnée! En d'autres mots, vous avez agi à titre de guide, en faisant preuve d'ouverture à mon égard. Je crois que cette étape a contribué à forger un rapport de collaboration, teinté d'une certaine confiance entre nous. Qu'en pensez-vous?

Quant à vos photographies, deux éléments m'ont particulièrement marquée. Le premier a été de constater que la plupart d'entre vous attachiez une importance à la dimension esthétique de vos photos. D'ailleurs, certaines d'entre vous ont soulevé que le projet de recherche avait pour vous un caractère artistique, laquelle vous avez mentionné avoir appréciée. Le deuxième élément qui m'a un peu surpris, comme quelques-unes d'entre vous l'ont d'ailleurs aussi souligné, est ce qui m'a apparu comme le possible effet pour vous de regarder vos photographies durant les entretiens, lequel semble avoir, par exemple, fait émerger des souvenirs chez vous. Croyez-vous aussi que ceci expliquerait ce que certaines d'entre vous auraient mentionné quant à quelques-unes de vos photographies?

Quant à ce que vous avez relaté au sujet de vos différentes expériences des espaces, j'aurais souhaité vérifier si mon interprétation trouve résonnance en vous. Et ce, bien que vous ayez été les principales interprètes de votre expérience; en effet, la plupart du temps, vous avez développé comment vous avez vécu différentes de vos expériences spatiales. Ainsi, mon travail d'interprétation, lorsqu'il a été question pour moi de comprendre le sens que vous donniez à vos expériences spatiales, ce qui était la question principale de cette étude, n'a pas été des plus difficiles puisqu'en général vous avez fait l'essentiel de cet exercice. Somme toute, voici les principaux éléments que je retiens quant à ce que vous avez exprimé.

Tout d'abord, de façon générale, ce que je crois avoir saisi est que vous ne vous percevez pas comme des itinérantes et que votre situation ne semble pas se présenter pour vous comme de l'itinérance. D'ailleurs, pensez-vous qu'il serait intéressant que d'autres études s'attardent à ce sujet? Plus précisément, qu'elles explorent le point de vue que vous avez sur votre situation actuelle? Et même peut-être le sens que vous donnez à votre expérience lors d'un séjour dans une ressource d'hébergement? Cependant, pour les quelques-unes d'entre vous ayant mentionné avoir vécu une situation d'itinérance relative à l'expérience de « dormir à la dure », les espaces associés à cette expérience ne se conjugaient pas au présent. De plus, les expériences spatiales relatives à cette dernière ont mis en lumière les différentes

significations que vous leur avez données: la survie ou la débrouillardise. Mais encore, ces significations ne se présentaient pas nécessairement comme le propre d'expériences spatiales relatives à l'itinérance et même, pour certaines d'entre vous, elles semblaient faire écho à une certaine constance dans vos parcours de vie. Ainsi, croyez-vous qu'il serait intéressant, dans le cadre de futures études, de vous demander ce qu'est l'itinérance pour vous? D'explorer le sens que vous donnez à votre parcours de vie? Et finalement, seriez-vous d'avis que votre point de vue sur votre situation et les différentes expériences des espaces que vous avez nommés puissent apporter certaines réflexions quant aux façons de définir l'itinérance?

Des expériences spatiales évoquées par certaines d'entre vous m'ont aussi questionnées, j'écrirais même parfois interpellées. Plus précisément, celles où il a été question de votre apparence et/ou de votre hygiène et/ou de l'utilisation que vous pouviez faire d'un espace public, où une personne associait l'un de ces éléments à l'itinérance, ont parfois mis en lumière ce que je comprends être une stigmatisation à votre égard. Ainsi, bien que vous ne l'ayez peut-être pas exprimé de cette façon, c'est la conclusion à laquelle j'en suis venue; autrement dit, ce sont les mots que j'ai utilisés pour interpréter ces expériences spatiales. Cependant, ce «constat» m'amène à réfléchir et, aussi, à me questionner sur ce qu'est, ou devrait être, ou encore, est supposé être un espace public. Ne devrait-il pas être accessible à tous et à l'usage de tous? Or, certaines d'entre vous ont fait part de quelques expériences d'espaces où selon votre apparence ou un comportement associé à l'itinérance par un individu a pu avoir comme effet de limiter votre accessibilité et/ou votre utilisation d'espaces publics. Pourtant, comme tout un chacun, n'aviez-vous donc pas *le droit d'y être*? J'insiste sur ceci parce que j'ose espérer que ce que vous avez eu l'humilité et le courage de raconter puissent être entendu et pris en considération par les personnes concernées. Êtes-vous d'accord avec ces réflexions? Croyez-vous qu'il serait important de rapporter ceci pour que des choses changent?

Je retiens également les différentes expériences spatiales que vous avez évoquées quant aux relations ou aux contacts que vous avez avec d'autres personnes, qu'ils soient de nature directe ou indirecte. Les expériences spatiales où il a été question de contacts indirects ont certainement été celles qui m'ont le plus marquée: qu'ils prennent forme par internet, avec Dieu ou encore, avec des personnes décédées. Enfin, mon interprétation m'a notamment

amenée à mettre en lumière quelques expériences spatiales chez certaines d'entre vous où j'ai compris que vous vous sentiez en contact avec des personnes peu connues ou même qui vous sont étrangères et/ou que vous viviez un sentiment d'appartenance avec certaines d'entre elles. Cette interprétation vous paraît-elle juste? De plus, si vous me permettez une parenthèse, j'aimerais vous mentionner que la profondeur avec laquelle vous avez exprimé ceci m'apparaît importante. La raison est que, bien que nous n'en ayons pas discuté, l'expérience de l'itinérance pour les personnes vivant cette situation est souvent associée à une exclusion, en d'autres mots, au fait qu'elles soient « à part », voire rejetées des autres dans la société. Or, j'ai compris que ces expériences d'espaces abordées par certaines semblaient montrer que vous vous sentiez « incluses » – donc avec les autres – et non « exclues » des autres. Bref, que ces espaces sont vécus par vous comme une façon d'être, ou du moins, de vous sentir en lien avec les autres.

Les expériences spatiales que vous avez évoquées et que j'ai catégorisées dans ce qui m'apparaissait comme un havre de paix pour vous m'ont quelque peu saisie puisque chacune d'entre vous a fait part de ceci. Je vous avoue que l'exercice d'interprétation auquel je me suis prêtée afin de comprendre comment ces espaces étaient vécus par vous m'a demandé un certain moment pour saisir, du mieux que j'ai pu le faire, les significations que j'ai cru comprendre que vous y donniez. Voilà comment j'en suis venue à dégager qu'ils étaient vécus par vous notamment comme un espace à vous, sources de relation à vous-même, représentant un « chez vous ». Ces significations trouvent-elles écho en vous?

Enfin, ce que je retiens quant à ce que vous avez exprimé, ce sont les tournants et les constances révélés à travers certaines de vos expériences spatiales. Plus particulièrement, celles ayant permis de vous connaître, de comprendre ce qui est important pour vous, de constater que vos parcours sont loin d'être dénués de sens, de remarquer, parfois de façon saisissante, à quel point vous donniez sens à diverses expériences. Elles ont, toujours selon mon interprétation, parfois montré des repères dans vos trajectoires de vie, mettant même à quelques reprises en lumière des projets que vous entretenez pour l'avenir. Cependant, je ne sais pas si pour vous ceci s'est nécessairement présenté de façon aussi frappante?

Avant de terminer, j'aimerais vous présenter une piste d'intervention à laquelle j'ai pensé, notamment parce que ce projet de recherche s'inscrivait dans le contexte d'une maîtrise en travail social. À travers vos différentes expériences spatiales, vous avez abordé des passe-temps et des intérêts – dont certains se présentaient comme associés à des projets que vous entretenez – et, certains endroits fréquentés par vous représentant un havre paix, lesquels m'ont tous semblé particulièrement significatifs pour vous. Croyez-vous qu'il serait alors pertinent, si le contexte s'y prête, que les intervenantes et vous, si vous le souhaitez, discutiez de la journée que vous avez passée, en mentionnant par exemple les endroits que vous avez visités et en explorant ce que vous y avez vécu? Par exemple, si vous y avez pensé à quelqu'un qui vous est cher, ou encore, si vous y avez fait la rencontre de gens avec qui il vous a été agréable d'échanger? Des endroits qui vous ont fait du bien, qui vous ont permis de décrocher, ou encore, où vous avez eu du plaisir? Des endroits où vous avez pu vous adonner à des intérêts ou à des passe-temps?

Enfin, bien qu'il ne soit pas possible de dire que vos expériences sont celles de toutes les femmes, ce que vous avez évoqué pourrait néanmoins permettre d'ouvrir la porte à de nos nouveaux questionnements.

APPENDICE A

LE PROCOTOCOLE DE RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES

**PROCOTOLE DE RECRUTEMENT DES PARTICIPANTES**

Ce document a été élaboré en vue de présenter au personnel de la ressource le cadre de la recherche de même que les informations à communiquer aux dames désireuses de participer à l'étude, dans le cas où la ressource accepte de collaborer au recrutement de participantes pour l'étude dont il est question dans le présent document.

Titre du projet de recherche

Le sens donné aux espaces, tels que vécus par des femmes vivant une situation d'itinérance : un éclairage pour comprendre leur expérience

Identification

La responsable du projet se nomme Édith Cambrini et peut être rejointe au (514) 686-9222.

But général du projet

Cette étude vise à comprendre le sens que les femmes vivant une situation d'itinérance donnent à leur expérience et aux espaces. Il est question de comprendre les espaces étant significatifs pour elles et de comprendre pourquoi ces espaces sont importants pour elles.

Contexte et direction du projet

Cette recherche est réalisée dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en travail social, sous la direction de Madame Elizabeth Harper, professeure au département de l'École de travail social à l'Université du Québec à Montréal (UQAM).

Critères de participation à l'étude

Seules les femmes âgées de 18 ans et plus et pouvant s'exprimer aisément en français ou en anglais peuvent participer à l'étude. Aucun autre critère d'exclusion ne s'applique.

Procédures de recherche

Cette partie aborde ce qu'il sera demandé aux participantes de faire. Il est possible que des changements aient lieu en fonction du rythme de chacune des rencontres.

Les participantes seront d'abord invitées à photographier des espaces qui sont significatifs pour elles, dont ceux faisant partie de leur quotidien. Durant cet exercice, elles seront accompagnées de la responsable du projet. Elle posera quelques questions aux participantes pour comprendre en quoi les espaces qu'elles photographient sont significatifs pour elles. Cet exercice durera au maximum trois heures et aura lieu durant le jour. Un maximum d'une douzaine de photos pourra être prise.

Une rencontre individuelle sera réalisée par la suite avec la responsable du projet afin d'approfondir certaines questions. Cet entretien sera réalisé au moment que les participantes préféreront. Idéalement et si les participantes le souhaitent, cette rencontre pourra avoir lieu la même journée où les photos auront été prises. Durant cet entretien, les photos que les participantes ont prises seront placées devant elle. La responsable du projet invitera les participantes à partager plus en profondeur ce qu'elles ont photographié. Le lieu de cette rencontre sera choisi par les participantes. Cependant, il devra avoir lieu à proximité ou dans la ressource, advenant qu'une participante vive un malaise assez important nécessitant une rencontre rapide avec une intervenante. Finalement, cet entretien sera enregistré avec un magnétophone et durera environ une heure et trente minutes.

Avantages de la participation

La participation à cette étude permettra de mieux comprendre quels espaces sont importants pour les femmes vivant une situation d'itinérance. Il est aussi possible que cette étude mette en lumière des éléments pertinents relatifs aux pratiques d'intervention avec des femmes vivant une situation d'itinérance. Le personnel de la ressource est aussi invité à présenter toute demande à la responsable du projet en ce qui concerne la diffusion des résultats. (Par exemple, qu'un résumé des résultats d'analyse soit remis au personnel de la ressource.)

Risques possibles associés à la participation

Il est possible que la participation à l'étude amène des dames à vivre des émotions difficiles. Elles n'ont pas à répondre à une question si elles ne le désirent pas. De plus, si la responsable du projet voit qu'une participante vit un malaise important, elle pourra lui proposer de prendre une pause ou

d'arrêter la rencontre. La responsable du projet pourra aussi proposer une rencontre avec une intervenante de la ressource.

Confidentialité

Il est possible que certains des propos des dames permettent à une membre du personnel de la ressource de les reconnaître. *Il n'est donc pas possible d'assurer l'anonymat des participantes vis-à-vis le personnel de la ressource.* Cependant, les noms des participantes ne seront pas utilisés et le nom de la ressource sera changé. De plus, des informations permettant à toute autre personne de reconnaître les participantes seront modifiées ou effacées.

Seules la responsable du projet et sa directrice auront accès à l'enregistrement de l'entretien. Cet enregistrement sera conservé à clé et sera ensuite effacé après que le projet soit terminé. L'enregistrement du consentement sera conservé deux ans après les dernières publications et seront ensuite détruit.

Participation volontaire

La participation à ce projet est entièrement volontaire. En ce sens, il est important *de spécifier aux dames que le fait d'accepter ou de refuser de participer à ce projet n'aura aucune incidence sur la qualité et la quantité des services qu'elles reçoivent de la part de la ressource. De plus, toute participante voulant cesser sa participation à l'étude peut le faire à tout moment et ce, sans avoir à se justifier. Il s'avère tout aussi important de spécifier aux dames voulant participer à la recherche que la décision d'arrêter leur participation à la recherche n'aura aucune conséquence sur la qualité et la quantité des services qu'elles reçoivent de la part de la ressource.* Dans le cas où une participante désire mettre fin à sa participation à l'étude, elle n'a qu'à téléphoner la responsable du projet qui détruira tous les renseignements concernant cette participante.

L'accord de participer à ce projet implique aussi que la participante accepte que la responsable du projet puisse utiliser les renseignements recueillis dans cette recherche pour différentes publications, comme des articles, des conférences ou des communications scientifiques. Il sera demandé aux participantes si elles désirent que leurs photos soient publiées après que les entretiens aient été réalisés.

Consentement de participation

Un consentement verbal sera demandé aux participantes. Un enregistrement de la responsable du projet donnant les explications relatives de la recherche ainsi que le consentement verbal sera fait pour chacune des participantes désirant participer à l'étude.

Compensation financière

Un montant de 15\$ sera remis à chacune des participantes en guise de compensation. De plus, des copies des photographies prises par les participantes leur seront gratuitement remises si elles le désirent.

Intérêt d'une dame à participer à l'étude

Toute dame intéressée à participer à cette recherche ou désirant de plus amples informations est invitée à communiquer avec la responsable du projet. Dans le cas où une dame est informée de la recherche par un membre du personnel de la ressource, il est souhaitable que l'essentiel des informations figurant dans le présent document lui aient été communiquées, surtout celles relatives aux paragraphes portant sur la confidentialité et sur le caractère volontaire de la participation à la recherche.

Approbation éthique du projet de recherche

Ce projet a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Sous-comité d'admission et d'évaluation (SCAE) de l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal.

Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de ce projet et je vous en remercie.

Édith Cambrini

APPENDICE B

LE CONSENTEMENT ORAL DE PARTICIPATION

DOCUMENT D'INFORMATION EN VUE DE LA PARTICIPATION ET DU CONSENTEMENT À L'ÉTUDE

Titre du projet de recherche

Le sens donné aux espaces, tels que vécus par des femmes vivant une situation d'itinérance: un éclairage pour comprendre leur expérience.

Identification

La responsable du projet se nomme Édith Cambrini et peut être rejointe au (514) 686-9222. Une petite carte avec mes coordonnées vous sera donnée si vous décidez de participer à l'étude. Vous pourrez aussi me téléphoner à partir de la ressource sans problème.

But général du projet

Vous êtes invitée à participer à ce projet visant à comprendre le sens que les femmes vivant une situation d'itinérance donnent à leur expérience et aux espaces. Il est surtout question de comprendre quels endroits sont importants pour elles, dont ceux faisant partie de leur quotidien, de comprendre pourquoi ces endroits sont importants et leur perception de ces endroits.

Contexte et direction du projet

Ce projet est réalisé dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en travail social, sous la direction de Elizabeth Harper, professeure au département de l'École de travail social à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM).

Ce qu'il vous sera demandé de faire

Vous serez d'abord invitée à photographier des endroits qui sont importants pour vous, dont ceux faisant partie de votre quotidien. Je vous accompagnerai durant cet exercice. Je vous poserai quelques questions pour comprendre ce qui vous motive à prendre telle photo. Cet exercice durera au maximum trois heures et aura lieu durant le jour. Un maximum d'une douzaine de photos pourra être prise. Il ne sera pas possible de prendre des photos des personnes. Aussi, nous nous rendrons à des endroits où nous nous sentirons les deux en sécurité.

Vous serez ensuite invitée à réaliser une rencontre individuelle avec moi au moment que vous préférerez. Les photos que vous avez prises seront placées devant vous. Je vous inviterai à partager ce que vous avez photographié et la façon dont vous percevez ce qui apparaît sur vos photos. Le lieu de cette rencontre sera choisi par vous, mais devra être près de la ressource. Cet entretien sera enregistré avec un magnétophone et durera environ une heure et trente minutes.

Avantages de votre participation

Votre participation permettra de mieux comprendre quels endroits sont importants pour les femmes vivant une situation d'itinérance. Ceci pourrait permettre d'améliorer le travail des employés des ressources pour des femmes vivant une situation d'itinérance.

Risques possibles associés à votre participation

Il est possible que votre participation vous amène à vivre des émotions difficiles. Vous n'avez pas à répondre à une question si vous ne le voulez pas. De plus, si je vois que vous vous ne sentez pas bien, je pourrai vous proposer de prendre une pause ou d'arrêter la rencontre. Je pourrai aussi vous proposer de rencontrer une intervenante d'une ressource.

Confidentialité

Il est possible que certains de vos propos permettent à un membre du personnel de la ressource de vous reconnaître. Il n'est donc pas possible d'assurer votre anonymat vis-à-vis le personnel de cette ressource. Cependant, votre vrai nom ne sera pas utilisé et le nom de la ressource sera changé. De plus, des informations qui permettraient à toute autre personne de vous reconnaître seront modifiées ou effacées.

Seules moi et ma directrice auront accès à l'enregistrement de l'entretien. Cet enregistrement sera conservé à clé et sera ensuite effacé après que le projet sera terminé. L'enregistrement de votre consentement sera conservé deux ans après les dernières publications et sera ensuite détruit.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous participez à cette recherche parce que vous le voulez et que vous le faites pour vous et non pour une autre personne. De plus, le fait d'accepter ou de refuser de participer à ce projet n'aura aucune conséquence sur les services que vous recevez de la part de la ressource. Vous pourrez aussi arrêter à tout moment votre participation à ce projet sans avoir à vous justifier. La fin de votre participation à cette recherche n'aura pas de conséquence sur les services que vous recevez de la part de la ressource. Si vous désirez mettre fin à votre participation, vous n'avez qu'à me téléphoner et je détruirai tous les renseignements vous concernant.

Votre accord à participer à ce projet implique aussi que vous acceptez que la responsable du projet puisse utiliser les renseignements recueillis dans cette recherche pour différentes

publications, comme des articles, des conférences ou des communications scientifiques. Il vous sera demandé plus tard si vous voulez que vos photos soient publiées ou non.

Compensation financière

Un montant de 15\$ vous sera remis en guise de compensation pour votre temps. De plus, si vous le désirez, des copies des photographies que vous avez prises vous seront données gratuitement.

Des questions sur le projet ou sur vos droits ?

Vous êtes invitée à communiquer avec moi si vous avez des questions.

Ce projet a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Sous-comité d'admission et d'évaluation (SCAE) de l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal. Pour faire des plaintes ou des commentaires, vous pouvez contacter le Président du Comité institutionnel d'éthique de la recherche, Joseph Josy Lévy, au numéro (514) 987-3000, poste 4483.

Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de ce projet et je vous en remercie.

Consentement verbal

Je déclare avoir compris toutes les informations expliquées par la responsable du projet.

Je reconnais aussi que la responsable du projet a répondu à toutes mes questions.

Je considère avoir disposé assez de temps pour réfléchir à ma décision de participer.

Je (dire votre nom), consens à participer à ce projet. (Dire la date)

APPENDICE C

LE CONSENTEMENT ÉCRIT DE PARTICIPATION

DOCUMENT D'INFORMATION EN VUE DE LA PARTICIPATION ET DU CONSENTEMENT À L'ÉTUDE

Titre du projet de recherche

Le sens donné aux espaces, tels que vécus par des femmes vivant une situation d'itinérance : un éclairage pour comprendre leur expérience.

Identification

La responsable du projet se nomme Édith Cambrini et peut être rejointe au (514) 686-9222. Une petite carte avec mes coordonnées vous sera donnée si vous décidez de participer à l'étude. Vous pourrez aussi me téléphoner à partir de la ressource sans problème.

But général du projet

Vous êtes invitée à participer à ce projet visant à comprendre le sens que les femmes vivant une situation d'itinérance donnent à leur expérience et aux espaces. Il est surtout question de comprendre quels endroits sont importants pour elles, dont ceux faisant partie de leur quotidien, de comprendre pourquoi ces endroits sont importants et leur perception de ces endroits.

Contexte et direction du projet

Ce projet est réalisé dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en travail social, sous la direction de Elizabeth Harper, professeure au département de l'École de travail social à l'Université du Québec à Montréal (UQÀM).

Ce qu'il vous sera demandé de faire

Vous serez d'abord invitée à photographier des endroits qui sont importants pour vous, dont ceux faisant partie de votre quotidien. Je vous accompagnerai durant cet exercice. Je vous poserai quelques questions pour comprendre ce qui vous motive à prendre telle photo. Cet exercice durera au maximum trois heures et aura lieu durant le jour. Un maximum d'une douzaine de photos pourra être prise. Il ne sera pas possible de prendre des photos des personnes. Aussi, nous nous rendrons à des endroits où nous nous sentirons les deux en sécurité.

Vous serez ensuite invitée à réaliser une rencontre individuelle avec moi au moment que vous préférerez. Les photos que vous avez prises seront placées devant vous. Je vous inviterai à

partager ce que vous avez photographié et la façon dont vous percevez ce qui apparaît sur vos photos. Le lieu de cette rencontre sera choisi par vous, mais devra être près de la ressource. Cet entretien sera enregistré avec un magnétophone et durera environ une heure et trente minutes.

Avantages de votre participation

Votre participation permettra de mieux comprendre quels endroits sont importants pour les femmes vivant une situation d'itinérance. Ceci pourrait permettre d'améliorer le travail des employés des ressources pour des femmes vivant une situation d'itinérance.

Risques possibles associés à votre participation

Il est possible que votre participation vous amène à vivre des émotions difficiles. Vous n'avez pas à répondre à une question si vous ne le voulez pas. De plus, si je vois que vous ne sentez pas bien, je pourrai vous proposer de prendre une pause ou d'arrêter la rencontre. Je pourrai aussi vous proposer de rencontrer une intervenante d'une ressource.

Confidentialité

Il est possible que certains de vos propos permettent à un membre du personnel de la ressource de vous reconnaître. Il n'est donc pas possible d'assurer votre anonymat vis-à-vis le personnel de cette ressource. Cependant, votre vrai nom ne sera pas utilisé et le nom de la ressource sera changé. De plus, des informations qui permettraient à toute autre personne de vous reconnaître seront modifiées ou effacées.

Seules moi et ma directrice auront accès à l'enregistrement de l'entretien. Cet enregistrement sera conservé à clé et sera ensuite effacé après que le projet sera terminé. L'enregistrement de votre consentement sera conservé deux ans après les dernières publications et sera ensuite détruit.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous participez à cette recherche parce que vous le voulez et que vous le faites pour vous et non pour une autre personne. De plus, le fait d'accepter ou de refuser de participer à ce projet n'aura aucune conséquence sur les services que vous recevez de la part de la ressource. Vous pourrez aussi arrêter à tout moment votre participation à ce projet sans avoir à vous justifier. La fin de votre participation à cette recherche n'aura pas de conséquence sur les services que vous recevez de la part de la ressource. Si vous désirez mettre fin à votre participation, vous n'avez qu'à me téléphoner et je détruirai tous les renseignements vous concernant.

Votre accord à participer à ce projet implique aussi que vous acceptez que la responsable du projet puisse utiliser les renseignements recueillis dans cette recherche pour différentes publications, comme des articles, des conférences ou des communications scientifiques. Il vous sera demandé plus tard si vous voulez que vos photos soient publiées ou non.

Compensation financière

Un montant de 15\$ vous sera remis en guise de compensation pour votre temps. De plus, si vous le désirez, des copies des photographies que vous avez prises vous seront données gratuitement.

Des questions sur le projet ou sur vos droits ?

Vous êtes invitée à communiquer avec moi si vous avez des questions.

Ce projet a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Sous-comité d'admission et d'évaluation (SCAE) de l'École de travail social de l'Université du Québec à Montréal. Pour faire des plaintes ou des commentaires, vous pouvez contacter le Président du Comité institutionnel d'éthique de la recherche, Joseph Josy Lévy, au numéro (514) 987-3000, poste 4483.

Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de ce projet et je vous en remercie.

Consentement écrit

Je déclare avoir compris toutes les informations expliquées par la responsable du projet.

Je reconnais aussi que la responsable du projet a répondu à toutes mes questions.

Je considère avoir disposé assez de temps pour réfléchir à ma décision de participer.

Je _____, consens à participer à ce projet.

Date _____

Signature de la responsable du projet _____

Date _____

APPENDICE D

L'AUTORISATION ORALE RELATIVE À LA PUBLICATION DE PHOTOGRAPHIES

INFORMATIONS RELATIVES À L'AUTORISATION DE PUBLICATION DES PHOTOGRAPHIES

Je vous partage les informations suivantes parce que vous avez mentionné être intéressée à ce que vos photos soient publiées.

Avant de donner votre consentement, je voudrais rappeler les quelques informations suivantes.

Tout d'abord, la publication de vos photos n'est pas obligée.

Vous pouvez aussi décider de ne plus vouloir publier vos photos mais cela, avant qu'elles ne soient déjà publiées. Vous n'aurez qu'à me téléphoner.

En donnant votre autorisation, vous acceptez que je puisse utiliser les photographies prises par vous pour différentes publications comme des articles, des conférences et des communications scientifiques.

Les photos publiées ne permettront pas de vous reconnaître.

Finalement, toute photo où il y a des visages ne sera pas publiée.

Je déclare avoir compris toutes les informations.

Je reconnais que la responsable a répondu à toutes mes questions.

Je considère que j'ai eu assez de temps pour prendre ma décision.

Je, (dire votre nom), accepte que mes photos puissent être publiées. (Dire la date)

-Si vous voulez que toutes vos photos puissent être publiées, veuillez dire « oui » maintenant.

-Si vous ne voulez pas que toutes vos photos soient publiées, veuillez dire celles que vous choisissez. (Vous pouvez utiliser les numéros des photos pour lesquelles vous donnez votre autorisation à ce qu'elles soient publiées. Sinon, vous pouvez pointer les photos et je dirai à haute voix les numéros des photos et vous n'aurez qu'à dire « oui » pour chacune des photos que vous montrez.)

APPENDICE E

L'AUTORISATION ÉCRITE RELATIVE À LA PUBLICATION DE PHOTOGRAPHIES

INFORMATIONS RELATIVES À L'AUTORISATION DE PUBLICATION DES PHOTOGRAPHIES

Étant donné que vous avez mentionné être intéressée à ce que vos photos soient publiées, la responsable du projet vous invite à lire les suivantes.

Tout d'abord, la publication de vos photos n'est pas obligatoire.

Vous pouvez aussi décider de ne plus vouloir publier vos photos mais cela, avant qu'elles ne soient déjà publiées. Si cela s'avère le cas, vous n'aurez qu'à téléphoner la responsable du projet.

En donnant votre autorisation, vous acceptez que la responsable du projet puisse utiliser les photographies prises par vous pour différentes publications comme des articles, des conférences et des communications scientifiques.

Les photos publiées ne permettront pas de vous reconnaître. Finalement, toute photo où il y a des visages ne sera pas publiée.

- ✓ Je déclare avoir compris toutes les informations.
- ✓ Je reconnais que la responsable du projet a répondu à toutes mes questions.
- ✓ Je considère que j'ai eu assez de temps pour prendre ma décision.

Je, _____, accepte que mes photos puissent être publiées.

Date : _____



- Si vous voulez que **toutes** vos photos puissent être publiées, veuillez cocher ici :
- Si vous ne voulez pas que toutes vos photos soient publiées, veuillez indiquer celles que vous choisissez.

Numéro(s) de la ou des photo(s) :

Signature de la responsable du projet _____

Date : _____

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- Aranguiz, Marcela. 1999. « «A Social Refuse !»: L'assistance et la perception des vagabonds à Montréal à la fin du 19^e et au début du 20^e siècles ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 120 p.
- Bard, Marjorie. 1990. *Shadow Women: Homeless Women's Survival Stories*. Kansas City: Sheed & Ward, 217 p.
- Barrow, Susan M. «Women». In *Encyclopedia of Homelessness*, vol. 2, 2004.
- Becker, Carol S. 1992. *Living and relating: an introduction to phenomenology*. Newbury Park: Sage Publications, 289 p.
- Bickerstaff-Charron, Julie. 2006. «Le sens que revêt l'expérience de vivre en milieu institutionnel pour des personnes âgées». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 101 p.
- Bouthat, Chantal. 1993. *Guide de présentation des mémoires et thèses*. Montréal: Université du Québec à Montréal, 110 p.
- Brassard, Renée et Marie-Marthe Cousineau. 2002. « Les coups de l'itinérance : Une étude sur la victimisation criminelle du point de vue des itinérants. » *Les cahiers de recherches criminologiques*, cahier no 34, 157 p.
- Bridgman, Rae. 2002. «Housing Chronically Homeless Women: "Inside" a Safe Haven». *Housing Policy Debate*, vol. 13, no 1, p. 51-81.
- Canada. Centre national d'information sur la violence dans la famille. *Violence familiale et itinérance: Analyse documentaire*. Rédigé par Sylvia Novac. Ottawa: Agence de la santé publique du Canada, 2006, 51 p.
- Canada. Société canadienne d'hypothèques et de logement. *Elles ont besoin de toits: Analyse documentaire sur les femmes sans abri*. Rédigé par Sylvia Novac, Joyce Brown et Carmen Bourbonnais. Ottawa, 1996, 59 p.
- Canada. Société canadienne d'hypothèques et de logement. *Perdues dans la jungle de la rue: une décennie de changements pour les femmes sans abri à long terme*. Rédigé par Sylvia Novac, Joyce Brown et Gloria Gallant. Ottawa, 1999, 84 p.

- Capous-Desyllas, Moshoula. 2010. «Visions & Voices: An Arts-Based Qualitative Study. Using Photovoice to Understand the Needs and Aspirations of Diverse Women Working in the Sex Industry». Thèse de doctorat, Portland, Portland State University, 370 p.
- Casey, Rionach, Rosalind Goudie et Kesia Reeve. 2008. «Homeless Women in Public Spaces: Strategies of Resistance». *Housing Studies*, vol. 23, no 6, p. 899-916.
- Contandriopoulos, André-Pierre, François Champagne, Louise Potvin, Jean-Louis Denis, et Pierre Boyle. 1990. «Planification opérationnelle de la recherche». In *Savoir préparer une recherche: la définir, la structure, la financer*, p. 55-81. Montréal: P.U.M.
- Creswell, John W. 1997. «Data Collection». In *Qualitative Inquiry & Research Design: Choosing Among Five Approaches*, p. 117-146. Californie: Sage Publications.
- Deschamps, Chantal. 1993. *L'approche phénoménologique en recherche*. Montréal: Guérin Universitaire, 111 p.
- Fournier, Louise et Céline Mercier (sous la dir.). 1996. *Sans domicile fixe: Au-delà du stéréotype*. Montréal: Éditions du Méridien, 341 p.
- Frohmann, Lisa. 2005. «The Framing Safety Project: Photographs and Narratives by Battered Women». *Violence Against Women*, vol. 11, no 11, p. 1396-1419.
- Gélineau, Lucie, Myriam Loudhani, Fanny Bourgeois, Nathalie Brisseau,, Rozenn Potin et Lagi Zoundi. 2006. «Le droit à sa place». *Recherches féministes*, vol. 19, no 2, p. 125-141.
- Golden, Stephanie. 1992. *The Women Outside: Meanings and Myths of Homelessness*. Berkely et Los Angeles: University of California Press, 319 p.
- Grosz, Elizabeth. 1995. «Space, Time, and Bodies». In *Space, Time and Perversion: Essays On The Politics Of Bodies*, p. 83-101.
- Hardin, Patricia K. 2003. «Constructing experience in individual interviews, autobiographies and on-line accounts: a poststructuralist approach». *Journal of Advanced Nursing*, vol. 41, no 6, p. 536-544.
- Harman, Lesley D. 1989. *When a Hostel Becomes a Home: Experiences of Women*. Toronto: Garamond Press, 113 p.
- Huey, Laura et Eric Berndt. 2008. «‘You’ve gotta learn how to play the game’: homeless women’s use of gender performance as a tool for preventing victimization». *The Editorial Board of The Sociological Review*, vol. 56, no 2, p. 177-194.
- Hycner, Richard H. 1985. «Some Guidelines for the Phenomenological Analysis of Interview Data». *Human Studies*, vol. 8, no 8, p. 279-303.

- Klitzing, Sandra Wolf. 2003. «Coping with Chronic Stress: Leisure and Women Who are Homeless». *Leisure Sciences: An Interdisciplinary Journal*, vol. 25, no 2-3, p.163-181
- Laberge, Danielle (sous la dir). 2000. *L'errance urbaine*. Sainte-Foy: Éditions du MultiMondes, 439 p.
- Laberge, Danielle, Daphné Morin et Shirley Roy. 2000. «L'itinérance des femmes : les effets convergents de transformations sociétales ». In *L'errance urbaine*, sous la dir. de Danielle Laberge, p. 83-99. Sainte-Foy: Éditions du MultiMondes.
- Laberge, Danielle et Shirley Roy. 1994. «Interroger l'itinérance: stratégies et débats de recherche». *Cahiers de recherche sociologique*, no 22, p. 93-112.
- Laberge, Danielle, Daphné Morin, Shirley Roy et Marielle Rozier. 2000. «Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques: le point de vue des femmes itinérantes». *Santé mentale au Québec*, vol. 25, no 2, p. 21-39.
- Laberge, Danielle et Shirley Roy. 2001. «Pour être, il faut être quelque part : la domiciliation comme condition d'accès à l'espace public». *Sociologie et sociétés*, vol. 33, no 2, p. 115-131.
- Lanzarini, Corinne. 2003. «Violences faites aux femmes et relations aux institutions d'aide sociale». *Cahiers du Genre*, no 35, p. 95-115.
- Lecomte, Yves, Marie-Ève Lapointe, Guillaume Ouellet, Jean Caron, Christian Laval, Emmanuel Stip et Jean Gagné. 2007. «Vivre dans la rue et la représentation de soi des femmes: Une étude exploratoire». In *L'itinérance en questions*, sous la dir. de Shirley Roy et Roch Hurtubise, p. 333-353. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Liebow, Elliot. 1993. *Tell Them Who I Am: The Lives Of Homeless Women*. New York: The Free Press; Don Mills (Ont.): Maxwell Macmillan Canada, 339 p.
- Mallet, Shelley. 2004. «Understanding Home: a Critical Review of the Literature». *The Editorial Board of The Sociological Review*, vol. 52, no 1, p. 62-89.
- Mayer, Robert et Marie-Christine Saint-Jacques. 2000. «L'entrevue de recherche». In *Méthodes de recherche en intervention sociale*, p. 115-133. Boucherville: Gaëtan Morin Éditeur.
- Mercier, Céline. 1996. « Les femmes ». In *Sans domicile fixe: Au-delà du stéréotype*, sous la dir. de Louise Fournier et Céline Mercier, p. 215-246. Montréal: Éditions du Méridien.
- Mercier, Céline, Louise Fournier et Guylaine Racine. 1994. «L'itinérance». In *Traité des problèmes sociaux*, sous la dir. de Fernand Dumont, Yves Martin et Simon Langlois, p. 739-764. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

- Myers, Tamara. 1996. «Criminal Women and Bad Girls: Regulation and Punishment in Montreal, 1890-1930». Thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, 318 p.
- Ouellet, Francine et Marie-Christine Saint-Jacques. 2000. «Les techniques d'échantillonnage». In *Méthodes de recherche en intervention sociale*, sous la dir. de Robert Mayer, Francine Ouellet, Marie-Christine Saint-Jacques et Daniel Turcotte, p. 71-90. Boucherville : Gaëtan Morin éditeur.
- Paillé, Pierre. 2007. «La recherche qualitative: Une méthodologie de la proximité». In *Problèmes sociaux. Tome III. Théories et méthodologies de recherche*, sous la dir. D'Henri Dorvil, p. 409-443. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Paillé, Pierre et Alex Mucchielli. 2003. «L'être essentiel de l'analyse qualitative». In *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, p. 5-35. Paris: Armand Colin.
- Parazelli, Michel. 2002. *La rue attractive: Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Ste-Foy: Les Presses de l'Université du Québec, 358 p.
- Poutanen, Mary Anne. 1999. «The Homeless, the Whore, the Drunkard, and Disorderly: Contours of Female Vagrancy in the Montreal Courts, 1810-1842 ». In *Gendered Pasts: Historical Essays in Femininity and Masculinity in Canada*, p. 29-47. Don Mills: Oxford University Press.
- Québec. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. *La judiciarisation des personnes itinérantes à Montréal : un profilage social. Fiche 1 : Le profilage social – Définition*. 2009.
- Québec, ministère de la Santé et des Services Sociaux, Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. 2009. *Plan d'action interministériel en itinérance 2010-2013*. Rédigé par Marie-Andrée Gourde et Marie-Claude Paquette, 50 p.
- Québec. Direction du Comité des secrétariats. *Itinérance : agissons ensemble. Rapport de la Commission de la santé et des services sociaux sur l'itinérance au Québec*, 2009, 71 p.
- Québec. Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux. *L'itinérance au Québec – Cadre de référence*. Rédigé par Marie-Claude Paquette et Mireille Perreault, 2008, 48 p.
- Racine, Guylaine. 1991. «Les femmes sans abri: des concepts à réviser ». *Intervention*, no 87, p. 56-64.
- Racine, Guylaine et Odile Sévigny. 2000. «Voir autrement les femmes sans abri: un regard sur leurs forces et leur créativité». *Intervention*, no 112, p. 26-36.

- Radley, Alan, Darrin Hodgetts et Andrea Cullen. 2005. «Visualizing Homelessness: A Study in Photography and Estrangement». *Journal of Community & Applied Social Psychology*, vol. 15, no 4, p. 273-295.
- _____. 2006. «Fear, Romance and Transience in the Lives of Homeless Women». *Social & Cultural Geography*, vol. 7, no 3, p. 437-461.
- Réseau d'aide aux personnes seules et itinérante de Montréal. 2003. *Comprendre l'itinérance*. 21 p.
- Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal – RAPSIM. 2007. *FEMMES – ITINÉRANCE – LOGEMENT. Des droits non respectés. Document soumis à M. Miloon Kothari. Rapporteur spécial des Nations unies sur le droit au logement et l'itinérance*. 8 p.
- Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal. 2010. *L'accès aux services de santé et services sociaux. Une obligation de résultats. Planification stratégique 2010-2015. Agence de la santé et des services sociaux de Montréal*. 23 p.
- Roy, Shirley et Roch Hurtubise. 2007. « Introduction ». In *L'itinérance en questions*, p. 1-27. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Russell, Betty G. 1991. *Silent Sisters: A Study of Homeless Women*. Baltimore: New York Hemisphere, 131 p.
- Savoie-Zajc, L. «Journal de bord». In *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, 3^e éd. rév. et augm. (2009).
- Scott, Susan. 2007. *All Our Sisters: Stories of Homeless Women in Canada*. Peterborough (Ontario): Broadview Press, 210 p.
- Snow, David A., Leon Anderson et Paul Koegel. 1994. «Distorting Tendencies in Research on the Homeless». *American Behavioral Scientist*, vol. 37, no 4, p. 461-475.
- Strasser, Judith A. 1978. «Urban Transient Women». *The American Journal of Nursing*, vol. 78, no 12, p. 2076-2079.
- van Manen, Max. 1990. *Researching Lived Experience: Human Science for an Action Sensitive Pedagogy*. London: The Althouse Press, 202 p.
- Vanneuville, Marie-Claire. 2010. «Femmes en errance, femmes en souffrance, au-delà des apparences: L'association « Femmes SDF » à leurs côtés». *Le Magazine de la FEANTSA – Fédération Européenne d'Associations Nationales Travaillant avec les Sans-Abri AISBL*, printemps 2010, p. 15-16.
- Wardhaugh, Julia. 1999. «The unaccommodated woman: home, homelessness and identity». *The Editorial Board of The Sociological Review*, p. 91-109.

Wang, Caroline et Mary Ann Burris. 1997. «Photovoice: Concept, Methodology, and Use for Participatory Needs Assessment». *Health Education & Behavior*, vol. 24, no 3, p. 369-387.

Documents publiés sur le Web

Armée du Salut. 2011. « Femmes ». In *Armée du Salut*. En ligne.

<<http://www.armeedusalut.ca/femmes>>. Consulté le 23 novembre 2011.

Le Chaînon. 2008. « Historique ». In *Le Chaînon, une histoire qui dure*. En ligne.

<http://www.lechainon.org/fr/apropos_historique.php>. Consulté le 23 novembre 2011.

Adams, Catherine et Max van Manen. 2008. « Phenomenology ». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne. <http://www.sage-reference.com/research/Article_n317.html?searchQuery=quickSearch%3Dphenomenology>. Consulté le 12 avril 2010.

Barone, Tom. 2008. « Audience ». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne.

<<http://knowledge.sagepub.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/view/research/n21.xml?rskey=yUJh17&row=1>>. Consulté le 7 mars 2012.

Berg, Bruce L. 2008. «Social Sciences, Qualitative Research». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. Adresse du site n'est plus disponible. Consulté le 7 mars 2012.

_____. 2008. «Visual Ethnography ». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne. <http://www.sage-reference.com/research/Article_n489.html?searchQuery=quickSearch%3Dvisual%2Bethnographic>. Consulté le 31 mars 2010.

Dowling, Maura. 2008. «Reflexivity». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne. <http://www.sage-reference.com/research/Article_n377.html?searchQuery=quickSearch%3Dreflexivity>. Consulté le 23 août 2010.

Hesse-Biber, Sharlene Nagy. 2008. «Feminist Research». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne.

<<http://knowledge.sagepub.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/view/research/n168.xml?rskey=Ya5aRD&row=8>>. Consulté le 7 mars 2012.

Montpetit, Caroline. 2011. «Itinérance des femmes – Les centres d'hébergement ne suffisent plus.». In *Le Devoir*. En ligne. <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/336916/itinerance-des-femmes-les-centres-d-hebergement-ne-suffisent-plus>>. Consulté le 27 novembre 2011.

Roulston, Kathryn J. 2008. «Conversational Interviewing». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne. < http://www.sage-reference.com/research/Article_n70.html?searchQuery=quickSearch%3Dconversational >. Consulté le 23 août 2010.

Smith Woodruff, David. 2008. «Phenomenology». In *Stanford Encyclopedia of Philosophy*. En ligne. < <http://plato.stanford.edu/entries/phenomenology/> >. Consulté le 23 janvier 2012.

Vannini, Phillip. «Meaning». In *The Sage Encyclopedia of Qualitative Research Methods*. En ligne. < <http://sage-reference.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/view/research/n256.xml?rskey=0Zr00E&result=2&q=vannini> >. Consulté le 23 janvier 2012.

Autres types de document

Fédération de ressources d'hébergement pour femmes violentées et en difficulté du Québec. 2008. «Pour une politique en itinérance tenant compte des multiples visages de l'itinérance au féminin». Mémoire remis dans le cadre de la Commission parlementaire sur le phénomène de l'itinérance au Québec. Montréal, 26 p.

Gélineau, Lucie, Johanne Beauvilliers, Regroupement de l'aide aux itinérants et itinérantes de Québec (RAIIQ), Regroupement des groupes de femmes de la région 03 (RGF), Nathalie Brisseau, Fanny Bourgeois, Myriam Loudahi, Rozenn Potin, Lagi Zundi, Awa et Mélanie Roberge. 2008. «La spirale de l'itinérance au féminin. Mémoire présenté dans le cadre de la Commission des affaires sociales portant sur l'itinérance au Québec». Mémoire produit par Julie Richez. 101 p.

Gélineau, Lucie (sous la supervision scientifique), Regroupement de l'Aide aux Itinérants et Itinérantes de Québec (RAIIQ) (sous la coordination de Nathalie Brisseau), Regroupement des Groupes de Femmes de la région 03 (RGF03) (sous la coordination de Ginette Bergevin), Nathalie Brisseau, Myriam Loudaji, Fanny Bourgeois, Rozenn Potin, Lagi Zoundi, Awa Seck et Mélanie Provost. 2008. «Rapport de la recherche qualitative. La spirale de l'itinérance au féminin: Pour une meilleure compréhension des conditions de vie des femmes en situation d'itinérance de la région de Québec». 101 p.